

Lettres d'une Péruvienne, par
Mme de Grafigny,... - Lettres
d'Aza,... [par J. Hugary de
Lamarche-Courmont. Vie de
Mme de [...]

Graffigny, Françoise de (1695-1758). Lettres d'une Péruvienne, par Mme de Graffigny,... - Lettres d'Aza,... [par J. Hugary de Lamarche-Courmont. Vie de Mme de Graffigny.]. 1773.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

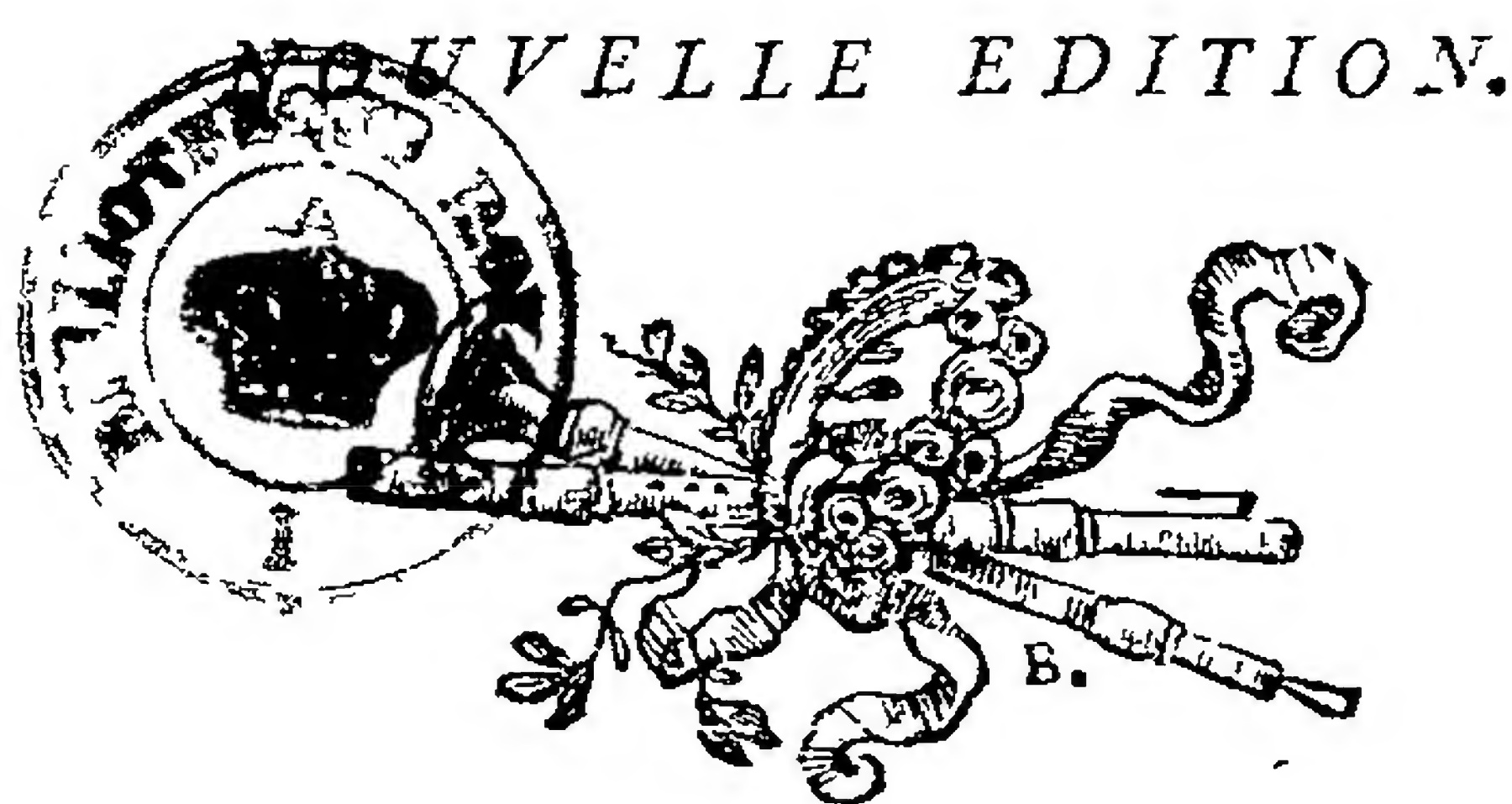
4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisationcommerciale@bnf.fr.

LETTRES
D'UNE
PÉRUUVIENNE,
PAR MADAME
DE GRAFIGNY,
DE L'ACADÉMIE
DE FLORENCE.



A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire,
rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



V I E
DE MADAME
DE GRAFIGNY,
DE L'ACADÉMIE
DE FLORENCE,
TIRÉE DE QUELQUES OUVRAGES
PERIODIQUES.

MADAME DE GRAFIGNY étoit née en Lorraine, & est morte à Paris le 12 Décembre 1758, dans la soixante-quatrième année de son âge. Elle se nommoit *Françoise d'Happoncourt*. Elle étoit fille unique de François-Henri d'Issembourg, Seigneur d'Happoncourt, de Greux & autres lieux, Lieutenant des Chevaux-Légers, Major des Gardes de Son Altesse Royale Léopold Premier, Duc de Lorraine, & Gouverneur de Boulay & de la Sarre. Sa mere se nommoit Marguerite de Seaureau, fille d'An-

toine de Seureau, Barōn de Houdemon & de Vandœuvre, premier Maître-d'Hôtel du même Duc Léopold. Le pere de Madame de Graſigny, forti de l'ancienne & illustre Maison d'Issembourg en Allemagne, servit en France dans la jeunesse. Il fut Aide-de-Camp du Maréchal de Boufflers au Siège de Namur. Louis XIV, content de ses services, le reconnut Gentilhomme en France, comme il l'étoit en Allemagne, & confirma tous ses Titres. Il s'attacha depuis à la Cour de Lorraine.

Sa fille fut mariée à M. François Huguet de Graſigny, Exempt des Gardes-du-Corps, & Chambellan du Duc de Lorraine. Elle eut beaucoup à souffrir de son mari. Après bien des années d'une patience héroïque, elle en fut séparée juridiquement. Elle en avoit eu quelques enfans, morts en bas âge avant leur pere.

Madame de Graſigny étoit née sérieuse, & sa conversation n'annonçoit pas tout l'esprit qu'elle avoit reçu de la nature. Un jugement solide, un cœur sensible & bien-faisant, un commerce doux, égal & sûr, lui avoient fait des amis long-tems avant qu'elle pensât à se faire des Lecteurs.

Mademoiselle de Guise, venant à Paris épouser M. le Duc de Richelieu, amena avec elle Madame de Graigny; peut-être, sans cette circonstance, n'y seroit-elle jamais venue : du moins l'état de sa fortune ne lui permettoit gueres d'y songer ; & d'ailleurs elle ne prévoyoit pas plus que les autres, la réputation qui l'attendoit dans cette Capitale. Plusieurs Gens d'esprit réunis dans une Société, où elle avoit été admise, la forcèrent de fournir quelque chose pour le *Recueil de ces Messieurs*, volume in-12, qui parut en 1745. Le Morceau qu'elle donna est le plus considérable du Recueil ; il est intitulé : *Nouvelle Espagnole ; le mauvais exemple produit autant de vertus que de vices*. Le titre même, comme on voit, est une maxime, & tout le Roman en est rempli. Cette bagatelle ne fut pas goûtée par quelques-uns des Associés. Madame de Graigny fut piquée des plaisanteries de ces Messieurs sur sa Nouvelle Espagnole, &, sans rien dire à la Société, elle composa les *Lettres Péruviennes*, qui eurent le plus grand succès. Peu de tems après elle donna au Théâtre François, avec des applaudissemens qui ne se

sont point démentis, *Cénie*, en cinq Actes & en Prose. C'est une des meilleures Pièces que nous ayons dans le genre attendrissant.

La Fille d'Aristide, autre Comédie en Prose, n'eut point, à la représentation, le même succès que *Cénie*. Elle a paru imprimée après la mort de Madame de Graigny. On dit que l'Auteur, le jour même de sa mort, en avoit corrigé la dernière épreuve. On assure aussi que le peu de succès de cette Pièce au Théâtre, n'a pas peu contribué à la maladie dont elle est morte. Madame de Graigny avoit cet amour-propre louable, pere de tous les talens; une Critique, une Epigramme lui causoit un véritable chagrin, & elle l'avouoit de bonne foi.

Outre ces deux Drames, Madame de Graigny a laissé deux Pièces en un Acte, qui ont été représentées à Vienne par les Enfans de l'Empereur. Ce sont des sujets simples & moraux, à la portée de l'auguste Jeunesse qu'elle vouloit instruire *.

* *Ziman & Zenise*, en Prose & en un Acte; *Phaza*, aussi en un Acte. Elles se trouvent imprimées à la suite du Théâtre de Madame de Graigny.

LL. M. l'Empereur & l'Impératrice Reine de Hongrie & de Bohême, l'honoroient d'une estime particulière, & lui faisoient souvent des présens *, ainsi que Leurs Alteſſes Royales le Prince Charles & la Princeſſe Charlotte de Lorraine, avec leſquels elle avoit même la diſtinction d'être en commerce de Lettres. Elle a légué ſes Livres à feu M. Guymond de la Touche, Auteur de la moderne Tragédie d'Iphigénie en Tauride, & de l'Épître à l'Amitié. Il n'a joui qu'un an de ce don, étant mort lui-même au mois de Février de l'année 1760. Elle a laiffé tous ſes Papiers à un Homme de Lettres, ſon ami depuis trente années, avec la liberté d'en diſpoſer comme il le jugeroit à propos.

On peut juger de l'eſprit de Madame de Graſigny par ſes Ouvrages ; ils ſont entre les mains de tout le monde : on peut juger de ſon ame par ſes amis ; elle n'en a eu que d'eſtimables : leurs regrets ſont ſon éloge. Le fond de ſon caractère

* L'Empereur (François Premier) a donné une Penſion conſidérable à Madame de Graſigny. *Année Littéraire, 1756, Tome premier, page 112.*

viii *VIE DE MME DE GRAIGNY.*

étoit une sensibilité & une bonté de cœur sans exemple. Elle faisoit tout le bien qu'elle pouvoit faire. On ne sçait presque aucune particularité de sa vie , parce qu'elle étoit simple & modeste , & ne parloit jamais d'elle. Seulement on sçait que sa vie n'a été qu'un tissu de malheurs ; & c'est dans ces malheurs qu'elle aura puisé en partie cette douce & sublime Philosophie du cœur , qui caractérise ses Ouvrages , & les fera passer à la postérité.





INTRODUCTION

HISTORIQUE

AUX LETTRES PÉRUVIENNES.

IL n'y a point de peuple dont les connoissances sur son origine & son antiquité soient aussi bornées que celles des Péruviens : leurs Annales renferment à peine l'histoire de quatre siècles.

Mancocapac, selon la tradition de ces peuples, fut leur Législateur, & leur premier Inca. Le Soleil, disoit-il, qu'ils appelloient leur pere, & qu'ils regardoient comme leur Dieu, touché de la barbarie dans laquelle ils vivoient depuis long-tems, leur envoya du Ciel deux de ses enfans, un fils & une fille, pour leur donner des loix,

& les engager , en formant des villes & en cultivant la terre , à devenir des hommes raisonnables.

C'est donc à *Mancocapac* , & à sa femme *Coya-Mama-Oello-Huaco* , que les Péruviens doivent les principes , les mœurs & les arts , qui en avoient fait un peuple heureux , lorsque l'avarice , du sein d'un Monde dont ils ne soupçonnoient pas même l'existence , jetta sur leurs terres des tyrans , dont la barbarie fit la honte de l'Humanité & le crime de leur siècle.

Les circonstances où se trouvoient les Péruviens , lors de la descente des Espagnols , ne pouvoient être plus favorables à ces derniers. On parloit depuis quelque tems d'un ancien Oracle , qui annonçoit qu'*après un certain nombre de Rois , il arriveroit dans leur pays des hommes extraordinaires , tels qu'on n'en*

avoit jamais vus , qui envahiroient leur Royaume , & détruiroient leur Religion.

Quoique l'Astronomie fût une des principales connoissances des Péruviens , ils s'effrayoient des prodiges , ainsi que bien d'autres peuples. Trois cercles qu'on avoit apperçus autour de la Lune , & surtout quelques Comètes , avoient répandu la terreur parmi eux ; une aigle poursuivie par d'autres oiseaux , la mer sortie de ses bornes , tout enfin rendoit l'oracle aussi infailible que funeste.

Le fils aîné du septieme des Incas , dont le nom annonçoit dans la langue Péruvienne la fatalité de son époque * , avoit vu autrefois une figure fort différente de celle des Péruviens. Une barbe longue , une robe qui couvroit le

* Il s'appelloit *Yahuarhuocac* ; ce qui signifioit littéralement , *Pleure-Sang*.

Speître jusqu'aux pieds , un animal inconnu qu'il menoit en leffe ; tout cela avoit effrayé le jeune Prince , à qui le phantôme avoit dit qu'il étoit fils du Soleil , frere de *Mancocapac* , & qu'il s'appelloit *Viracocha*. Cette fable ridicule s'étoit malheureusement conservée parmi les Péruviens ; & dès qu'ils virent les Espagnols avec de grandes barbes , les jambes couvertes , & montés sur des animaux dont ils n'avoient jamais connu l'espèce , ils crurent voir en eux les fils de ce Viracocha , qui s'étoit dit fils du Soleil , & c'est de-là que l'usurpateur se fit donner , par les ambassadeurs qu'il leur envoya , le titre de Descendant du Dieu qu'ils adoroient.

Tout fléchit devant eux : le peuple est par-tout le même. Les Espagnols furent reconnus presque

généralement pour des Dieux , dont on ne parvint point à calmer les fureurs par les dons les plus considérables , & par les hommages les plus humilians.

Les Péruviens s'étant apperçus que les chevaux des Espagnols mâchoient leurs freins , s'imaginèrent que ces monstres domptés , qui partageoient leur respect , & peut-être leur culte , se nourrissoient de métaux ; ils alloient leur chercher tout l'or & l'argent qu'ils possédoient , & les entouroient chaque jour de ces offrandes. On se borne à ce trait pour peindre la crédulité des habitans du Pérou , & la facilité que trouverent les Espagnols à les séduire.

Quelque hommage que les Péruviens eussent rendu à leurs tyrans , ils avoient trop laissé voir leurs immenses richesses pour ob-

tenir des ménagemens de leur part.

Un peuple entier , soumis & demandant grace , fut passé au fil de l'épée. Tous les droits de l'Humanité violés laissent les Espagnols les maîtres absoius des trésors d'une des plus belles parties du Monde. *Mécaniques victoires* s'écrie Montagne * , en se rappelant le vil objet de ces conquêtes ! *Jamais l'ambition , ajoute-t-il , jamais les inimitiés publiques ne poussèrent les hommes les uns contre les autres à de si horribles hostilités ou calamités si misérables.*

C'est ainsi que les Péruviens furent les tristes victimes d'un peuple avare , qui ne leur témoigna d'abord que de la bonne foi & même de l'amitié. L'ignorance de nos vices & la naïveté de leurs mœurs les jetterent dans les bras

* Tom. V , Chap. VI. des Coches.

de leurs lâches ennemis. En vain des espaces infinis avoient séparé les Villes du Soleil , de notre Monde , elles en devinrent la proie & le domaine le plus précieux.

Quel spectacle pour les Espagnols , que les jardins du temple du Soleil , où les arbres , les fruits & les fleurs étoient d'or , travaillés avec un art inconnu en Europe ! Les murs du temple revêtus du même métal , un nombre infini de statues couvertes de pierres précieuses , & quantité d'autres richesses inconnues jusqu'alors , éblouirent les Conquérans de ce peuple infortuné. En donnant un libre cours à leurs cruautés , ils oublièrent que les Péruviens étoient des hommes.

Une analyse aussi courte des mœurs de ces peuples malheureux que celle qu'on vient de faire de

leurs infortunes , terminera l'introduction qu'on a cru nécessaire aux Lettres qui vont suivre.

Ces peuples étoient en général francs & humains ; l'attachement qu'ils avoient pour leur Religion les rendoit observateurs rigides des loix qu'ils regardoient comme l'ouvrage de *Mancocapac* , fils du Soleil qu'ils adoroient.

Quoique cet astre fût le seul Dieu auquel ils eussent érigé des temples , ils reconnoissoient au dessus de lui un Dieu Créateur , qu'ils appelloient *Pachacamac* ; c'étoit pour eux le *grand nom*. Le mot de *Pachacamac* ne se prononçoit que rarement & avec des signes de l'admiration la plus grande. Ils avoient aussi beaucoup de vénération pour la Lune , qu'ils traitoient de femme & de sœur du Soleil. Ils la regardoient comme

la mere de toutes choses ; mais ils croyoient, comme tous les Indiens, qu'elle cauferoit la destruction du Monde , en se laissant tomber sur la terre qu'elle anéantiroit par sa chute. Le tonnerre , qu'ils appelloient YALPOR ; les éclairs & la foudre passoient parmi eux pour les ministres de la justice du Soleil, & cette idée ne contribua pas peu au saint respect que leur inspirerent les premiers Espagnols , dont ils prirent les armes à feu pour des instrumens du tonnerre.

L'opinion de l'immortalité de l'ame étoit établie chez les Péruviens ; ils croyoient , comme la plus grande partie des Indiens , que l'ame alloit dans des lieux inconnus pour y être récompensée ou punie selon son mérite.

L'or , & tout ce qu'ils avoient de plus précieux , composoient les

offrandes qu'ils faisoient au Soleil. Le *Raymi* étoit la principale fête de ce Dieu , auquel on présentoit dans une coupe du mays , espèce de liqueur forte , que les Péruviens scavoient extraire d'une de leurs plantes , & dont ils buvoient jusqu'à l'ivresse après les sacrifices.

Il y avoit cent portes dans le Temple superbe du Soleil. L'Inca regnant , qu'on appelloit le *Capa-Inca* , avoit seul droit de les faire ouvrir ; c'étoit à lui seul aussi qu'appartenoit le droit de pénétrer dans l'intérieur de ce Temple.

Les Vierges consacrées au Soleil y étoient élevées presque en naissant , & y gardoient une perpétuelle virginité , sous la conduite de leurs *Mamas* , ou Gouvernantes , à moins que les loix ne les destinassent à épouser des Incas , qui devoient toujours s'unir à leurs sœurs,

ou , à leur défaut , à la premiere Princeſſe du Sang , qui étoit Vierge du Soleil. Une des principales occupations de ces Vierges , étoit de travailler aux diadêmes des Incas , dont une eſpèce de frange faiſoit toute la richeſſe.

Le temple étoit orné des différentes Idoles des peuples qu'avoient ſoumis les Incas , après leur avoir fait accepter le culte du Soleil. La richeſſe des métaux & des pierres précieufes dont il étoit embelli , le rendoit d'une magnificence & d'un éclat dignes du Dieu qu'on y fervoit.

L'obéiſſance & le reſpect des Péruviens pour leurs Rois , étoient fondés ſur l'opinion qu'ils avoient que le Soleil étoit le pere de ces Rois. Mais l'attachement & l'amour qu'ils avoient pour eux , étoient le fruit de leurs propres

vertus , & de l'équité des Incas.

On élevoit la Jeunesse avec tous les soins qu'exigeoit l'heureuse simplicité de leur morale. La subordination n'effrayoit point les esprits , parce qu'on en monroit la nécessité de très-bonne heure , & que la tyrannie & l'orgueil n'y avoient aucune part. La modestie & les égards mutuels étoient les premiers fondemens de l'éducation des enfans. Attentifs à corriger leurs premiers défauts , ceux qui étoient chargés de les instruire , arrêtoient les progrès d'une passion naissante * , ou les faisoient tourner au bien de la société. Il est des vertus qui en supposent beaucoup d'autres. Pour donner une idée de

(*) Voyez les Cérémonies & Coutumes Religieuses. Dissertations sur les Peuples de l'Amérique. *Chap.* 13.

celles des Péruviens , il suffit de dire qu'avant la descente des Espagnols , il passoit pour constant qu'un Péruvien n'avoit jamais menti.

Les *Amautas* , Philosophes de cette nation , enseignoient à la Jeunesse les découvertes qu'on avoit faites dans les sciences. La nation étoit encore dans l'enfance à cet égard ; mais elle étoit dans la force de son bonheur.

Les Péruviens avoient moins de lumieres , moins de connoissances , moins d'arts que nous , & cependant ils en avoient assez pour ne manquer d'aucune chose nécessaire. Les *Quapas* ou les *Quipos* * , leur tenoient lieu de notre art d'écrire. Des cordons de coton

* Les *Quipos* du Pérou étoient aussi en usage parmi plusieurs peuples de l'Amérique Méridionale.

ou de boyau , auxquels d'autres cordons de différentes couleurs étoient attachés , leur rappelloient , par des nœuds placés de distance en distance , les choses dont ils vouloient se ressouvenir. Ils leur servoient d'Annales , de Codes , de Rituels , &c. Ils avoient des Officiers publics , appelés *Quipocamaïos* , à la garde desquels les Quipos étoient confiés. Les finances , les comptes , les tributs , toutes les affaires , toutes les combinaisons étoient aussi aisément traités avec les *Quipos* , qu'ils auroient pû l'être par l'usage de l'écriture.

Le sage Législateur du Pérou , Mancocapac , avoit rendu sacrée la culture des terres ; elle s'y faisoit en commun , & les jours de ce travail étoient des jours de réjouissance. Des canaux d'une étendue prodigieuse , distribuoient par-tout la fraîcheur & la fertilité : mais ce

qui peut à peine se concevoir, c'est que sans aucun instrument de fer, ni d'acier, & à force de bras seulement, les Péruviens avoient pu renverser des rochers, percer les montagnes les plus hautes pour conduire leurs superbes aqueducs, ou les routes qu'ils pratiquoient dans tout leur pays.

On sçavoit au Pérou autant de Géométrie qu'il en falloit pour la mesure & le partage des terres. La Médecine y étoit une science ignorée, quoiqu'on y eût l'usage de quelques secrets pour certains accidens particuliers. *Garcilasso* dit qu'ils avoient une sorte de Musique, & même quelque genre de Poésie. Leurs Poètes, qu'ils appelloient HASAVEC, composoient des espèces de Tragédies & des Comédies que les fils des CACIQUES * ou des

* Caciques, espèce de Gouverneurs de Provinces.

CURACAS * , représentoient pendant les fêtes devant les Incas & toute la Cour.

La morale & la science des loix utiles au bien de la société, étoient donc les seules choses que les Péruviens eussent apprises avec quelque succès. *Il faut avouer (dit un Historien **) qu'ils ont fait de si grandes choses , & établi une si bonne police , qu'il se trouvera peu de nations qui puissent se vanter de l'avoir emporté sur eux en ce point.*

* Souverains d'une petite contrée. Ils ne se présentoient jamais devant les Incas & les Reines , sans leur offrir un tribut des curiosités que produisoit la Province où ils commandoient.

** Puffendorff, Introd. à l'Histoire.

LETTRES



LETTRES

D'UNE

PÉRUUVIENNE.

LETTRE PREMIERE.

Les Espagnols entrèrent avec violence dans le Temple du Soleil ; en arrachent Zilia , qui conserve heureusement ses Quipos , avec lesquels elle exprime ses infortunes & sa tendresse pour Aza.

A Z A ! mon cher Aza ! les cris de la tendre Zilia , tels qu'une vapeur du matin , s'exhalent & sont dissipés avant d'arriver jusqu'à toi ; en vain je t'appelle à mon secours ; en vain j'attends que tu viennes briser les chaînes de mon esclavage : hélas ! peut-être les malheurs que j'ignore sont-ils les plus affreux ! peut-être tes maux surpassent-ils les miens !

B

La ville du Soleil, livrée à la fureur d'une nation barbare , devroit faire couler mes larmes ; & ma douleur , mes craintes , mon désespoir ne sont que pour toi.

Qu'as-tu fait dans ce tumulte affreux , chere ame de ma vie ? Ton courage a-t'il été funeste ou inutile ? Cruelle alternative ! mortelle inquiétude ! ô mon cher Aza ! que tes jours soient sauvés , & que je succombe , s'il le faut , sous les maux qui m'accablent.

Depuis le moment terrible (qui auroit du être arraché de la chaîne du tems , & replongé dans les idées éternelles ,) depuis le moment d'horreur où ces Sauvages impies m'ont enlevée au culte du Soleil , à moi-même , à ton amour , retenue dans une étroite captivité , privée de toute communication avec nos citoyens , ignorant la langue de ces hommes féroces dont je porte les fers , je n'éprouve que les effets du malheur , sans pouvoir en découvrir la cause. Plongée dans un abîme d'obscurité , mes jours sont semblables aux nuits les plus effrayantes.

Loin d'être touchés de mes plaintes ,

mes ravisseurs ne le sont pas même de mes larmes ; sourds à mon langage , ils n'entendent pas mieux les cris de mon désespoir.

Quel est le peuple assez féroce pour n'être point ému aux signes de la douleur ? Quel désert aride a vu naître des humains insensibles à la voix de la Nature gémissante ? Les Barbares ! Maîtres du *Yalpor* (a) , fiers de la puissance d'exterminer , la cruauté est le seul guide de leurs actions. Aza ! comment échapperas-tu à leur fureur ? où es-tu ? que fais-tu ? si ma vie t'est chère , instruis-moi de ta destinée.

Hélas ! que la mienne est changée ! comment se peut-il que des jours , si semblables entr'eux , aient , par rapport à nous , de si funestes différences ? Le tems s'écoule ; les ténèbres succèdent à la lumière ; aucun dérangement ne s'aperçoit dans la Nature ; & moi , du suprême bonheur , je suis tombée dans l'horreur du désespoir , sans qu'aucun intervalle m'ait préparée à cet affreux passage .

(a) Nom du Tonnerre.

Tu le sçais , ô délices de mon cœur ! ce jour horrible , ce jour à jamais épouvantable , devoit éclairer le triomphe de notre union. A peine commençoit-il à paroître , qu'impatiente d'exécuter un projet que ma tendresse m'avoit inspiré pendant la nuit , je courus à mes *Quipos* (a) ; & , profitant du silence qui regnoit encore dans le Temple , je me hatai de les noter , dans l'espérance qu'avec leur secours je rendrois immortelle l'histoire de notre amour & de notre bonheur.

A mesure que je travaillois , l'entreprise me paroissoit moins difficile ; de moment en moment cet amas innombrable de cordons devenoit sous mes doigts une peinture fidelle de nos actions & de nos sentimens , comme il étoit autrefois l'interprète de nos pensées , pendant les longs intervalles que nous passions sans nous voir.

(a) Un grand nombre de petits cordons de différentes couleurs dont les Indiens se servoient , au défaut de l'écriture , pour faire le paiement des troupes & le dénombrement du peuple. Quelques Auteurs prétendent qu'ils s'en servoient aussi pour transmettre à la postérité les actions mémorables de leurs Incas.

Toute entière à mon occupation , j'oubliais le tems , lorsqu'un bruit confus réveilla mes esprits , & fit tressaillir mon cœur.

Je crus que le moment heureux étoit arrivé , & que les cent portes (*a*) s'ouvrieroient pour laisser un libre passage au Soleil de mes jours ; je cachai précipitamment mes *Quipos* sous un pan de ma robe , & je courus au-devant de tes pas.

Mais quel horrible spectacle s'offrit à mes yeux ! jamais son souvenir affreux ne s'effacera de ma mémoire.

Les pavés du Temple ensanglantés , l'image du Soleil foulée aux pieds , des soldats furieux poursuivant nos Vierges éperdues , & massacrant tout ce qui s'opposoit à leur passage ; nos *Mamas* (*b*) expirantes sous leurs coups , & dont les habits brûloient encore du feu de leur tonnerre ; les gémissemens de l'épouvante , les cris de la fureur répandant de toute part l'horreur & l'effroi , m'ôtèrent jusqu'au sentiment.

(*a*) Dans le Temple du Soleil il y avoit cent portes ; l'*Inca* seul avoit le pouvoir de les faire ouvrir.

(*b*) Espèce de Gouvernantes des Vierges du Soleil.

Revenue à moi-même , je me trou-
vai , par un mouvement naturel & pres-
qu'involontaire , rangée derrière l'autel
que je tenois embrassé. Là , immobile de
saisissement , je voyois passer ces bar-
bares ; la crainte d'être apperçue arrêtoit
jusqu'à ma respiration.

Cependant je remarquai qu'ils ralen-
tissoient les effets de leur cruauté à la vûe
des ornemens précieux répandus dans le
Temple ; qu'ils se saisissoient de ceux dont
l'éclat les frappoit davantage ; & qu'ils
arrachotent jusqu'aux lames d'or dont les
murs étoient revêtus. Je jugeai que le lar-
cin étoit le motif de leur barbarie , &
que , ne m'y opposant point , je pourrois
échapper à leurs coups. Je formai le des-
sein de sortir du Temple , de me faire
conduire à ton palais , de demander au
Capa Inca (*a*) du secours & un asyle pour
mes compagnes & pour moi : mais aux
premiers mouvemens que je fis pour m'é-
loigner , je me sentis arrêter. O mon
cher Aza , j'en frémis encore ! ces impies
osèrent porter leurs mains sacrilèges sur
la fille du Soleil.

(*a*) Nom générique des Incas régnans.

Arrachée de la demeure sacrée , traînée ignominieusement hors du Temple , j'ai vu, pour la première fois , le seuil de la porte céleste que je ne devois passer qu'avec les ornemens de la Royauté (*a*). Au lieu des fleurs que l'on auroit semées sous mes pas , j'ai vu les chemins couverts de sang & de mourans ; au lieu des honneurs du trône que je devois partager avec toi , esclave de la tyrannie , enfermée dans une obscure prison , la place que j'occupe dans l'Univers est bornée à l'étendue de mon être. Une natte , baignée de mes pleurs , reçoit mon corps fatigué par les tourmens de mon ame ; mais , cher soutien de ma vie , que tant de maux me seront légers , si j'apprends que tu respirez !

Au milieu de cet horrible bouleversement , je ne sçais par quel heureux hazard j'ai conservé mes *Quipos*. Je les possède , mon cher Aza ! c'est aujourd'hui le seul trésor de mon cœur , puisqu'il servira d'interprète à ton amour comme au

(*a*) Les Vierges consacrées au Soleil entroient dans le Temple presque en naissant , & n'en sortoient que le jour de leur mariage.

mien ; les mêmes nœuds qui t'apprendront mon existence , en changeant de forme entre tes mains , m'instruiront de ton sort. Hélas ! par quelle voie pourrai-je les faire passer jusqu'à toi ? Par quelle adresse pourront-ils m'être rendus ? Je l'ignore encore ; mais le même sentiment qui nous fit inventer leur usage , nous suggèrera les moyens de tromper nos tyrans. Quel que soit le *Chaqui* (a) fidele qui te portera ce précieux dépôt , je ne cesserai d'envier son bonheur. Il te verra , mon cher Aza ! Je donnerois tous les jours que le Soleil me destine , pour jouir un seul moment de ta présence. Il te verra , mon cher Aza ! Le son de ta voix frappera son âme de respect & de crainte. Il porteroit dans la mienne la joie & le bonheur. Il te verra ; certain de ta vie , il la bénira en ta présence ; tandis qu'abandonnée à l'incertitude , l'impatience de son retour desséchera mon sang dans mes veines. O mon cher Aza ! tous les tourmens des âmes tendres sont rassemblés dans mon cœur : un moment de ta vue les dissiperoit ; je donnerois ma vie pour en jouir.

(a) Messager.

LETTRE DEUXIEME.

Zilia rappelle à Aza le jour où il s'est offert la première fois à sa vue , & où il lui apprit qu'elle deviendrait son épouse.

QUE l'arbre de la vertu , mon cher Aza , répande à jamais son ombre sur la famille du pieux citoyen qui a reçu , sous ma fenêtre , le mystérieux tissu de mes pensées , & qui l'a remis dans tes mains. Que *Pachacamac* (a) prolonge ses années , en récompense de son adresse à faire passer jusqu'à moi les plaisirs divins avec ta réponse.

Les trésors de l'amour me sont ouverts ; j'y puise une joie délicieuse dont mon âme s'enivre. En dénouant les secrets de ton cœur , le mien se baigne dans une mer parfumée. Tu vis , & les chaînes qui devoient nous unir ne sont pas rompues. Tant de bonheur étoit l'objet de mes desirs , & non celui de mes espérances.

(a) Le Dieu créateur , plus puissant que le Soleil.

Dans l'abandon de moi-même , je ne craignois que pour tes jours ; ils sont en sûreté , je ne vois plus le malheur. Tu m'aimes ; le plaisir anéanti renaît dans mon cœur. Je goûte avec transport la délicieuse confiance de plaire à ce que j'aime ; mais elle ne me fait point oublier que je te dois tout ce que tu daignes approuver en moi ; ainsi que la rose tire sa brillante couleur des rayons du Soleil , de même les charmes que tu tiens dans mon esprit & dans mes sentimens , ne sont que les bienfaits de ton génie lumineux ; rien n'est à moi que ma tendresse.

Si tu étois un homme ordinaire , je serois restée dans l'ignorance à laquelle mon sexe est condamné ; mais ton ame , supérieure aux coutumes , ne les a regardées que comme des abus ; tu en as franchi les barrières pour m'élever jusqu'à toi. Tu n'as pû souffrir qu'un être semblable au tien , fût borné à l'humiliant avantage de donner la vie à ta postérité. Tu as voulu que nos divins *Amatas* (*a*) ornassent mon entendement de leurs

(*a*) Philosophes Indiens.

sublimes connoissances. Mais , ô lumière de ma vie , sans le desir de te plaire , aurois-je pû me résoudre à abandonner ma tranquille ignorance , pour la pénible occupation de l'étude ? Sans le desir de mériter ton estime , ta confiance , ton respect , par des vertus qui fortifient l'amour , & que l'amour rend voluptueuses , je ne serois que l'objet de tes yeux ; l'absence m'auroit déjà effacée de ton souvenir.

Hélas ! si tu m'aimes encore , pourquoi suis-je dans l'esclavage ? En jettant mes regards sur les murs de ma prison , ma joie disparoît , l'horreur me saisit , & mes craintes se renouvellent. On ne t'a point ravi la liberté ; tu ne viens pas à mon secours ! tu es instruit de mon sort , il n'est pas changé ! Non , mon cher Aza , ces peuples féroces , que tu nommes Espagnols , ne te laissent pas aussi libre que tu crois l'être. Je vois autant de signes d'esclavage dans les honneurs qu'ils te rendent , que dans la captivité où ils me retiennent.

Ta bonté te séduit ; tu crois sinceres les promesses que ces barbares te font faire par leur interprète , parce que tes

paroles sont inviolables ; mais moi qui n'entends pas leur langage , moi qu'ils ne trouvent pas digne d'être trompée , je vois leurs actions.

Tes sujets les prennent pour des Dieux ; ils se rangent de leur parti. O mon cher Aza ! malheur au peuple que la crainte détermine ! Sauve-toi de cette erreur , défie-toi de la fausse bonté de ces Etrangers. Abandonne ton Empire , puisque *Viracocha* en a prédit la destruction. Achète ta vie & ta liberté au prix de ta puissance , de ta grandeur , de tes trésors ; il ne te restera que les dons de la Nature. Nos jours seront en sûreté.

Riches de la possession de nos cœurs , grands par nos vertus , puissans par notre modération , nous irons dans une cabane jouir du ciel , de la terre & de notre tendresse. Tu seras plus Roi en régnant sur mon ame , qu'en doutant de l'affection d'un peuple innombrable : ma soumission à tes volontés te fera jouir sans tyrannie du beau droit de commander. En t'obéissant , je ferai retentir ton Empire de mes chants d'allégresse ; ton diadème (a) sera toujours l'ouvrage de mes mains ;

(a) Le diadème des Incas étoit une espèce de frange. C'étoit l'ouvrage des Vierges du Soleil.

tu ne perdras de ta Royauté que les soins & les fatigues.

Combien de fois , chere ame de ma vie , t'es-tu plaint des devoirs de ton rang ! Combien les cérémonies , dont tes visites étoient accompagnées , t'ont-elles fait envier le sort de tes sujets ! Tu n'aurois voulu vivre que pour moi ; craindrois-tu à présent de perdre tant de contraintes ? Ne suis-je plus cette Zilia , que tu aurois préférée à ton Empire ? Non , je ne puis le croire : mon cœur n'est point changé ; pourquoi le tien le feroit-il ?

J'aime , je vois toujours le même Aza , qui régna dans mon ame au premier moment de sa vue ; je me rappelle ce jour fortuné , où ton pere , mon souverain Seigneur , te fit partager , pour la première fois , le pouvoir réservé à lui seul , d'entrer dans l'intérieur du temple (a) ; je me représente le spectacle agréable de nos Vierges rassemblées , dont la beauté recevoit un nouveau lustre par l'ordre charmant dans lequel elles étoient rangées , telles que dans un jardin les plus

(a) L'Inca régnant avoit seul le droit d'entrer dans le Temple du Soleil.

brillantes fleurs tirent un nouvel éclat de la symmétrie de leurs compartimens.

Tu parus au milieu de nous comme un Soleil levant , dont la tendre lumière prépare la sérénité d'un beau jour ; le feu de tes yeux répandoit sur nos joues le coloris de la modestie : un embarras ingénu tenoit nos regards captifs ; une joie brillante éclatoit dans les tiens ; tu n'avois jamais rencontré tant de beautés ensemble. Nous n'avions jamais vu que le *Capa-Inca* : l'étonnement & le silence régnoient de toutes parts. Je ne sçais quelles étoient les pensées de mes compagnes ; mais de quels sentimens mon cœur ne fut-il point affailli ! Pour la première fois j'éprouvai du trouble , de l'inquiétude , & cependant du plaisir. Confusé des agitations de mon ame , j'allois me dérober à ta vue ; mais tu tournas tes pas vers moi : le respect me retint.

O mon cher Aza ! le souvenir de ce premier moment de mon bonheur me fera toujours cher. Le son de ta voix , ainsi que le chant mélodieux de nos hymnes , porta dans mes veines le doux frémissement & le saint respect que nous inspire la présence de la Divinité,

Tremblante , interdite , la timidité m'avoit ravi jusqu'à l'usage de la voix ; enhardie enfin par la douceur de tes paroles , j'osai élever mes regards jusqu'à toi ; je rencontrai les tiens. Non , la mort même n'effacera pas de ma mémoire les tendres mouvemens de nos âmes qui se rencontrèrent , & se confondirent dans un instant.

Si nous pouvions douter de notre origine , mon cher Aza , ce trait de lumière confondroit notre incertitude. Quel autre que le principe du feu auroit pû nous transmettre cette vive intelligence des cœurs , communiquée , répandue & sentie avec une rapidité inexplicable ?

J'étois trop ignorante sur les effets de l'amour pour ne pas m'y tromper. L'imagination remplie de la sublime Théologie de nos *Cucipatas* (*a*) , je pris le feu qui m'animoit pour une agitation divine ; je crus que le Soleil me manifestoit sa volonté par ton organe , qu'il me choisissoit pour son épouse d'élite (*b*) : j'en soupi-

(*a*) Prêtres du Soleil.

(*b*) Il y avoit une Vierge choisie pour le Soleil , qui ne devoit jamais être mariée.

rai ; mais , après ton départ , j'examinai mon cœur , & je n'y trouvai que ton image.

Quel changement , mon cher Aza , ta présence avoit fait sur moi ! tous les objets me parurent nouveaux ; je crus voir mes compagnes pour la première fois. Qu'elles me parurent belles ! je ne pus soutenir leur présence. Retirée à l'écart , je me livrois au trouble de mon ame , lorsqu'une d'entr'elles vint me tirer de ma rêverie , en me donnant de nouveaux sujets de m'y livrer. Elle m'apprit qu'étant ta plus proche parente , j'étois destinée à être ton épouse , dès que mon âge permettroit cette union.

J'ignorois les loix de ton Empire (*a*) : mais depuis que je t'avois vu , mon cœur étoit trop éclairé pour ne pas saisir l'idée du bonheur d'être à toi. Cependant , loin d'en connoître toute l'étendue , accoutumée au nom sacré d'épouse du Soleil , je bornois mon espérance à te voir tous les

(*a*) Les loix des Indiens obligeoient les Incas d'épouser leurs sœurs ; & , quand ils n'en avoient point , de prendre pour femme la première Princesse du sang des Incas , qui étoit Vierge du Soleil.

jours , à t'adorer , à t'offrir des vœux comme à lui.

C'est toi , mon cher Aza , c'est toi qui dans la suite comblas mon ame de délices , en m'apprenant que l'auguste rang de ton épouse m'associeroit à ton cœur , à ton thrône , à ta gloire , à tes vertus ; que je jouirois sans cesse de ces entretiens si rares & si courts au gré de nos desirs , de ces entretiens qui ornoient mon esprit des perfections de ton ame , & qui ajoutoient à mon bonheur la délicieuse espérance de faire un jour le tien.

O mon cher Aza , combien ton impatience contre mon extrême jeunesse , qui retardoit notre union , étoit flatteuse pour mon cœur ! Combien les deux années qui se sont écoulées t'ont paru longues , & cependant que leur durée a été courte ! Hélas ! le moment fortuné étoit arrivé. Quelle fatalité l'a rendu si funeste ? Quel Dieu poursuit ainsi l'innocence & la vertu , ou quelle Puissance infernale nous a séparés de nous-mêmes ? L'horreur me saisit , mon cœur se déchire , mes larmes inondent mon ouvrage, Aza ! mon cher Aza ! . . .

LETTRE TROISIEME.

Les Espagnols transportent pendant la nuit Zilia dans un vaisseau. Prise du vaisseau Espagnol par les François. Surprise de Zilia à la vue des nouveaux objets qui l'environnent.

C'EST toi, chere lumiere de mes jours, c'est toi qui me rappelles à la vie. Voudrois-je la conserver, si je n'étois assurée que la mort auroit moissonné d'un seul coup tes jours & les miens ? Je touchois au moment où l'étincelle du feu divin dont le Soleil anime notre être, alloit s'éteindre : la Nature laborieuse se préparoit déjà à donner une autre forme à la portion de matiere qui lui appartient en moi : je mourais ; tu perdois pour jamais la moitié de toi-même, lorsque mon amour m'a rendu la vie, & je t'en fais un sacrifice. Mais comment pourrai-je t'instruire des choses surprenantes qui me sont arrivées ? Comment me rappeler des idées déjà confuses au moment où je les ai reçues, & que le tems qui s'est écoulé depuis, rend encore moins intelligibles ?

A peine , mon cher Aza , avois-je confié à notre fidèle *Chacui* le dernier tissu de mes pensées , que j'entendis un grand mouvement dans notre habitation : vers le milieu de la nuit , deux de mes ravisseurs vinrent m'enlever de ma sombre retraite , avec autant de violence qu'ils en avoient employée à m'arracher du Temple du Soleil.

Je ne sçais par quel chemin on me conduisit : on ne marchoit que la nuit , & le jour on s'arrêtoit dans des déserts arides , sans chercher aucune retraite. Bientôt succombant à la fatigue , on me fit porter par je ne sçais quel *hamac* (a) , dont le mouvement me fatiguoit presque autant que si j'eusse marché moi-même. Enfin , arrivés apparemment où l'on vouloit aller , une nuit ces barbares me portèrent sur leurs bras dans une maison dont les approches , malgré l'obscurité , me parurent extrêmement difficiles. Je fus placée dans un lieu plus étroit & plus incommode que n'avoit jamais été

(a) Espèce de lit suspendu , dont les Indiens ont coutume de se servir pour se faire porter d'un endroit à l'autre.

ma première prison. Mais , mon cher Aza ! pourrois-je te persuader ce que je ne comprends pas moi-même , si tu n'érois assuré que le mensonge n'a jamais fouillé les lèvres d'un enfant du Soleil (a) ? Cette maison, que j'ai jugé être fort grande par la quantité de monde qu'elle contenoit, cette maison , comme suspendue , & ne tenant point à la terre , étoit dans un balancement continuel.

Il faudroit , ô lumière de mon esprit , que *Ticaviracocha* eût comblé mon ame, comme la tienne , de sa divine science , pour pouvoir comprendre ce prodige. Toute la connoissance que j'en ai , est que cette demeure n'a pas été construite par un être ami des hommes : car quelques momens après que j'y fus entrée , son mouvement continuel , joint à une odeur malfaisante , me causerent un mal si violent , que je suis étonnée de n'y avoir pas succombé : ce n'étoit que le commencement de mes peines.

Un tems assez long s'étoit écoulé ; je ne souffrois presque plus , lorsqu'un

(a) Il passoit pour constant qu'un Péruvien n'avoit jamais menti.

matin je fus arrachée au sommeil par un bruit plus affreux que celui du *Yalpor* : notre habitation en recevoit des ébranlemens tels que la terre en éprouvera , lorsque la Lune , en tombant , réduira l'Univers en poussière (*a*). Des cris qui se joignirent à ce fracas , le rendoient encore plus épouvantable ; mes sens saisis d'une horreur secrète , ne portoient à mon ame que l'idée de la destruction de la Nature entière. Je croyois le péril universel ; je tremblois pour tes jours : ma frayeur s'accrût enfin jusqu'au dernier excès , à la vue d'une troupe d'hommes en fureur , le visage & les habits ensanglantés , qui se jetterent en tumulte dans ma chambre. Je ne soutins pas cette horrible spectacle ; la force & la connoissance m'abandonnerent : j'ignore encore la suite de ce terrible événement. Revenue à moi-même , je me trouvai dans un lit assez propre , entourée de plusieurs Sauvages , qui n'étoient plus les cruels Espagnols , mais qui ne m'étoient pas moins inconnus.

(*a*) Les Indiens croyoient que la fin du Monde arriveroit par la Lune , qui se laisseroit tomber sur la terre.

Peux-tu te représenter ma surprise , en me trouvant dans une demeure nouvelle , parmi des hommes nouveaux , sans pouvoir comprendre comment ce changement avoir pu se faire ? Je refermai promptement les yeux , afin que , plus recueillie en moi-même , je pusse m'assurer si je vivois , ou si mon ame n'avoit point abandonné mon corps pour passer dans les régions inconnues (*a*).

Te l'avouerai-je , chere Idole de mon cœur ? Fatiguée d'une vie odieuse , rebutée de souffrir des tourmens de toute espèce , accablée sous le poids de mon horrible destinée , je regardai avec indifférence la fin de ma vie que je sentoís approcher : je refusai constamment tous les secours que l'on m'offroit ; en peu de jours je touchai au terme fatal , & j'y touchai sans regret.

L'épuisement des forces anéantit le sentiment ; déjà mon imagination affoiblie ne recevoit plus d'images , que comme un léger dessin tracé par une main trem-

(*a*) Les Indiens croyoient qu'après la mort , l'ame alloit dans des lieux inconnus pour y être récompensée ou punie selon son mérite.

blante ; déjà les objets qui m'avoient le plus affectée, n'excitoient en moi que cette sensation vague , que nous éprouvons en nous laissant aller à une rêverie indéterminée ; je n'étois presque plus. Cet état , mon cher Aza, n'est pas si fâcheux que l'on croit : de loin il nous effraie , parce que nous y pensons de toutes nos forces ; quand il est arrivé , affoiblis par les gradations des douleurs qui nous y conduisent , le moment décisif ne paroît que celui du repos. Cependant j'éprouvai que le penchant naturel qui nous porte durant la vie à pénétrer dans l'avenir , & même dans celui qui ne sera plus pour nous , semble reprendre de nouvelles forces au moment de la perdre. On cesse de vivre pour soi ; on veut sçavoir comment on vivra dans ce qu'on aime.

Ce fut dans un de ces délires de mon ame que je me crus transportée dans l'intérieur de ton palais ; j'y arrivois dans le moment où l'on venoit de t'apprendre ma mort. Mon imagination me peignit si vivement ce qui devoit se passer , que la vérité même n'auroit pas eu plus de pouvoir : je te vis , mon cher Aza , pâle , défiguré , privé de sentiment , tel qu'un

lys desséché par la brûlante ardeur du Midi. L'amour est-il donc quelquefois barbare ? Je jouissois de ta douleur , je l'excitois par de tristes adieux ; je trouvois de la douceur , peut-être du plaisir , à répandre sur tes jours le poison des regrets ; & ce même amour , qui me rendoit féroce , déchiroit mon cœur par l'horreur de tes peines. Enfin , réveillée comme d'un profond sommeil , pénétrée de ta propre douleur , tremblante pour ta vie , je demandai des secours , je revis la lumière.

Te reverrai-je , toi , cher Arbitre de mon existence ? Hélas ! qui pourra m'en assurer ? Je ne sçais plus où je suis ; peut-être est-ce loin de toi. Mais dussions-nous être séparés par les espaces immenses qu'habitent les enfans du Soleil, le nuage léger de mes pensées volera sans cesse autour de toi.



LETTRE

LETTRE QUATRIÈME.

*Abattement & maladie de Zilia. Amour
& soins de Détéville.*

QUEL que soit l'amour de la vie, mon cher Aza, les peines le diminuent, le désespoir l'éteint. Le mépris que la Nature semble faire de notre être, en l'abandonnant à la douleur, nous révolte d'abord; ensuite l'impossibilité de nous en délivrer, nous prouve une insuffisance si humiliante, qu'elle nous conduit jusqu'au dégoût de nous-mêmes.

Je ne vis plus en moi ni pour moi; chaque instant où je respire, est un sacrifice que je fais à ton amour, & de jour en jour il devient plus pénible. Si le tems apporte quelque soulagement à la violence du mal qui me dévore, il redouble les souffrances de mon esprit. Loin d'éclaircir mon sort, il semble le rendre encore plus obscur. Tout ce qui m'environne m'est inconnu, tout m'est nouveau, tout intéresse ma curiosité, & rien ne peut la satisfaire. En vain, j'emploie mon

C

attention & mes efforts pour entendre , ou pour être entendue ; l'un & l'autre me sont également impossibles. Fatiguée de tant de peines inutiles , je crus en tarir la source , en dérobant à mes yeux l'impression qu'ils recevoient des objets : je m'obscurai quelque tems à les tenir fermés ; efforts infructueux ! les ténèbres volontaires auxquelles je m'étois condamnée , ne soulageoient que ma modestie toujours blessée de la vue de ces hommes , dont les services & les secours sont autant de supplices ; mais mon ame n'en étoit pas moins agitée. Renfermée en moi-même , mes inquiétudes n'en étoient que plus vives , & le desir de les exprimer plus violent. L'impossibilité de me faire entendre , répand encore jusques sur mes organes un tourment non moins insupportable que des douleurs qui auroient une réalité plus apparente. Que cette situation est cruelle !

Hélas ! je croyois déjà entendre quelques mots des Sauvages Espagnols , j'y trouvois des rapports avec notre auguste langage ; je me flattois qu'en peu de tems je pourrois m'expliquer avec eux : loin de trouver le même avantage avec mes

nouveaux tyrans , ils s'expriment avec tant de rapidité , que je ne distingue pas même les inflexions de leur voix. Tout me fait juger qu'ils ne sont pas de la même nation ; & à la différence de leurs manières , & de leur caractère apparent , on devine sans peine que *Pachacamac* leur a distribué dans une grande disproportion les élémens dont il a formé les humains. L'air grave & farouche des premiers fait voir qu'ils sont composés de la matière des plus durs métaux ; ceux-ci semblent s'être échappés des mains du Créateur au moment où il n'avoit encore assemblé pour leur formation que l'air & le feu. Les yeux fiers , la mine sombre & tranquille de ceux-là , montroient assez qu'ils étoient cruels de sang-froid ; l'inhumanité de leurs actions ne l'a que trop prouvé : le visage riant de ceux-ci , la douceur de leurs regards , un certain empressement répandu sur leurs actions , & qui paroît être de la bienveillance , prévient en leur faveur ; mais je remarque des contradictions dans leur conduite , qui suspendent mon jugement.

Deux de ces Sauvages ne quittent presque pas le chevet de mon lit : l'un que

j'ai jugé être le *Cacique* (a), à son air de grandeur, me rend, je crois, à sa façon, beaucoup de respects : l'autre me donne une partie des secours qu'exige ma maladie ; mais sa bonté est dure, ses secours sont cruels, & sa familiarité impérieuse.

Dès le premier moment où, revenue de ma foiblesse, je me trouvais en leur puissance, celui-ci, car je l'ai bien remarqué, plus hardi que les autres, voulut prendre ma main, que je retirai avec une confusion inexprimable ; il parut surpris de ma résistance, & sans aucun égard pour la modestie, il la reprit à l'instant : foible, mourante, & ne prononçant que des paroles qui n'étoient point entendues, pouvois-je l'en empêcher ? Il la garda, mon cher Aza, tout autant qu'il voulut, & depuis ce tems, il faut que je la lui donne moi-même plusieurs fois par jour, si je veux éviter des débats qui tournent toujours à mon désavantage.

(a) *Cacique* est une espèce de Gouverneur de Province.

Cette espèce de cérémonie (a) me paroît une superstition de ces peuples : j'ai cru remarquer que l'on y trouvoit des rapports avec mon mal : mais il faut apparemment être de leur nation, pour en sentir les effets ; car je n'en éprouve que très-peu : je souffre toujours d'un feu intérieur qui me consume ; à peine me reste-t-il assez de force pour nouer mes *Quipos*. J'emploie à cette occupation, autant de tems que ma faiblesse peut me le permettre : ces nœuds qui frappent mes sens, semblent donner plus de réalité à mes pensées ; la sorte de ressemblance que je m'imagine qu'ils ont avec les paroles, me fait une illusion qui trompe ma douleur : je crois te parler ; te dire que je t'aime, t'assurer de mes vœux, de ma tendresse ; cette douce erreur est mon bien & ma vie. Si l'excès d'accablement m'oblige d'interrompre mon ouvrage, je gémis de ton absence ; ainsi, toute entière à ma tendresse, il n'y a pas un de mes momens qui ne t'appartienne.

(a) Les Indiens n'avoient aucune connoissance de la Médecine.

Hélas ! quel autre usage pourrois-je en faire ? O mon cher Aza ! quand tu ne serois pas le maître de mon ame ; quand les chaînes de l'amour ne m'attacheroient pas inséparablement à toi , plongée dans un abîme d'obscurités , pourrois-je détourner mes pensées de la lumière de ma vie ? Tu es le Soleil de mes jours , tu les éclaires , tu les prolonges , ils sont à toi. Tu me chéris ; je consens à vivre. Que feras-tu pour moi ? Tu m'aimeras , je suis récompensée.

LETTRE CINQUIEME.

Idées confuses de Zilia sur les secours qu'on lui donne , & sur les marques de tendresse de Dèterville.

QUE j'ai souffert , mon cher Aza ; depuis les derniers nœuds que je t'ai consacrés ! La privation de mes *Quipos* manquoit au comble de mes peines ; dès que mes officieux Persécuteurs se sont apperçus que ce travail augmentoit mon accablement , ils m'en ont ôté l'usage.

On m'a enfin rendu le trésor de ma

tendresse ; mais je l'ai achetée par bien des larmes ; il ne me reste que cette expression de mes sentimens ; il ne me reste que la triste consolation de te peindre mes douleurs : pouvois-je la perdre sans désespoir ?

Mon étrange destinée m'a ravi jusqu'à la douceur que trouvent les malheureux à parler de leurs peines : on croit être plaint, quand on est écouté : une partie de notre chagrin passe sur le visage de ceux qui nous écoutent ; quel qu'en soit le motif, il semble nous soulager. Je ne puis me faire entendre , & la gaieté m'environne.

Je ne puis même jouir paisiblement de la nouvelle espèce de désert où me réduit l'impuissance de communiquer mes pensées. Entourée d'objets importuns , leurs regards attentifs troublent la solitude de mon ame , contraignent les attitudes de mon corps , & portent la gêne jusques dans mes pensées : il m'arrive souvent d'oublier cette heureuse liberté que la Nature nous a donnée , de rendre nos sentimens impénétrables , & je crains quelquefois que ces Sauvages curieux ne devinent les réflexions défavantageuses que m'inspire la bisar-

L E T T R E S

rière de leur conduite. Je me fais une étude gênante d'arranger mes pensées, comme s'ils pouvoient les pénétrer malgré moi.

Un moment détruit l'opinion qu'un autre moment m'avoit donnée de leur caractère & de leur façon de penser à mon égard.

Sans compter un nombre infini de petites contradictions, ils me refusent, mon cher Aza, jusqu'aux alimens nécessaires au soutien de la vie, jusqu'à la liberté de choisir la place où je veux être; ils me retiennent par une espèce de violence dans ce lit, qui m'est devenu insupportable: je dois donc croire qu'ils me regardent comme leur esclave, & que leur pouvoir est tyrannique.

D'un autre côté, si je réfléchis sur l'envie extrême qu'ils témoignent de conserver mes jours, sur le respect dont ils accompagnent les services qu'ils me rendent, je suis tentée de penser qu'ils me prennent pour un être d'une espèce supérieure à l'humanité.

Aucun d'eux ne paroît devant moi, sans courber son corps plus ou moins, comme nous avons coutume de faire en

adorant le Soleil. Le *Caci*, *ue* semble vouloir imiter les cérémonies des Incas au jour du *Raymi* (a) il se met sur ses genoux fort près de mon lit , il reste un tems considérable dans cette posture gênante : tantôt il garde le silence, & les yeux baissés , il semble rêver profondément : je vois sur son visage cet embarras respectueux que nous inspire *le grand nom* (b) prononcé à haute voix. S'il trouve l'occasion de saisir ma main , il y porte sa bouche avec la même vénération que nous avons pour le sacré Diadème (c). Quelquefois il prononce un grand nombre de mots , qui ne ressembloient point au langage ordinaire de sa nation. Les son en est plus doux , plus distinct , plus mesuré ; il y joint cet air touché qui précède les larmes , ces soupirs qui expriment les besoins de l'ame , ces accens

(a) *Raymi* , principale fête du Soleil : l'Inca & les Prêtres l'adornoient à genoux.

(b) Le grand Nom étoit *Pachacamac* : on ne le prononçoit que rarement , & avec beaucoup de signes d'adoration.

(c) On baisoit le Diadème de *Manco-Capac* , comme nous baisons les Reliques de nos Saints.

qui sont presque des plaintes , enfin tout ce qui accompagne le desir d'obtenir des graces. Hélas ! mon cher Aza , s'il me connoissoit bien , s'il n'étoit pas dans quelque erreur sur mon être , quelle priere auroit-il à me faire ?

Cette nation ne feroit-elle point idolâtre ? Je ne lui ai vu encore faire aucune adoration au Soleil ; peut-être prennent-ils les femmes pour l'objet de leur culte. Avant que le Grand *Marco-Capac* (a) eût apporté sur la terre les volontés du Soleil , nos Ancêtres divinisoient tout ce qui les frappoit de crainte ou de plaisir : peut-être ces Sauvages n'éprouvent-ils ces deux sentimens que pour les femmes.

Mais , s'ils m'adoroient , ajouteroient-ils à mes malheurs l'affreuse contrainte où ils me retiennent ? Non , ils chercheroient à me plaire ; ils obéiroient aux signes de mes volontés ; je serois libre , je sortirois de cette odieuse demeure : j'irois chercher le maître de mon ame ; un seul de ses regards effaceroit le souvenir de tant d'infortunes.

(a) Premier Législateur des Indiens. Voyez l'histoire des Incas.

LETTRE SIXIÈME.

Rétablissement de Zilia. Son étonnement & son désespoir, en se voyant sur un vaisseau. Elle veut se précipiter dans la mer.

QUELLE horrible surprise, mon cher Aza ! Que nos malheurs sont augmentés ! Que nous sommes à plaindre ! Nos maux sont sans remède ; il ne me reste qu'à te l'apprendre & à mourir.

On m'a enfin permis de me lever : j'ai profité avec empressement de cette liberté ; je me suis traînée à une petite fenêtre, qui depuis long-tems étoit l'objet de mes desirs curieux ; je l'ai ouverte avec précipitation. Qu'ai-je vu, cher amour de ma vie ! Je ne trouverai point d'expressions pour te peindre l'excès de mon étonnement, & le mortel désespoir qui m'a saisie, en ne decouvrant autour de moi que ce terrible élément dont la vue seule fait frémir.

Mon premier coup d'œil ne m'a que trop éclairée sur le mouvement incom-

mode de notre demeure. Je suis dans une de ces maisons flottantes , dont les Espagnols se sont servis pour atteindre jusqu'à nos malheureuses contrées , & dont on ne m'avoit fait qu'une description très-imparfaite.

Conçois-tu, cher Aza , quelles idées funestes sont entrées dans mon ame avec cette affreuse connoissance ? Je suis certaine que l'on m'éloigne de toi , je ne respire plus le même air , je n'habite plus le même élément : tu ignoreras toujours où je suis , si je t'aime , si j'existe ; la destruction de mon être ne paroîtra pas même un évènement assez considérable pour être porté jusqu'à toi. Cher Arbitre de mes jours , de quel prix te peut être désormais ma vie infortunée ? Souffre que je rende à la Divinité un bienfait insupportable , dont je ne veux plus jouir ; je ne te verrai plus , je ne veux plus vivre.

Je perds ce que j'aime : l'Univers est anéanti pour moi ; il n'est plus qu'un vaste désert que je remplis des cris de mon amour ; entends-les , cher objet de ma tendresse ; sois-en touché , permets que je meure. . . .

Quelle erreur me séduit ! Non , mon cher Aza , non , ce n'est pas toi qui m'ordonnes de vivre , c'est la timide Nature , qui , en frémissant d'horreur , emprunte ta voix , plus puissante que la sienne , pour retarder une fin toujours redoutable pour elle ; mais ç'en est fait , le moyen le plus prompt me délivrera de ses regrets.

Que la mer abîme à jamais dans ses flots ma tendresse malheureuse , ma vie & mon désespoir.

Reçois , trop malheureux Aza , reçois les derniers sentimens de mon cœur : il n'a reçu que ton image , il ne vouloit vivre que pour toi , il meurt rempli de ton amour. Je t'aime , je le pense , je le sens encore , je le dis pour la dernière fois.



L E T T R E S E P T I E M E.

Zilia , qu'on empêche de se précipiter , se repent de son projet.

A ZA , tu n'as pas tout perdu : tu regnes encore sur un cœur ; je respire. La vigilance de mes Surveillans a rompu mon funeste dessein ; il ne me reste que la honte d'en avoir tenté l'exécution. Je ne t'apprendrai point les circonstances d'un projet aussi-tôt détruit que formé. Oserois-je jamais lever les yeux jusqu'à toi , si tu avois été témoin de mon emportement ?

Ma raison , anéantie par le désespoir , ne m'étoit plus d'aucun secours ; ma vie ne me paroissoit d'aucun prix ; j'avois oublié ton amour.

Que le sang froid est cruel après la fureur ! Que les points de vue sont différens sur les mêmes objets ! Dans l'horreur du désespoir , on prend la férocité pour du courage , & la crainte des souffrances pour de la fermeté. Qu'un mot , un regard , une surprise nous rappelle à

nous-mêmes , nous ne trouvons que de la foiblesse pour principe de notre héroïsme ; pour fruit , que le repentir , & que le mépris pour récompense.

La connoissance de ma faute en est la plus sévère punition. Abandonnée à l'amertume des remords , ensevelie sous le voile de la honte , je me tiens à l'écart ; je crains que mon corps n'occupe trop de place : je voudrois le dérober à la lumière ; mes pleurs coulent en abondance, ma douleur est calme, nul son ne l'exhale ; mais je suis toute à elle. Puis-je trop expier mon crime ? Il étoit contre toi.

En vain , depuis deux jours ces Sauvages bienfaisans voudroient me faire partager la joye qui les transporte. Je ne fais qu'en soupçonner la cause ; mais quand elle me seroit plus connue , je ne me trouverois pas digne de me mêler à leurs fêtes. Leurs danses , leurs cris de joye , une liqueur rouge semblable au mays (*a*), dont ils boivent abondam-

(*a*) Le *mays* est une plante dont les Indiens font une boisson forte & salutaire ; ils en présentent au Soleil les jours de ses fêtes , & ils en boivent jusqu'à l'ivresse après le Sacrifice. Voyez l'Histoire des Incas , tom. 2 , pag. 111.

ment , leur empressement à contempler le Soleil par tous les endroits d'où ils peuvent l'appercevoir , ne me laïsseroient pas douter que cette réjouissance ne se fît en l'honneur de l'Âstre divin , si la conduite du *Cacique* étoit conforme à celle des autres. Mais , loin de prendre part à la joie publique , depuis ma faute commise , il n'en prend qu'à la douleur que j'ai. Son zele est plus respectueux , ses soins plus assidus , son attention plus pénétrante.

Il a deviné que la présence continue des Sauvages de sa suite ajoutoit la contrainte à mon affliction ; il m'a délivré de leurs regards importuns : je n'ai presque plus que les siens à supporter.

Le croirois-tu , mon cher Aza ? Il y a des momens où je trouve de la douceur dans ces entretiens muets ; le feu de ses yeux me rappelle l'image de celui que j'ai vu dans les tiens ; j'y trouve des rapports qui séduisent mon cœur. Hélas ! que cette illusion est passagere , & que les regrets qui la suivent sont durables ! Ils ne finiront qu'avec ma vie , puisque je ne vis que pour toi.

LÉTTRE HUITIÈME.

Zilia ranime ses espérances à la vue de la terre.

QUAND un seul objet réunit toutes nos pensées, mon cher Aza, les événemens ne nous intéressent que par les rapports que nous y trouvons avec lui. Si tu n'étois le seul mobile de mon ame, aurois-je passé, comme je viens de faire, de l'horreur du désespoir à l'espérance la plus douce ? Le Cacique avoit déjà essayé plusieurs fois inutilement de me faire approcher de cette fenêtre, que je ne regarde plus sans frémir. Enfin, pressée par de nouvelles instances, je m'y suis laissée conduire. Ah ! mon cher Aza, que j'ai été bien récompensée de ma complaisance !

Par un prodige incompréhensible, en me faisant regarder à travers une espèce de canne percée, il m'a fait voir la terre dans un éloignement, où, sans le secours de cette merveilleuse machine, mes yeux n'auroient pû atteindre.

En même tems, il m'a fait entendre par des signes qui commencent à me devenir familiers, que nous allons à cette terre, & que sa vue étoit l'unique objet des réjouissances que j'ai prises pour un sacrifice au Soleil.

J'ai senti d'abord tout l'avantage de cette découverte; l'espérance, comme un trait de lumière, a porté sa clarté jusqu'au fond de mon cœur.

Il est certain que l'on me conduit à cette terre que l'on m'a fait voir; il est évident qu'elle est une portion de ton Empire, puisque le Soleil y répand ses rayons bienfaisans (a). Je ne suis plus dans les fers des cruels Espagnols. Qui pourroit donc m'empêcher de rentrer sous tes loix?

Oui, cher Aza, je vais me réunir à ce que j'aime. Mon amour, ma raison, mes desirs, tout m'en assure. Je vole dans tes bras; un torrent de joye se répand dans mon ame; le passé s'éva-

(a) Les Indiens ne connoissoient pas notre hémisphere, & croyoient que le Soleil n'éclairoit que la terre de ses enfans.

nouit ; mes malheurs sont finis ; ils sont oubliés ; l'avenir seul m'occupe ; c'est mon unique bien.

Aza, mon cher espoir, je ne t'ai pas perdu ; je verrai ton visage, tes habits, ton ombre ; je t'aimerai, je te le dirai à toi-même : est-il des tourmens qu'un tel bonheur n'efface ?

LETTRE NEUVIEME.

Reconnoissance de Zilia pour les complaisances de Dèterville.

QUE les jours sont longs, quand on les compte, mon cher Aza ! le tems, ainsi que l'espace, n'est connu que par ses limites. Nos idées & notre vue se perdent également par la constante uniformité de l'un & de l'autre. Si les objets marquent les bornes de l'espace, il me semble que nos espérances marquent celles du tems, & que, si elles nous abandonnent, ou qu'elles ne soient pas sensiblement marquées, nous n'appercevons pas plus la durée du tems, que l'air qui remplit l'espace.

Depuis l'instant fatal de notre séparation , mon ame & mon cœur , également flétris par l'infortune , restoient ensevelis dans cet abandon total, horreur de la Nature , image du néant : les jours s'écouloient sans que j'y prisse garde ; aucun espoir ne fixoit mon attention sur leur longueur : à présent que l'espérance en marque tous les instans , leur durée me paroît infinie , & je goûte le plaisir , en recouvrant la tranquillité de mon esprit , de recouvrer la facilité de penser.

Depuis que mon imagination est ouverte à la joie , une foule de pensées qui s'y présentent , l'occupent jusqu'à la fatiguer. Des projets de plaisir & de bonheur s'y succèdent alternativement ; les idées nouvelles y sont reçues avec facilité ; celles même dont je ne m'étois point aperçue , s'y retracent sans les chercher.

Depuis deux jours , j'entends plusieurs mots de la langue du *Cacique* que je ne croyois pas savoir. Ce ne sont encore que les noms des objets : ils n'expriment point mes pensées , & ne me font point entendre celles des autres ; cependant

ils me fournissent déjà quelques éclaircissemens qui m'étoient nécessaires.

Je fais que le nom du *Cacique* est *Dé-terville*, celui de notre maison flottante, *Vaisseau*, & celui de la terre où nous allons, *France*.

Ce dernier m'a d'abord effrayé : je ne me souviens pas d'avoir entendu nommer ainsi aucune contrée de son Royaume ; mais faisant réflexion au nombre infini de celles qui le composent, dont les noms me sont échappés, ce mouvement de crainte s'est bientôt évanoui ; pouvoit-il subsister long-tems avec la solide confiance que me donne sans cesse la vue du Soleil ? Non, mon cher Aza, cet Astre divin n'éclaire que ses enfans ; le seul doute me rendroit criminelle. Je vais rentrer sous ton Empire, je touche au moment de te voir, je cours à mon bonheur.

Au milieu des transports de ma joie, la reconnoissance me prépare un plaisir délicieux : tu combleras d'honneurs & de richesses le *Cacique* (a) bienfaisant qui

(a) Les *Caciques* étoient tributaires des *Incas*.

nous rendra l'un à l'autre ; il portera dans sa Province le souvenir de Zilia ; la récompense de sa vertu le rendra plus vertueux encore , & son bonheur fera ta gloire.

Rien ne peut se comparer , mon cher Aza , aux bontés qu'il a pour moi ; loin de me traiter en esclave , il semble être le mien ; j'éprouve autant de complaisances de sa part , que j'en éprouvois de contradictions durant ma maladie : occupé de moi , de mes inquiétudes , de mes amusemens , il paroît n'avoir plus d'autres soins. Je les reçois avec un peu moins d'embarras , depuis qu'éclairée par l'habitude & la réflexion , je vois que j'étois dans l'erreur sur l'idolâtrie dont je le soupçonnois.

Ce n'est pas qu'il ne répète souvent à peu près les mêmes démonstrations que je prenois pour un culte ; mais le ton , l'air & la forme qu'il y emploie , me persuadent que ce n'est qu'un jeu à l'usage de sa nation.

Il commence par me faire prononcer distinctement des mots de sa langue. Dès que j'ai répété après lui , *oui , je vous aime , ou bien , je vous promets*

d'être à vous , la joye se répand sur son visage ; il me baise les mains avec transport , & avec un air de gaieté tout contraire au sérieux qui accompagne le culte divin.

Tranquille sur sa Religion , je ne le suis pas entièrement sur le pays d'où il tire son origine. Son langage & ses habillemens sont si différens des nôtres , que souvent ma confiance en est ébranlée. De fâcheuses réflexions couvrent quelquefois de nuages ma plus chere espérance : je passe successivement de la crainte à la joye , & de la joye à l'inquiétude.

Fatiguée de la confusion de mes idées, rebutée des incertitudes qui me déchirent , j'avois résolu de ne plus penser ; mais comment ralentir le mouvement d'une ame privée de toute communication , qui n'agit que sur elle-même , & que de si grands intérêts excitent à réfléchir ? Je ne le puis , mon cher Aza , je cherche des lumieres avec une agitation qui me dévore , & je me trouve sans cesse dans la plus profonde obscurité. Je savois que la privation d'un sens peut tromper à quelques égards , & je vois , avec surprise , que l'usage des miens

m'entraîne d'erreurs en erreurs. L'intelligence des Langues seroit-elle celle de l'ame ? O cher Aza ! que mes malheurs me font entrevoir de fâcheuses vérités ! mais que ces tristes pensées s'éloignent de moi ; nous touchons à la terre. La lumière de mes jours dissipera en un moment les ténèbres qui m'environnent.

LETTRE DIXIEME.

Débarquement de Zilia en France. Son erreur en se voyant dans un miroir. Son admiration à l'occasion de ce Phénomène , dont elle ne peut comprendre la cause.

JE suis enfin arrivée à cette Terre , l'objet de mes desirs , mon cher Aza ; mais je n'y vois encore rien qui m'annonce le bonheur que je m'en étois promis : tout ce qui s'offre à mes yeux me frappe , me surprend , m'étonne , & ne me laisse qu'une impression vague , une perplexité stupide , dont je ne cherche pas même à me délivrer. Mes
erreurs

erreurs répriment mes jugemens ; je demeure incertaine , je doute presque de ce que je vois.

À peine étions-nous sortis de la maison flottante , que nous sommes entrés dans une ville bâtie sur le rivage de la mer. Le peuple , qui nous suivoit en foule , me paroît être de la même nation que le *Caci,ue* ; mais les maisons n'ont aucune ressemblance avec celles des villes du Soleil : si celles-là les surpassent en beauté , par la richesse de leurs ornemens , celles-ci sont fort au-dessus , par les prodiges dont elles sont remplies.

En entrant dans la chambre où Déterville m'a logée , mon cœur a tressailli ; j'ai vu dans l'enfoncement une jeune personne , habillée comme une Vierge du Soleil ; j'ai couru à elle les bras ouverts. Quelle surprise , mon cher Azà , quelle surprise extrême , de ne trouver qu'une résistance impénétrable , où je voyois une figure humaine se mouvoir dans un espace fort étendu !

L'étonnement me tenoit immobile , les yeux attachés sur cette ombre , quand Déterville m'a fait remarquer sa propre

D

figure à côté de celle qui occupoit toute mon attention : je le touchois , je lui parlois , & je le voyois en même tems fort près & fort loin de moi.

Ces prodiges troublent la raison , ils offusquent le jugement ; que faut-il penser des habitans de ce pays ? Faut-il les craindre , faut-il les aimer ? Je me garderai bien de rien déterminer là-dessus.

Le *Cacique* m'a fait comprendre que la figure que je voyois , étoit la mienne ; mais de quoi cela m'instruit-il ? Le prodige en est-il moins grand ? Suis-je moins mortifiée de ne trouver dans mon esprit que des erreurs ou des ignorances ? Je le vois avec douleur , mon cher Aza ; les moins habiles de cette contrée sont plus savans que tous nos *Amautas*.

Déterville m'a donné une *China* (a) jeune & fort vive ; c'est une grande douceur pour moi que celle de revoir des femmes & d'en être servie : plusieurs autres s'empressent à me rendre des soins , & j'aimerois autant qu'elles ne le fissent pas ; leur présence réveille mes craintes. A la façon dont elles me regar-

(a) Servante ou femme de chambre.

dent , je vois bien qu'elles n'ont point été à *Cuzco* (a). Cependant je ne puis encore juger de rien , mon esprit flotte toujours dans une mer d'incertitudes ; mon cœur seul inébranlable ne desire , n'espère , & n'attend qu'un bonheur sans lequel tout ne peut être que peines.

LETTRE ONZIÈME.

Jugement que porte Zilia des François & de leurs manieres.

QUOIQUE j'aie pris tous les soins qui sont en mon pouvoir pour acquérir quelque lumière sur mon sort , mon cher Aza , je n'en suis pas mieux instruite que je l'étois il y a trois jours. Tout ce que j'ai pu remarquer , c'est que les Sauvages de cette contrée paroissent aussi bons , aussi humains que le *Cacique* ; ils chantent & dansent , comme s'ils avoient tous les jours des terres à cultiver (b). Si je m'en

(a) Capitale du Pérou.

(b) Les terres se cultivoient en commun au Pérou , & les jours de ce travail étoient des jours de réjouissance.

rapportoïis à l'opposition de leurs usages à ceux de notre nation , je n'aurois plus d'espoir ; mais je me souviens que ton auguste pere a soumis à son obéissance des Provinces fort éloignées , & dont les peuples n'avoient pas plus de rapport avec les nôtres : pourquoi celle-ci n'en feroit-elle pas une ? Le Soleil paroît se plaire à l'éclairer ; il est plus beau , plus pur que je ne l'ai jamais vu , & j'aime à me livrer à la confiance qu'il m'inspire : il ne me reste d'inquiétude que sur la longueur du tems qu'il faudra passer avant de pouvoir m'éclaircir sur nos intérêts ; car , mon cher Aza , je n'en puis plus douter , le seul usage de la Langue du pays pourra m'apprendre la vérité & finir mes inquiétudes.

Je ne laisse échapper aucune occasion de m'en instruire ; je profite de tous les momens où Détérville me laisse en liberté pour prendre des leçons de ma *China* ; c'est une foible ressource : ne pouvant lui faire entendre mes pensées , je ne puis former aucun raisonnement avec elle. Les signes du *Cacique* me sont quelquefois plus utiles. L'habitude nous en a fait une espèce de langage , qui nous

sert au moins à exprimer nos volontés. Il me mena hier dans une maison , où , sans cette intelligence , je me serois fort mal conduite.

Nous entrâmes dans une chambre plus grande & plus ornée que celle que j'habite ; beaucoup de monde y étoit assemblé. L'étonnement général que l'on témoigna à ma vue me déplut ; les ris excessifs que plusieurs jeunes filles s'efforçoient d'étouffer , & qui recommençoient lorsqu'elles levoient les yeux sur moi , exciterent dans mon cœur un sentiment si fâcheux , que je l'aurois pris pour de la honte , si je me fusse sentie coupable de quelque faute. Mais ne me trouvant qu'une grande répugnance à demeurer avec elles , j'allois retourner sur mes pas , quand un signe de Détéville me retint.

Je compris que je commettrois une faute , si je sortois , & je me gardai bien de rien faire qui méritât le blâme que l'on me donnoit sans sujet ; je restai donc , & portant toute mon attention sur ces femmes , je crus démêler que la singularité de mes habits causoit seule la surprise des unes & les ris offensans des autres : j'eus pitié de leur foiblesse ; je ne

penfai plus qu'à leur perfuader par ma contenance , que mon ame ne différoit pas tant de la leur , que mes habillemens de leurs parures.

Un homme , que j'aurois pris pour un *Curacas* (a) , s'il n'eût été vêtu de noir , vint me prendre par la main d'un air affable , & me conduifit auprès d'une femme , qu'à fon air fier , je pris pour la *Pallas* (b) de la Contrée. Il lui dit plusieurs paroles que je fçais pour les avoir entendues prononcer mille fois à Détéville. *Qu'elle eft belle ! les beaux yeux !....* un autre homme lui répondit : *des graces , une taille de Nymphe !.....* Hors les femmes , qui ne dirent rien , tous répéterent à-peu-près les mêmes mots ; je ne fçais pas encore leur fignification : mais ils expriment sûrement des idées agréables ; car en les prononçant , le vifage eft toujours riant.

Le *Cacique* paroiffoit extrêmement

(a) Les *Curacas* étoient de petits Souverains d'une Contrée ; ils avoient le privilège de porter le même habit que les Incas.

(b) Nom générique des Princeffes.

satisfait de ce que l'on disoit ; il se tint toujours à côté de moi , ou , s'il s'en éloignoit , pour parler à quelqu'un , ses yeux ne me perdoient pas de vûe , & ses signes m'avertissoient de ce que je devois faire : de mon côté , j'étois fort attentive à l'observer pour ne point blesser les usages d'une nation si peu instruite des nôtres.

Je ne sçais , mon cher Aza , si je pourrai te faire comprendre combien les manieres de ces Sauvages m'ont paru extraordinaires.

Ils ont une vivacité si impatiente , que les paroles ne leur suffisant pas pour s'exprimer , ils parlent autant par le mouvement de leur corps, que par le son de leur voix. Ce que j'ai vu de leur agitation continuelle m'a pleinement persuadée du peu d'importance des démonstrations du *Cacique* qui m'ont tant causé d'embarras , & sur lesquelles j'ai fait tant de fausses conjectures.

Il baïsa hier les mains de la *Pallas* , & celles de toutes les autres femmes ; il les baïsa même au visage , ce que je n'avois pas encore vu : les hommes venoient l'embrasser ; les uns le pre-

noient par une main , les autres le tiroient par son habit , & tout cela avec une promptitude dont nous n'avons point d'idée.

A juger de leur esprit par la vivacité de leurs gestes , je suis sûre que nos expressions mesurées , que les sublimes comparaisons qui expriment si naturellement nos tendres sentimens & nos pénibles affections , leur paroîtroient insipides ; ils prendroient notre air sérieux & modeste pour de la stupidité , & la gravité de notre démarche , pour un engourdi ssement. Le croirois-tu , mon cher Aza ? Malgré leurs imperfections , si tu étois ici , je me plaindrois avec eux. Un certain air d'affabilité répandu sur tout ce qu'ils font , les rend aimables ; & si mon ame étoit plus heureuse , je trouverois du plaisir dans la diversité des objets qui se présentent successivement à mes yeux ; mais le peu de rapport qu'ils ont avec toi , efface les agrémens de leur nouveauté ; toi seul fais mon bien & mes plaisirs.



LETTRE DOUZIEME.

Transports de Déterville , modérés tout-à-coup par le respect. Réflexions de Zilia sur l'état de Déterville , dont elle ignore la cause. Sa nouvelle surprise en se voyant dans un carrosse. Son admiration à la vue des beautés de la Nature.

J'AI passé bien du tems , mon cher Aza , sans pouvoir donner un moment à ma plus chere occupation ; j'ai cependant un grand nombre de choses extraordinaires à t'apprendre ; je profite d'un peu de loisir pour essayer de t'en instruire.

Le lendemain de ma visite chez la *Pallas* , Déterville me fit apporter un fort bel habillement à l'usage du pays. Après que ma petite *China* l'eût arrangé sur moi à sa fantaisie , elle me fit approcher de cette ingénieuse machine qui double les objets : quoique je dusse être accoutumée à ses effets , je ne pus encore me garantir de la surprise , en me voyant comme si j'étois vis-à-vis de moi-même.

Mon nouvel ajustement ne me déplut pas ; peut-être je regretterois davantage celui que je quitte , s'il ne m'avoit fait regarder par-tout avec une attention incommode.

Le *Cacique* entra dans ma chambre , au moment que la jeune fille ajoutoit encore plusieurs bagatelles à ma parure ; il s'arrêta à l'entrée de la porte & nous regarda long-tems sans parler , sa rêverie étoit si profonde , qu'il se détourna pour laisser sortir la *China* , & se remit à sa place , sans s'en appercevoir ; les yeux attachés sur moi , il parcouroit toute ma personne avec une attention sérieuse dont j'étois embarrassée , sans en sçavoir la raison.

Cependant , afin de lui marquer ma reconnoissance pour ses nouveaux bienfaits , je lui tendis la main , & ne pouvant exprimer mes sentimens , je crus ne pouvoir lui rien dire de plus agréable que quelques-uns des mots qu'il se plaît à me faire répéter ; je tâchai même d'y mettre le ton qu'il y donne.

Je ne sçais quel effet ils firent dans ce moment-là sur lui ; mais ses yeux s'animerent , son visage s'enflamma , il vint

à moi d'un air agité , il parut vouloir me prendre dans ses bras ; puis s'arrêtant tout-à-coup , il me serra fortement la main , en prononçant d'une voix émue : *Non ! le respect sa vertu* & plusieurs autres mots que je n'entends pas mieux , & puis il courut se jeter sur son siège à l'autre côté de la chambre , où il demeura la tête appuyée dans ses mains , avec tous les signes d'une profonde douleur.

Je fus alarmée de son état , ne doutant pas que je ne lui eusse causé quelque peine ; je m'approchai de lui pour lui en témoigner mon repentir ; mais il me repoussa doucement sans me regarder , & je n'osai plus lui rien dire. J'étois dans le plus grand embarras , quand les domestiques entrèrent pour nous apporter à manger ; il se leva , nous mangeâmes ensemble à la manière accoutumée , sans qu'il parût d'autre suite à sa douleur qu'un peu de tristesse ; mais il n'en avoit ni moins de bonté , ni moins de douceur ; tout cela me paroît inconcevable.

Je n'osois lever les yeux sur lui , ni me servir des signes qui ordinairement nous tenoient lieu d'entretien ; cepen-

dant nous mangions dans un tems si différent de l'heure ordinaire des repas, que je ne pus m'empêcher de lui en témoigner ma surprise. Tout ce que je compris à sa réponse, fut que nous allions changer de demeure. En effet, le *Cacique*, après être sorti & rentré plusieurs fois, vint me prendre par la main ; je me laissai conduire, en rêvant toujours à ce qui s'étoit passé, & en cherchant à démêler si le changement de lieu n'en étoit pas une suite.

A peine eûmes-nous passé la dernière porte de la maison, qu'il m'aïda à monter un pas assez haut, & je me trouvai dans une petite chambre où l'on ne peut se tenir debout sans incommodité, où il n'y a pas assez d'espace pour marcher, mais où nous fûmes assis fort à l'aise, le *Cacique*, la *China* & moi. Ce petit endroit est agréablement meublé : une fenêtre de chaque côté l'éclaire suffisamment.

Tandis que je considérois avec surprise, & que je tâchois de deviner pourquoi Dèterville nous enfermoit si étroitement, ô mon cher Aza ! que les prodiges sont familiers dans ce pays ! je sentis cette ma-

chine ou cabane , je ne sçais comment la nommer , je la sentis se mouvoir & changer de place. Ce mouvement me fit penser à la maison flottante : la frayeur me saisit ; le *Cacique* , attentif à mes moindres inquiétudes , me rassura , en me faisant voir par une des fenêtres , que cette machine suspendue assez près de la terre , se mouvoit par un secret que je ne comprenois pas.

Déterville me fit aussi voir que plusieurs *Hamas* (a), d'une espèce qui nous est inconnue , marchaient devant nous & nous traînoient après eux. Il faut , ô lumière de mes jours , un génie plus qu'humain pour inventer des choses si utiles & si singulieres ; mais il faut aussi qu'il y ait dans cette nation quelques grands défauts qui modèrent sa puissance , puisqu'elle n'est pas la maitresse du Monde entier.

Il y a quatre jours qu'enfermés dans cette merveilleuse machine , nous n'en sortons que la nuit pour prendre du repos dans la premiere habitation qui se ren-

(a) Nom générique des bêtes.

contre , & je n'en fors jamais sans regret. Je te l'avoue , mon cher Aza , malgré mes tendres inquiétudes , j'ai goûté , pendant ce voyage , des plaisirs qui m'étoient inconnus. Renfermée dans le temple dès ma plus tendre enfance , je ne connoissois pas les beautés de l'Univers ; quel bien j'aurois perdu !

Il faut , ô l'ami de mon cœur , que la Nature ait placé dans ses ouvrages un attrait inconnu que l'art le plus adroit ne peut imiter. Ce que j'ai vu des prodiges inventés par les hommes , ne m'a point causé le ravissement que j'éprouve dans l'admiration de l'Univers. Les Campagnes immenses , qui se changent & se renouvellent sans cesse à mes regards , emportent mon ame avec autant de rapidité que nous les traversons.

Les yeux parcourent , embrassent & se reposent tout à la fois sur une infinité d'objets aussi variés qu'agréables. On croit ne trouver de bornes à sa vue que celles du Monde entier. Cette erreur nous flatte ; elle nous donne une idée satisfaisante de notre propre grandeur , & semble nous rapprocher du Créateur de tant de merveilles.

A la fin d'un beau jour , le Ciel présente des images, dont la pompe & la magnificence surpassent de beaucoup celles de la terre.

D'un côté des nuées transparentes , assemblées autour du Soleil couchant , offrent à nos yeux des montagnes d'ombres & de lumière , dont le majestueux désordre attire notre admiration jusqu'à l'oubli de nous-mêmes : de l'autre , un astre moins brillant s'élève , reçoit & répand une lumière moins vive sur les objets , qui, perdant leur activité par l'absence du Soleil , ne frappent plus nos sens que d'une manière douce , paisible & parfaitement harmonique avec le silence qui règne sur la terre. Alors , revenant à nous-mêmes, un calme délicieux pénètre dans notre ame : nous jouissons de l'Univers comme le possédant seuls ; nous n'y voyons rien qui ne nous appartienne : une sérénité douce nous conduit à des réflexions agréables ; & si quelques regrets viennent les troubler , ils ne naissent que de la nécessité de s'arracher à cette douce rêverie pour nous renfermer dans les folles prisons que les hommes se sont faites , & que toute leur industrie ne pourra ja-

mais rendre que méprisables , en les comparant aux ouvrages de la Nature.

Le *Cacique* a eu la complaisance de me faire sortir tous les jours de la cabane roulante , pour me laisser contempler à loisir ce qu'il me voyoit admirer avec tant de satisfaction.

Si les beautés du ciel & de la terre ont un attrait si puissant sur notre ame , celles des forêts, plus simples & plus touchantes , ne m'ont causé ni moins de plaisir ni moins d'étonnement.

Que les bois sont délicieux , mon cher Aza ! En y entrant , un charme universel se répand sur tous les sens , & confond leur usage. On croit voir la fraîcheur avant de la sentir ; les différentes nuances de la couleur des feuilles adoucissent la lumière qui les pénètre , & semblent frapper le sentiment aussi – tôt que les yeux. Une odeur agréable , mais indéterminée , laisse à peine discerner si elle affecte le goût ou l'odorat ; l'air même , sans être aperçu , porte dans tout notre être une volupté pure , qui semble nous donner un sens de plus , sans pouvoir en désigner l'organe.

O mon cher Aza ! que ta présence em-

belliroit des plaisirs si purs ! Que j'ai désiré de les partager avec toi ! Témoin de mes tendres pensées , je t'aurois fait trouver dans les sentimens de mon cœur des charmes encore plus touchans que ceux des beautés de l'Univers.

LETTRE TREIZIEME.

Arrivée de Zilia à Paris. Elle est différemment accueillie de la mere & de la sœur de Détéville.

ME voici enfin , mon cher Aza , dans une ville nommée Paris : c'est le terme de notre voyage ; mais , selon les apparences , ce ne sera pas celui de mes chagrins.

Depuis que je suis arrivée , plus attentive que jamais sur tout ce qui se passe , mes découvertes ne produisent que du tourment , & ne me présagent que des malheurs. Je trouve ton idée dans le moindre de mes desirs curieux , & je ne la rencontre dans aucun des objets qui s'offrent à ma vue.

Autant que j'en puis juger , par le tems

que nous avons employé à traverser cette ville , & par le grand nombre d'habitans dont les rues sont remplies, elle contient plus de monde que n'en pourroient rassembler deux ou trois de nos Contrées.

Je me rappelle les merveilles que l'on m'a racontées de *Quito* , je cherche à trouver ici quelques traits de la peinture que l'on m'a faite de cette grande ville ; mais , hélas ! quelle différence !

Celle-ci contient des ponts, des rivières, des arbres, des campagnes ; elle me paroît un Univers , plutôt qu'une habitation particulière. J'essaierois en vain de te donner une idée juste de la hauteur des maisons ; elles sont si prodigieusement élevées , qu'il est plus facile de croire que la Nature les a produites telles qu'elles sont , que de comprendre comment des hommes ont pû les construire.

C'est ici que la famille du *Cacique* fait sa résidence. La maison qu'elle habite est presque aussi magnifique que celle du Soleil ; les meubles & quelques endroits des murs sont d'or ; le reste est orné d'un tissu varié des plus belles couleurs qui représentent assez bien les beautés de la Nature.

En arrivant, Détéville me fit entendre qu'il me conduisoit dans la chambre de sa mere. Nous la trouvâmes à demi couchée sur un lit, à-peu-près de la même forme que celui des *Incas*, & de même métal (a). Après avoir présenté sa main au *Cacique*, qui la baisa en se prosternant presque jusqu'à terre : elle l'embrassa ; mais avec une bonté si froide, une joie si contrainte, que, si je n'eusse été avertie, je n'aurois pas reconnu les sentimens de la Nature dans les caresses de cette mere.

Après s'être entretenus un moment, le *Cacique* me fit approcher ; elle jeta sur moi un regard dédaigneux, & sans répondre à ce que son fils lui disoit, elle continua d'entourer gravement ses doigts d'un cordon qui pendoit à un petit morceau d'or.

Détéville nous quitta pour aller au-devant d'un grand homme de bonne mine qui avoit fait quelques pas vers lui ; il l'embrassa, aussi-bien qu'une autre femme qui étoit occupée de la même maniere que la *Pallas*.

(a) Les lits, les chaises, les tables des *Incas* étoient d'or massif.

Dès que le *Caci*, ne avoit paru dans cette chambre, une jeune fille à-peu-près de mon âge étoit accourue; elle le suivoit avec un empressement timide qui étoit remarquable. La joie éclatoit sur son visage, sans en bannir un fond de tristesse intéressant. Déterville l'embrassa la dernière; mais avec une tendresse si naturelle, que mon cœur s'en émut. Hélas ! mon cher Aza, quels seroient nos transports, si, après tant de malheurs, le sort nous réunissoit.

Pendant ce tems, j'étois restée auprès de la *Pallas* par respect (*a*) ; je n'osois m'en éloigner, ni lever les yeux sur elle. Quelques regards sévères qu'elle jetoit de tems en tems sur moi, achevoient de m'intimider, & me donnoient une contrainte qui gênoit jusqu'à mes pensées.

Enfin, comme si la jeune fille eût deviné mon embarras, après avoir quitté Déterville, elle vint me prendre par la main, & me conduisit près d'une fenêtre où nous nous assîmes. Quoique

(*a*) Les filles, quoique du sang Royal, porteroient un grand respect aux femmes mariées.

je n'entendisse rien de ce qu'elle me disoit, ses yeux pleins de bonté me parloient le langage universel des cœurs bienfaisans; ils m'inspiroient la confiance & l'amitié: j'aurois voulu lui témoigner mes sentimens; mais ne pouvant m'exprimer, selon mes desirs, je prononçai tout ce que je savois de sa Langue.

Elle en sourit plus d'une fois, en regardant Détérville d'un air fin & doux. Je trouvois du plaisir dans cette espèce d'entretien, quand la *Pallas* prononça quelques paroles assez haut, en regardant la jeune fille, qui baissa les yeux, repoussa ma main qu'elle tenoit dans les siennes, & ne me regarda plus.

A quelque tems de-là, une vieille femme d'une physionomie farouche entra, s'approcha de la *Pallas*, vint ensuite me prendre par le bras, me conduisit presque malgré moi dans une chambre au plus haut de la maison, & m'y laissa seule.

Quoique ce moment ne dût pas être le plus malheureux de ma vie, mon cher Aza, il n'a pas été un des moins fâ-

cheux. J'attendois de la fin de mon voyage quelque soulagement à mes inquiétudes ; je comptois du moins trouver dans la famille du *Cacique* les mêmes bontés qu'il m'avoit témoignées. Le froid accueil de la *Pallas*, le changement subit des manières de la jeune fille, la rudesse de cette femme qui m'avoit arrachée d'un lieu où j'avois intérêt de rester, l'inattention de Dérerville qui ne s'étoit point opposé à l'espèce de violence qu'on m'avoit faite ; enfin toutes les circonstances dont une ame malheureuse sçait augmenter ses peines, se présentèrent à la fois sous les plus tristes aspects. Je me croyois abandonnée de tout le monde, je déplorais amèrement mon affreuse destinée, quand je vis entrer ma *China*.

Dans la situation où j'étois, la vue me parut un bonheur ; je courus à elle, je l'embrassai en versant des larmes ; elle en fut touchée : son attendrissement me fut cher. Quand on se croit réduit à la pitié de soi-même, celle des autres est bien précieuse. Les marques d'affection de cette jeune fille adoucirent ma peine : je lui comptois mes chagrins comme si elle eût pu m'entendre ; je lui faisois mille

questions , comme si elle eût pu y répondre : ses larmes parloient à mon cœur : les miennes continuoient à couler ; mais elles avoient moins d'amertume.

J'espérois encore revoir Détérville à l'heure du repas ; mais on me servit à manger , & je ne le vis point. Depuis que je t'ai perdu , chere idole de mon cœur , ce *Cacique* est le seul humain qui ait eu pour moi de la bonté sans interruption ; l'habitude de le voir s'est tournée en besoin. Son absence redoubla ma tristesse : après l'avoir attendu vainement , je me couchai ; mais le sommeil n'avoit point encore tari mes larmes , quand je le vis entrer dans ma chambre , suivi de la jeune personne dont le dédain m'avoit été si sensible.

Elle se jeta sur mon lit , & , par mille caresses , elle sembloit vouloir réparer le mauvais traitement qu'elle m'avoit fait.

Le *Cacique* s'assit à côté du lit ; il paroissoit avoir autant de plaisir à me revoir , que j'en sentoie de n'en être point abandonnée ; ils se parloient en me regardant , & m'accabloient des plus tendres marques d'affection.

Insensiblement leur entretien devint plus sérieux. Sans entendre leurs discours, il m'étoit aisé de juger qu'ils étoient fondés sur la confiance & l'amitié : je me gardai bien de les interrompre ; mais sitôt qu'ils revinrent à moi , je tâchai de tirer du *Cacique* des éclaircissmens sur ce qui m'avoit paru de plus extraordinaire depuis mon arrivée.

Tout ce que je pus comprendre à ses réponses , fut que la jeune fille que je voyois se nommoit Céline , qu'elle étoit sa sœur , que le grand homme que j'avois vu dans la chambre de la *Pallas* étoit son frere aîné , & l'autre jeune femme l'épouse de ce frere.

Céline me devint plus chere , en apprenant qu'elle étoit sœur du *Cacique* ; la compagnie de l'un & de l'autre m'étoit si agréable , que je ne m'appercus point qu'il étoit jour avant qu'ils me quittassent.

Après leur départ , j'ai passé le reste du tems destiné au repos à m'entretenir avec toi ; c'est tout mon bien , c'est toute ma joie. C'est à toi seul , chere ame de mes pensées , que je développe mon cœur : tu seras à jamais le seul dépositaire de mes secrets, de ma tendresse & de mes sentimens.

LETTRE

LETTRE QUATORZIÈME.

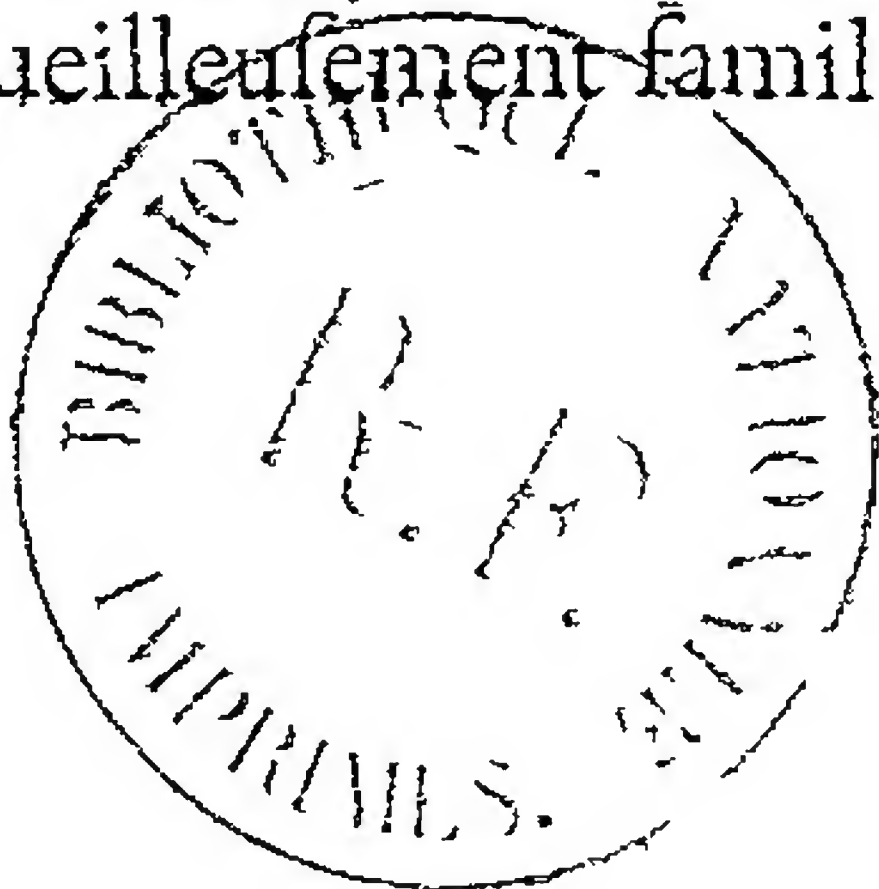
Mortifications qu'essuie Zilia dans un cercle de différentes personnes.

SI je ne continuois , mon cher Aza , à prendre sur mon sommeil le tems que je te donne , je ne jouirois plus de ces momens délicieux où je n'existe que pour toi. On m'a fait reprendre mes habits de vierge , & l'on m'oblige de rester tout le jour dans une chambre remplie d'une foule de monde qui se change & se renouvelle à tout moment sans presque diminuer.

Cette dissipation involontaire m'arrache souvent , malgré moi , à mes tendres pensées ; mais si je perds pour quelques instans cette attention vive qui unit sans cesse mon ame à la tienne , je te retrouve bientôt dans les comparaisons avantageuses que je fais de toi avec tout ce qui m'environne.

Dans les différentes contrées que j'ai parcourues , je n'ai point vu de Sauvages si orgueilleusement familiers que ceux-ci.

E



Les femmes sur-tout me paroissent avoir une bonté méprisante qui révolte l'Humanité, & qui m'inspireroit peut-être autant de mépris pour elles, qu'elles en témoignent pour les autres, si je les connoissois mieux.

Une d'entr'elles m'occasionna hier un affront, qui m'afflige encore aujourd'hui. Dans le tems que l'assemblée étoit la plus nombreuse, elle avoit déjà parlé à plusieurs personnes sans m'appercevoir; soit que le hasard, ou que quelqu'un m'ait fait remarquer, elle fit un éclat de rire, en jettant les yeux sur moi, quitta précipitamment sa place, vint à moi, me fit lever; & après m'avoir tournée & retournée autant de fois que sa vivacité le lui suggéra, après avoir touché tous les morceaux de mon habit avec une attention scrupuleuse, elle fit signe à un jeune homme de s'approcher, & recommença avec lui l'examen de ma figure.

Quoique je répugnasse à la liberté que l'un & l'autre se donnoient, la richesse des habits de la femme, me la faisant prendre pour une *Pallas*, & la magnificence de ceux du jeune homme tout couvert de plaques d'or, pour un *An-*

qui (*a*) , je n'osois m'opposer à leur volonté ; mais ce Sauvage téméraire , enhardi par la familiarité de la *Pallas* , & peut-être par ma retenue , ayant eu l'audace de porter la main sur ma gorge , je le repoussai avec une surprise & une indignation qui lui firent connoître que j'étois mieux instruite que lui des loix de l'honnêteté.

Au cri que je fis , Détérville accourut : il n'eut pas plutôt dit quelques paroles au jeune Sauvage , que celui-ci s'appuyant d'une main sur son épaule , fit des ris si violens , que sa figure en étoit contre-faite.

Le *Cacique* s'en débarrassa , & lui dit , en rougissant , des mots d'un ton si froid , que la gaieté du jeune homme s'évanouit , & n'ayant apparemment plus rien à répondre , il s'éloigna sans répliquer , & ne revint plus.

O mon cher Aza ! que les mœurs de ces pays me rendent respectables celles des enfans du Soleil ! que la témérité du

(*a*) Prince du Sang : il falloit une permission de l'Inca pour porter de l'or sur les habits , & il ne le permettoit qu'aux Princes du Sang Royal.

jeune *Anqui* rappelle chèrement à mon souvenir ton tendre respect , ta sage retenue & les charmes de l'honnêteté qui régnoit dans nos entretiens ! Je l'ai senti au premier moment de ta vue , cheres délices de mon ame , & je le sentirai toute ma vie ; toi seul réunis toutes les perfections que la Nature a répandues séparément sur les humains , comme elle a rassemblé dans mon cœur tous les sentimens de tendresse & d'admiration qui m'attachent à toi jusqu'à la mort.

LETTRE QUINZIEME.

Admiration de Zilia pour les présens que Déterville lui fait.

PLUS je vis avec le *Cacique* & sa sœur , mon cher Aza , plus j'ai de peine à me persuader qu'ils soient de cette nation : eux seuls connoissent & respectent la vertu.

Les manieres simples , la bonté naïve , la modeste gaieté de Céline feroient volontiers penser qu'elle a été élevée parmi nos Vierges. La douceur honnête , le

tendre sérieux de son frere , persuaderoient facilement qu'il est né du sang des *Incas*. L'un & l'autre me traitent avec autant d'humanité, que nous en exerçons à leur égard , si des malheurs les eussent conduits parmi nous. Je ne doute même plus que le *Cacique* ne soit ton tributaire (a).

Il n'entre jamais dans ma chambre , sans m'offrir un présent de quelques-unes des choses merveilleuses dont cette contrée abonde. Tantôt ce sont des morceaux de la machine qui double les objets renfermés dans de petits coffres d'une matiere admirable. Une autre fois ce sont des pierres légères & d'un éclat surprenant , dont on orne ici presque toutes les parties du corps ; on en passe aux oreilles , on en met sur l'estomac , au cou , sur la chaussure , & cela est très-agréable à voir.

(a) Les *Caciques* & les *Curacs* étoient obligés de fournir les habits & l'entretien de l'*Inca* & de la Reine. Ils ne se présentoient jamais devant l'un & l'autre sans leur offrir un tribut des curiosités que produisoit la Province où ils commandoient.

Mais ce que je trouve de plus amusant, ce sont de petits outils d'un métal fort dur, & d'une commodité singulière. Les uns servent à composer des ouvrages que Céline m'apprend à faire ; d'autres, d'une forme tranchante, servent à diviser toutes sortes d'étoffes, dont on fait tant de morceaux que l'on veut sans effort, & d'une manière fort divertissante.

J'ai une infinité d'autres raretés plus extraordinaires encore ; mais n'étant point à notre usage, je ne trouve dans notre langue aucuns termes qui puissent t'en donner l'idée.

Je te garde soigneusement tous ces dons, mon cher Aza ; outre le plaisir que j'aurai de ta surprise, lorsque tu les verras, c'est qu'assurément ils sont à toi.

Si le *Cacique* n'étoit soumis à ton obéissance, me paieroit-il un tribut qu'il sçait n'être dû qu'à ton rang suprême ? Les respects qu'il m'a toujours rendus m'ont fait penser que ma naissance lui étoit connue. Les présens dont il m'honore me persuadent, sans aucun doute, qu'il n'ignore pas que je dois être ton Epouse, puisqu'il me traite d'avance en *Nama-Oella* (a).

(a) C'est le nom que prenoient les Reines en montant sur le trône.

Cette conviction me rassure & calme une partie de mes inquiétudes ; je comprends qu'il ne me manque que la liberté de m'exprimer pour sçavoir du *Cacique* les raisons qui l'engagent à me retenir chez lui , & pour le déterminer à me remettre en ton pouvoir ; mais jusques-là j'aurai encore bien des peines à souffrir.

Il s'en faut beaucoup que l'humeur de *Madame* , (c'est le nom de la mere de Dêterville) , ne soit aussi aimable que celle de ses enfans. Loin de me traiter avec autant de bonté , elle me marque en toutes occasions une froideur & un dédain qui me mortifient , sans que je puisse en découvrir la cause ; & par une opposition de sentimens que je comprends encore moins , elle exige que je sois continuellement avec elle.

C'est pour moi une gêne insupportable ; la contrainte règne par-tout où elle est : ce n'est qu'à la dérobee que Céline & son frere me font des signes d'amitié. Eux-mêmes n'osent se parler librement devant elle. Aussi continuent-ils à passer une partie des nuits dans ma chambre ; c'est le seul tems où nous jouissons en paix du plaisir de nous voir ;

&c, quoique je ne participe guere à leurs entretiens, leur présence m'est toujours agréable. Il ne tient pas aux soins de l'un & de l'autre que je ne sois heureuse. Hélas ! mon cher Aza, ils ignorent que je ne puis l'être loin de toi, & que je ne crois vivre qu'autant que ton souvenir & ma tendresse m'occupent toute entiere.

L E T T R E S E I Z I E M E.

Zilia apprend la Langue françoise. Ses réflexions sur le caractère de notre Nation.

IL me reste si peu de *Quipos*, mon cher Aza, qu'à peine j'ose en faire usage. Quand je veux les nouer, la crainte de les voir finir m'arrête, comme si, en les épargnant, je pouvois les multiplier. Je vais perdre le plaisir de mon ame, le soutien de ma vie : rien ne soulagera le poids de ton absence ; j'en serai accablée.

Je goûtois une volupté délicate à conserver le souvenir des plus secrets mouvemens de mon cœur pour t'en offrir

l'hommage. Je voulois conserver la mémoire des principaux usages de cette nation singulière , pour amuser ton loisir dans des jours plus heureux. Hélas ! il me reste bien peu d'espérance de pouvoir exécuter mes projets.

Si je trouve à présent tant de difficultés à mettre de l'ordre dans mes idées , comment pourrai-je dans la suite me les rappeler sans un secours étranger ? On m'en offre un , il est vrai ; mais l'exécution en est si difficile , que je la crois impossible.

Le *Cacique* m'a amené un Sauvage de cette contrée qui vient tous les jours me donner des leçons de sa Langue & de la méthode dont on se sert ici pour donner une sorte d'existence aux pensées. Cela se fait en traçant avec une plume , de petites figures que l'on appelle *lettres* , sur une matière blanche & mince que l'on nomme *papier*. Ces figures ont des noms ; ces noms mêlés ensemble représentent les sons des paroles ; mais ces noms & ces sons me paroissent si peu distincts les uns des autres , que , si je réussis un jour à les entendre , je suis bien assurée que ce ne sera pas sans beaucoup de peines.

E v

Ce pauvre Sauvage s'en donne d'incroyables pour m'instruire ; je m'en donne bien davantage pour apprendre : cependant je fais si peu de progrès , que je renoncerois à l'entreprise , si je sçavois qu'une autre voie pût m'éclaircir de ton sort & du mien.

Il n'en est point , mon cher Aza ! Aussi ne trouvé-je plus de plaisir que dans cette nouvelle & singulière étude. Je voudrois vivre seule , afin de m'y livrer sans relâche ; & la nécessité que l'on m'impose d'être toujours dans la chambre de *Madame* , me devient un supplice.

Dans les commencemens , en excitant la curiosité des autres, j'amusois la mienne ; mais quand on ne peut faire usage que des yeux , ils sont bientôt satisfaits. Toutes les femmes se peignent le visage de la même couleur : elles ont toujours les mêmes manières ; & je crois qu'elles disent toujours les mêmes choses. Les apparences sont plus variées dans les hommes. Quelques-uns ont l'air de penser ; mais en général je soupçonne cette Nation de n'être point telle qu'elle paroît ; je pense que l'affectation est son caractère dominant.

Si les démonstrations de zèle & d'empressement dont on décore ici les moindres devoirs de la société , étoient naturels , il faudroit , mon cher Aza , que ces peuples eussent dans le cœur plus de bonté , plus d'humanité que les nôtres : cela se peut-il penser ?

S'ils avoient autant de sérénité dans l'ame que sur le visage ; si le penchant à la joie , que je remarque dans toutes leurs actions , étoit sincère , choisiroient-ils , pour leurs amusemens , des spectacles tels que celui que l'on m'a fait voir ?

On m'a conduit dans un endroit , où l'on représente , à-peu-près comme dans ton Palais , les actions des hommes qui ne sont plus (*a*) ; avec cette différence , que , si nous ne rappellons que la mémoire des plus sages & des plus vertueux , je crois qu'ici on ne célèbre que les insensés & les méchans. Ceux qui les représentent , crient & s'agitent comme des furieux ; j'en ai vu un pousser sa rage jusqu'à se

(*a*) Les Incas faisoient représenter des espèces de Comédies , dont les sujets étoient tirés des meilleures actions de leurs pré décesseurs.

ruer lui-même. De belles femmes, qu'apparemment ils persécutent, pleurent sans cesse, & font des gestes de désespoir, qui n'ont pas besoin des paroles dont ils sont accompagnés, pour faire connoître l'excès de leur douleur.

Pourroit-on croire, mon cher Aza, qu'un peuple entier, dont les dehors sont si humains, se plaise à la représentation des malheurs ou des crimes qui ont autrefois avili, ou accablé leurs semblables ?

Mais, peut-être a-t-on besoin ici de l'horreur du vice pour conduire à la vertu. Cette pensée me vient sans la chercher : si elle étoit juste, que je plaindrois cette nation ! La nôtre, plus favorisée de la Nature, chérit le bien par ses propres attraits ; il ne nous faut que des modèles de vertu pour devenir vertueux, comme il n'en faut que s'aimer pour devenir aimable.



LETTRE DIX-SEPTIEME.

Parallèle que fait Zilia de nos différens Spectacles.

JE ne sçais plus que penser du génie de cette nation, mon cher Aza. Il parcourt les extrêmes avec tant de rapidité, qu'il faudroit être plus habile que je ne le suis pour asseoir un jugement sur son caractère.

On m'a fait voir un spectacle totalement opposé au premier. Celui-là, cruel, effrayant, révolte la raison, & humilie l'Humanité. Celui-ci, amusant, agréable, imite la Nature, & fait honneur au bon sens. Il est composé d'un bien plus grand nombre d'hommes & de femmes que le premier. On y représente aussi quelques actions de la vie humaine; mais soit que l'on exprime la peine ou le plaisir, la joie ou la tristesse, c'est toujours par des chants & des danses.

Il faut, mon cher Aza, que l'intelligence des sons soit universelle; car il ne m'a pas été plus difficile de m'affecter des différentes passions que l'on a représen-

tées, que si elles eussent été exprimées dans notre Langue; & cela me paroît bien naturel.

Le langage humain est, sans doute, de l'invention des hommes, puisqu'il diffère suivant les différentes nations. La Nature, plus puissante & plus attentive aux besoins & aux plaisirs de ses créatures, leur a donné des moyens généraux de les exprimer, qui sont fort bien imités par les chants que j'ai entendus.

S'il est vrai que des sons aigus expriment mieux le besoin de secours dans une crainte violente, ou dans une douleur vive, que des paroles entendues dans une partie du Monde, & qui n'ont aucune signification dans l'autre, il n'est pas moins certain que de tendres gémissemens frappent nos cœurs d'une compassion bien plus efficace que des mots dont l'arrangement bizarre fait souvent un effet contraire.

Les sons vifs & légers ne portent-ils pas inévitablement dans notre ame le plaisir gai, que le récit d'une histoire divertissante, ou une plaisanterie adroite n'y fait jamais naître qu'imparfaitement?

Est-il, dans aucune langue, des ex-

pressions qui puissent communiquer le plaisir ingénu avec autant de succès que font les jeux naïfs des animaux ? Il semble que les danses veulent les imiter ; du moins inspirent-elles à-peu-près le même sentiment.

Enfin , mon cher Aza , dans ce spectacle tout est conforme à la Nature & à l'Humanité. Eh ! quel bien peut-on faire aux hommes , qui égale celui de leur inspirer de la joie ?

J'en ressentis moi-même , & j'en emportoais presque malgré moi , quand elle fut troublée par un accident qui arriva à Céline.

En sortant , nous nous étions un peu écartées de la foule , & nous nous soutenions l'une & l'autre de crainte de tomber. Déterville étoit à quelques pas devant nous avec sa belle-sœur qu'il conduisoit , lorsqu'un jeune Sauvage , d'une figure aimable , aborda Céline , lui dit quelques mots fort bas , lui laissa un morceau de papier , qu'à peine elle eut la force de recevoir , & s'éloigna.

Céline , qui s'étoit effrayée à son abord jusqu'à me faire partager le tremblement qui la saisit , tourna la tête lan-

guissamment vers lui, lorsqu'il nous quitta. Elle me parut si foible, que, la croyant attaquée d'un mal subit, j'allois appeller Déterville pour la secourir; mais elle m'arrêta & m'imposa silence en me mettant un de ses doigts sur la bouche; j'ai-
mai mieux garder mon inquiétude, que de lui défobéir.

Le même soir, quand le frere & la sœur se furent rendus dans ma chambre, Céline montra au *Cacique* le papier qu'elle avoit reçu; sur le peu que je devinai de leur entretien, j'aurois pensé qu'elle aimoit le jeune homme qui le lui avoit donné, s'il étoit possible que l'on s'effrayât de la présence de ce qu'on aime.

Je pourrois encore, mon cher Aza, te faire part de beaucoup d'autres remarques que j'ai faites; mais hélas! je vois la fin de mes cordons, j'en touche les derniers fils, j'en noue les derniers nœuds; ces nœuds, qui me sembloient être une chaîne de communication de mon cœur au tien, ne sont déjà plus que les tristes objets de mes regrets. L'illusion me quitte, l'affreuse vérité prend sa place: mes pensées errantes, égarées dans le vuide immense de l'absence, s'a-

néantiront désormais avec la même rapidité que le tems. Cher Aza, il me semble que l'on nous sépare encore une fois, que l'on m'arrache de nouveau à ton amour. Je te perds, je te quitte, je ne te verrai plus. Aza ! cher espoir de mon cœur, que nous allons être éloignés l'un de l'autre !

LETTRE DIX-HUITIÈME.

Zilia détrompée, & éclairée sur son malheur par les connoissances qu'elle acquiert.

C O M B I E N de tems effacé de ma vie, mon cher Aza ! Le Soleil a fait la moitié de son cours depuis la dernière fois que j'ai joui du bonheur artificiel que je me faisois, en croyant m'entretenir avec toi. Que cette double absence m'a paru longue ! Quel courage ne m'a-t-il pas fallu pour la supporter ! Je ne vivois que dans l'avenir ; le présent ne me paroïssoit plus digne d'être compté. Toutes mes pensées n'étoient que des desirs, toutes mes ré-

flexions que des projets , tous mes sentimens que des espérances.

A peine puis-je encore former ces figures , que je me hâte d'en faire les interprètes de ma tendresse. Je me sens ranimer par cette tendre occupation. Rendue à moi-même , je crois recommencer à vivre. Aza , que tu m'es cher ! Que j'ai de joie à te le dire , à le peindre , à donner à ce sentiment toutes les fortes d'existences qu'il peut avoir ! Je voudrois le tracer sur le plus dur métal , sur les murs de ma chambre , sur mes habits , sur tout ce qui m'environne , & l'exprimer dans toutes les langues.

Hélas ! que la connoissance de celle dont je me sers à présent m'a-été funeste ! Que l'espérance qui m'a portée à m'en instruire étoit trompeuse ! A mesure que j'en ai acquis l'intelligence , un nouvel Univers s'est offert à mes yeux ; les objets ont pris une autre forme ; chaque éclaircissement m'a découvert un nouveau malheur.

Mon esprit , mon cœur , mes yeux , tout m'a séduit ; le Soleil même m'a trompée. Il éclaire le Monde entier dont ton Empire n'occupe qu'une portion ,

ainsi que bien d'autres Royaumes qui le composent. Ne crois pas , mon cher Aza , que l'on m'ait abusée sur ces faits incroyables : on ne me les a que trop prouvés.

Loin d'être parmi des peuples soumis à ton obéissance , je suis sous une domination non-seulement étrangère , mais si éloignée de ton Empire , que notre nation y seroit encore ignorée , si la cupidité des Espagnols ne leur avoit fait surmonter des dangers affreux pour pénétrer jusqu'à nous.

L'amour ne fera-t-il pas ce que la soif des richesses a pu faire ? Si tu m'aimes , si tu me desires , si tu penses encore à la malheureuse Zilia , je dois tout attendre de ta tendresse ou de ta générosité. Que l'on m'enseigne les chemins qui peuvent me conduire jusqu'à toi ; les périls à surmonter , les fatigues à supporter seront des plaisirs pour mon cœur.



LETTRE DIX-NEUVIÈME.

*Zilia dans un Couvent avec Céline , sœur
de Détéville. Elle est la Confidente des
Amours de Céline.*

J'E suis encore si peu habile dans l'art d'écrire , mon cher Aza , qu'il me faut un tems infini pour former très-peu de lignes. Il arrive souvent qu'après avoir beaucoup écrit , je ne puis deviner moi-même ce que j'ai cru exprimer. Cet embarras brouille mes idées , me fait oublier ce que j'avois rappelé avec peine à mon souvenir ; je recommence , je ne fais pas mieux , & cependant je continue.

J'y trouverois plus de facilité , si je n'avois à te peindre que les expressions de ma tendresse ; la vivacité de mes sentimens aplaniroit toutes les difficultés. Mais je voudrois aussi te rendre compte de tout ce qui s'est passé pendant l'intervalle de mon silence. Je voudrois que tu n'ignorasses aucune de mes actions ; néanmoins elles sont depuis long-tems si peu

intéressantes & si uniformes, qu'il me feroit impossible de les distinguer les unes des autres.

Le principal événement de ma vie a été le départ de Détérville.

Depuis un espace de tems, que l'on nomme *six mois*, il est allé faire la guerre pour les intérêts de son Souverain. Lorsqu'il partit, j'ignorois encore l'usage de sa langue; cependant à la vive douleur qu'il fit paroître en se séparant de sa sœur & de moi, je compris que nous le perdions pour long-tems.

J'en versai bien des larmes; mille craintes remplirent mon cœur; les bontés de Céline ne purent les effacer. Je perdois en lui la plus solide espérance de te revoir. A qui aurois-je pu avoir recours, s'il m'étoit arrivé de nouveaux malheurs? Je n'étois entendue de personne.

Je ne tardai pas à ressentir les effets de cette absence. *Madame*, dont je n'avois que trop deviné le dédain, & qui ne m'avoit tant retenue dans sa chambre, que par je ne sçais quelle vanité qu'elle tiroit, dit-on, de ma naissance & du pouvoir qu'elle a sur moi, me fit enfer-

mer avec Céline dans une maison de Vierges , où nous sommes encore.

Cette retraite ne me déplairoit pas , si au moment où je suis en état de tout entendre, elle ne me privoit des instructions dont j'ai besoin sur le dessein que je forme d'aller te rejoindre. Les Vierges qui l'habitent sont d'une ignorance si profonde , qu'elles ne peuvent satisfaire à mes moindres curiosités.

Le culte qu'elles rendent à la Divinité du pays , exige qu'elles renoncent à tous ses bienfaits , aux connoissances de l'esprit , aux sentimens du cœur , & je crois même à la raison ; du moins leurs discours le font-ils penser.

Enfermées , comme les nôtres , elles ont un avantage que l'on n'a pas dans les temples du Soleil. Ici les murs ouverts en quelques endroits , & seulement fermés par des morceaux de fer croisés assez près l'un de l'autre pour empêcher de sortir , laissent la liberté de voir & d'entretenir les gens du dehors ; c'est ce qu'on appelle des *parloirs*.

C'est à la faveur de cette commodité , que je continue à prendre des leçons d'écriture. Je ne parle qu'au Maître qui me

les donne : son ignorance à tous autres égards qu'à celui de son art , ne peut me tirer de la mienne. Céline ne me paroît pas mieux instruite ; je remarque dans les réponses qu'elle fait à mes questions un certain embarras qui ne peut partir que d'une dissimulation mal-adroite ou d'une ignorance honteuse. Quoi qu'il en soit , son entretien est toujours borné aux intérêts de son cœur & à ceux de sa famille.

Le jeune François qui lui parla un jour en sortant du Spectacle où l'on chante , est son Amant , comme j'avois cru le deviner. Mais Madame Déterville , qui ne veut pas les unir , lui défend de le voir ; & , pour l'en empêcher plus sûrement , elle ne veut pas même qu'elle parle à qui que ce soit.

Ce n'est pas que son choix soit indigne d'elle ; c'est que cette mere glorieuse & dénaturée profite d'un usage barbare , établi parmi les grands Seigneurs du pays , pour obliger Céline à prendre l'habit de Vierge ; afin de rendre son fils aîné plus riche. Par le même motif , elle a déjà obligé Déterville à choisir un certain Ordre , dont il ne pourra plus sortir ,

dès qu'il aura prononcé des paroles que l'on appelle *Vœux*.

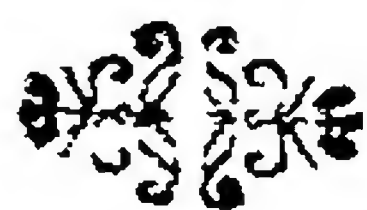
Céline résiste de tout son pouvoir au sacrifice que l'on exige d'elle ; son courage est soutenu par des Lettres de son Amant , que je reçois de mon Maître à écrire , & que je lui rends ; cependant son chagrin apporte tant d'altération dans son caractère , que , loin d'avoir pour moi les mêmes bontés qu'elle avoit avant que je parlasse sa langue , elle répand sur notre commerce une amertume qui aigrit mes peines.

Confidente perpétuelle des siennes , je l'écoute sans ennui , je la plains sans effort , je la console avec amitié ; & si ma tendresse , réveillée par la peinture de la sienne , me fait chercher à soulager l'oppression de mon cœur , en prononçant seulement ton nom , l'impatience & le mépris se peignent sur son visage ; elle me conteste ton esprit , tes vertus , & jusqu'à ton amour.

Ma *China* même , (je ne lui sçais point d'autre nom ; celui-là a paru plaisant , on le lui a laissé) : ma *China* , qui sembloit m'aimer , qui m'obéit en toutes autres occasions , se donne la hardiesse de m'exhorter

m'exhorter à ne plus penser à toi, ou, si je lui impose silence, elle sort. Céline arrive; il faut renfermer mon chagrin. Cette contrainte tyrannique met le comble à mes maux. Il ne me reste que la seule & pénible satisfaction de couvrir ce papier des expressions de ma tendresse, puisqu'il est le seul témoin docile des sentimens de mon cœur.

Hélas ! je prends peut-être des peines inutiles ; peut-être ne sauras-tu jamais que je n'ai vécu que pour toi. Cette horrible pensée affoiblit mon courage, sans rompre le dessein que j'ai de continuer à t'écrire. Je conserve mon illusion pour te conserver ma vie ; j'écarte la raison barbare qui voudroit m'éclairer. Si je n'espérois te revoir, je périrois, mon cher Aza ; j'en suis certaine. Sans toi la vie m'est un supplice.



LETTRE VINGTIÈME.

*Peinture que fait Zilia de nos usages ,
d'après ses lectures.*

JUSQU'ICI, mon cher Aza, toute occupée des peines de mon cœur, je ne t'ai point parlé de celles de mon esprit; cependant elles ne sont guères moins cruelles. J'en éprouve une d'un genre inconnu parmi nous, causée par les usages généraux de cette nation, si différens des nôtres, qu'à moins de t'en donner quelques idées, tu ne pourrois compatir à mon inquiétude.

Le gouvernement de cet Empire, entièrement opposé à celui du tien, ne peut manquer d'être défectueux. Au-lieu que le *Capa-Inca* est obligé de pourvoir à la subsistance de ses peuples, en Europe les Souverains ne tirent la leur que des travaux de leurs sujets; aussi les crimes & les malheurs viennent-ils presque tous des besoins mal satisfaits.

Le malheur des Nobles en général,

naît des difficultés qu'ils trouvent à concilier leur magnificence apparente avec leur misère réelle.

Le commun des hommes ne soutient son état que par ce qu'on appelle *commerce*, ou *industrie*; la mauvaise foi est le moindre des crimes qui en résultent.

Une partie du peuple est obligée, pour vivre, de s'en rapporter à l'humanité des autres; les effets en sont si bornés, qu'à peine ces malheureux ont-ils suffisamment de quoi s'empêcher de mourir.

Sans avoir de l'or, il est impossible d'acquérir une portion de cette terre que la nature a donnée à tous les hommes. Sans posséder ce qu'on appelle du bien, il est impossible d'avoir de l'or, & par une inconséquence qui blesse les lumières naturelles, & qui impatiente la raison, cette nation orgueilleuse, suivant les loix d'un faux honneur qu'elle a inventé, attache de la honte à recevoir de tout autre que du Souverain ce qui est nécessaire au soutien de sa vie & de son état. Ce Souverain répand ses libéralités sur un si petit nombre de ses sujets, en comparaison de la quantité des malheureux, qu'il y auroit autant de folie à prétendre

y avoir part, que d'ignominie à se délivrer par la mort, de l'impossibilité de vivre sans honte.

La connoissance de ces tristes vérités n'excita d'abord dans mon cœur que de la pitié pour les misérables, & de l'indignation contre les loix. Mais hélas ! que la manière méprisante dont j'entendis parler de ceux qui ne sont pas riches, me fit faire de cruelles réflexions sur moi-même ! Je n'ai ni or, ni terres, ni industrie ; je fais nécessairement partie des citoyens de cette ville. O ciel ! dans quelle classe dois-je me ranger ?

Quoique tout sentiment de honte qui ne vient pas d'une faute commise, me soit étranger ; quoique je sente combien il est insensé d'en recevoir par des causes indépendantes de mon pouvoir ou de ma volonté, je ne puis me défendre de souffrir de l'idée que les autres ont de moi. Cette peine me seroit insupportable, si je n'espérois qu'un jour ta générosité me mettra en état de récompenser ceux qui m'humilient, malgré moi, par des bienfaits dont je me croyois honorée. Ce n'est pas que Céline ne mette tout en œuvre pour calmer mes inquiétudes

à cet égard ; mais ce que-je vois , ce que j'apprends des gens de ce pays , me donne en général de la défiance de leurs paroles. Leurs vertus , mon cher Aza , n'ont pas plus de réalité que leurs richesses. Les meubles , que je croyois d'or , n'en ont que la superficie ; leur véritable substance est de bois : de même , ce qu'ils appellent *politesse* , cache légèrement leurs défauts sous les dehors de la vertu ; mais avec un peu d'attention , on en découvre aussi aisément l'artifice , que celui de leurs fausses richesses.

Je dois une partie de ces sortes de connoissances à une sorte d'écriture que l'on appelle *Livres*. Quoique je trouve encore beaucoup de difficultés à comprendre ce qu'ils contiennent , ils me sont fort utiles ; j'en tire des notions. Céline m'explique ce qu'elle en-sçait , & j'en compose des idées que je crois justes.

Quelques-uns de ces Livres apprennent ce que les hommes ont fait , & d'autres , ce qu'ils ont pensé. Je ne puis t'exprimer , mon cher Aza , l'excellence du plaisir que je trouverois à les lire , si je les entendois mieux , ni le desir ex-

même que j'ai de connoître quelques-uns des hommes divins qui les composent. Je comprends qu'ils sont à l'ame ce que le Soleil est à la terre, & que je trouverois avec eux toutes les lumieres, tous les secours dont j'ai besoin ; mais je ne vois nul espoir d'avoir jamais cette satisfaction. Quoique Céline lise assez souvent, elle n'est pas assez instruite pour me satisfaire. À peine avoit-elle pensé que les livres fussent faits par des hommes ; elle en ignore les noms, & même s'ils vivent encore.

Je te porterai, mon Cher Aza, tout ce que je pourrai amasser de ces merveilleux Ouvrages ; je te les expliquerai dans notre langue ; je goûterai la suprême félicité de donner un plaisir nouveau à ce que j'aime. Hélas ! le pourrai-je jamais ?



LETTRE VINGT-UNIÈME.

On envoie un Religieux à Zilia pour lui faire embrasser le Christianisme. Il lui apprend la cause des évènements qu'elle a subis , & s'efforce de la détourner du dessein qu'elle forme de retourner vers Aza.

J E ne manquerai plus de matière pour t'entretenir , mon cher Aza ; on m'a fait parler à un *Cusipata* , que l'on nomme ici *Religieux* : instruit de tout , il m'a promis de ne me rien laisser ignorer. Poli comme un Grand Seigneur , sçavant comme un *Amauta* , il sçait aussi parfaitement les usages du monde que les dogmes de sa Religion. Son entretien , plus utile qu'un livre , m'a donné une satisfaction que je n'avois pas goûtée , depuis que mes malheurs m'ont séparée de toi.

Il venoit pour m'instruire de la Religion de France , & m'exhorter à l'embrasser. De la façon dont il m'a parlé des vertus qu'elle prescrit , elles sont tirées de la loi naturelle , & en vérité aussi pures

que les nôtres ; mais je n'ai pas l'esprit assez subtil pour appercevoir le rapport que devroient avoir avec elle les mœurs & les usages de la nation : j'y trouve au contraire une conséquence si remarquable , que ma raison refuse absolument de s'y prêter.

A l'égard de l'origine & des principes de cette Religion , ils ne m'ont pas paru plus incroyables que l'histoire de *Manco-capa* , & du marais *Tisicaca* (a). La morale en est si belle , que j'aurois écouté le *Cusipata* avec plus de complaisance , s'il n'eût parlé avec mépris du culte sacré que nous rendons au Soleil. Toute partialité détruit la confiance. J'aurois pu appliquer à ses raisonnemens ce qu'il opposoit aux miens : mais si les loix de l'humanité défendent de frapper son semblable , parce que c'est lui faire un mal , à plus forte raison ne doit-on pas blesser son ame par le mépris de ses opinions. Je me contentai de lui expliquer mes sentimens sans contrarier les siens.

D'ailleurs un intérêt plus cher me pres-

(a) Voyez l'Histoire des Incas.

soit de changer le sujet de notre entretien ; je l'interrompis dès qu'il me fut possible , pour lui faire des questions sur l'éloignement de la ville de Paris à celle de *Cuzco* , & sur la possibilité d'en faire le trajet. Le *Cusipata* y satisfit avec bonté, & quoiqu'il me désignât la distance de ces deux villes , d'une façon désespérante ; quoiqu'il me fît regarder comme insurmontable la difficulté d'en faire le voyage, il me suffit de sçavoir que la chose étoit possible , pour affermir mon courage , & me donner la confiance de communiquer mon dessein au bon Religieux.

Il en parut étonné , il s'efforça de me détourner d'une telle entreprise avec des mots si doux, qu'il m'attendrit moi-même sur les périls auxquels je m'exposerois : cependant ma résolution n'en fut point ébranlée. Je priai le *Cusipata* avec les plus vives instances , de m'enseigner les moyens de retourner dans ma patrie. Il ne voulut entrer dans aucun détail : il me dit seulement que Déterville , par sa haute naissance & par son mérite personnel , étant dans une grande considération , pourroit tout ce qu'il voudroit ; & qu'ayant un oncle tout-puissant à la Cour

d'Espagne , il pouvoit , plus aisément que personne , me procurer des nouvelles de nos malheureuses contrées.

Pour achever de me déterminer à attendre son retour , qu'il m'assura être prochain , il ajouta qu'après les obligations que j'avois à ce généreux ami , je ne pouvois avec honneur disposer de moi sans son consentement. J'en tombai d'accord , & j'écoutai avec plaisir l'éloge qu'il me fit des rares qualités qui distinguent Détérville des personnes de son rang. Le poids de la reconnaissance est bien léger , mon cher Aza , quand on ne le reçoit que des mains de la vertu.

Le sçavant homme m'apprit aussi comment le hazard avoit conduit les Espagnols jusqu'à ton malheureux Empire , & que la soif de l'or étoit la seule cause de leur cruauté. Il m'expliqua ensuite de quelle façon le droit de la guerre m'avoit fait tomber entre les mains de Détérville par un combat dont il étoit sorti victorieux , après avoir pris plusieurs vaisseaux aux Espagnols , entre lesquels étoit celui qui me portoit.

Enfin , mon cher Aza , s'il a confirmé mes malheurs , il m'a du moins tirée de

la cruelle obscurité où je vivois sur tant d'événemens funestes ; & ce n'est pas un petit soulagement à mes peines. J'attends le reste du retour de Déterville ; il est humain , noble , vertueux : je dois compter sur sa générosité. S'il me rend à toi , quel bienfait ! quelle joie ! quel bonheur !

LETTRE VINGT - DEUXIEME.

Indignation de Zilia , occasionnée par tout ce que lui dit le Religieux des Auteurs, & de son Amour pour Aza.

J'A VOIS compté , mon cher Aza , me faire un ami du sçavant *Cusipata* ; mais une seconde visite qu'il m'a faite , a détruit la bonne opinion que j'avois prise de lui dans la première.

Si d'abord il m'avoit paru doux & sincere , cette fois je n'ai trouvé que de la rudesse & de la fausseté dans tout ce qu'il m'a dit.

L'esprit tranquille sur les intérêts de ma tendresse , je voulus satisfaire ma

curiosité sur les hommes merveilleux qui font des Livres. Je commençai par m'informer du rang qu'ils tiennent dans le monde, de la vénération que l'on a pour eux ; enfin des honneurs ou des triomphes qu'on leur décerne pour tant de bienfaits qu'ils répandent dans la société.

Je ne sçais ce que le *Cusipata* trouva de plaisant dans mes questions ; mais il sourit à chacune, & n'y répondit que par des discours si peu mesurés, qu'il ne me fut pas difficile de voir qu'il me trompoit.

En effet, si je l'en crois, ces hommes, sans contredit au-dessus des autres, par la noblesse & l'utilité de leur travail, restent souvent sans récompense, & sont obligés, pour l'entretien de leur vie, de vendre leurs pensées, ainsi que le peuple vend, pour subsister, les plus viles productions de la terre. Cela peut-il être ?

La tromperie, mon cher Aza, ne me déplait guères moins sous le masque transparent de la plaisanterie, que sous le voile épais de la séduction : celle du Religieux m'indigna, & je ne daignai pas y répondre.

Ne pouvant me satisfaire, je remis la conversation sur le projet de mon

voyage ; mais au-lieu de m'en détourner avec la même douceur que la première fois , il m'opposa des raisonnemens si forts & si convaincans , que je ne trouvai que ma tendresse pour toi qui pût les combattre : je ne balançai pas à lui en faire l'aveu.

D'abord il prit une mine gaie , & paroissant douter de la vérité de mes paroles , il ne me répondit que par des railleries , qui , toutes insipides qu'elles étoient , ne laisserent pas de m'offenser. Je m'efforçai de le convaincre de la vérité ; mais à mesure que les expressions de mon cœur en prouvoient les sentimens , son visage & ses paroles devinrent sévères : il osa me dire que mon amour pour toi étoit incompatible avec la vertu , qu'il falloit renoncer à l'une ou à l'autre ; enfin que' je ne pouvois t'aimer sans crime.

A ces paroles insensées , la plus vive colère s'empara de mon ame ; j'oubliai la modération que je m'étois prescrite , je l'accablai de reproches , je lui appris ce que je pensois de la fausseté de ses paroles , je lui protestai mille fois de t'aimer toujours ; & sans attendre ses excuses , je le quittai ,

& je courus m'enfermer dans ma chambre , où j'étois sûre qu'il ne pourroit me suivre.

O mon cher Aza , que la raison de ce pays est bizarre ! Elle convient en général que la première des vertus est de faire du bien , d'être fidèle à ses engagements ; elle défend en particulier de tenir ceux que le sentiment le plus pur a formés. Elle ordonne la reconnaissance , & semble prescrire l'ingratitude.

Je serois louable, si je te rétablissois sur le trône de tes peres ; je suis criminelle en te conservant un bien plus précieux que tous les Empires du Monde. On m'approuveroit , si je récompensois tes bienfaits par les trésors du Pérou. Dépourvue de tout , dépendante de tout , je ne possède que ma tendresse ; on veut que je te la ravisse : il faut être ingrate pour avoir de la vertu. Ah ! mon cher Aza , je les trahirois toutes , si je cessois un moment de t'aimer. Fidelle à leurs loix , je le ferai à mon amour ; je ne vivrai que pour toi.

LETTRE VINGT - TROISIEME.

Retour de Déterville de l'armée. Son entretien avec Zilia , qui lui témoigne la reconnoissance la plus vive, mais en conservant toujours tout son amour pour Aza. Douleur de Déterville. Générosité de son amour. Reproches de Céline à Zilia.

JE crois , mon cher Aza , qu'il n'y a que la joie de te voir qui pourroit l'emporter sur celle que m'a causé le retour de Déterville ; mais comme s'il ne m'étoit plus permis d'en goûter sans mélange , elle a été bientôt suivie d'une tristesse qui dure encore.

Céline étoit hier matin dans ma chambre , quand on vint mystérieusement l'appeler : il n'y avoit pas long-tems qu'elle m'avoit quittée , lorsqu'elle me fit dire de me rendre au Parloir ; j'y courus. Quelle fut ma surprise d'y trouver son frere avec elle !

Je ne dissimulai point le plaisir que j'eus de le voir ; je lui dois de l'estime

& de l'amitié : ces sentimens sont presque des vertus ; je les exprimais avec autant de vérité que je les sentoais.

Je voyois mon Libérateur, le seul appui de mes espérances : j'allois parler, sans contrainte, de toi, de ma tendresse, de mes desseins ; ma joie alloit jusqu'au transport.

Je ne parlois pas encore François, lorsque Détéville partit ; combien de choses n'avois-je pas à lui apprendre, combien d'éclaircissemens à lui demander, combien de reconnoissance à lui témoigner ? Je voulois tout dire à la fois, je disois mal, & cependant je parlois beaucoup.

Je m'apperçus, pendant ce tems-là, que la tristesse qu'en entrant j'avois remarquée sur le visage de Détéville, se dissipoit & faisoit place à la joie : je m'en applaudissois ; elle m'animoit à l'exciter encore. Hélas ! devois-je craindre d'en donner trop à un ami à qui je dois tout, & de qui j'attends tout ? Cependant ma sincérité le jeta dans une erreur qui me coûte à présent bien des larmes.

Céline étoit sortie en même tems que j'étois entrée ; peut-être sa présence

auroit - elle épargné une explication si cruelle.

Déterville , attentif à mes paroles , paroissoit se plaisir à les entendre , sans songer à m'interrompre. Je ne sçais quel trouble me saisit , lorsque je voulus lui demander des instructions sur mon voyage , & lui en expliquer le motif ; mais les expressions me manquèrent , je les cherchois : il profita d'un moment de silence , & mettant un genou en terre devant la grille , à laquelle ses deux mains étoient attachées , il me dit d'une voix émue : A quel sentiment , divine Zilia , dois-je attribuer le plaisir que je vois aussi naïvement exprimé dans vos beaux yeux que dans vos discours ? Suis - je le plus heureux des hommes au moment même où ma sœur vient de me faire entendre que j'étois le plus à plaindre ? Je ne sçais , lui répondis-je , quel chagrin Céline a pu vous donner ; mais je suis bien assurée que vous n'en recevrez jamais de ma part. Cependant , répliqua-t-il , elle m'a dit que je ne devois pas espérer d'être aimé de vous. Moi ! m'écriai - je , en l'interrompant , moi , je ne vous aime

point ! Ah ! Déterville, comment votre sœur peut-elle me noircir d'un tel crime ? L'ingratitude me fait horreur : je me haïrois moi-même, si je croyois pouvoir cesser de vous aimer.

Pendant que je prononçois ce peu de mots, il sembloit, à l'avidité de ses regards, qu'il vouloit lire dans mon ame.

Vous m'aimez, Zilia, me dit-il, vous m'aimez, & vous me le dites ! je donnerois ma vie pour entendre ce charmant aveu, je ne puis le croire, lors même que je l'entends. Zilia, ma chere Zilia, est-il bien vrai que vous m'aimez ? Ne vous trompez – vous pas vous – même ? Votre ton, vos yeux, mon cœur, tout me séduit ; peut-être n'est-ce que pour me replonger plus cruellement dans le désespoir d'où je fors.

Vous m'étonnez, repris-je ; d'où naît votre défiance ? Depuis que je vous connois, si je n'ai pu me faire entendre par des paroles, toutes mes actions n'ont-elles pas dû vous prouver que je vous aime ? Non, repliqua-t-il, je ne puis encore me flatter : vous ne parlez pas assez bien le François pour détruire mes justes

craintes ; vous ne cherchez point à me tromper , je le sçais : mais expliquez-moi quel sens vous attachez à ces mots adorables , *Je vous aime*. Que mon sort soit décidé ; que je meure à vos pieds , de douleur ou de plaisir.

Ces mots , lui dis-je , un peu intimidée par la vivacité avec laquelle il prononça ces dernières paroles , ces mots doivent , je crois , vous faire entendre que vous m'êtes cher , que votre sort m'intéresse , que l'amitié & la reconnoissance m'attachent à vous ; ces sentimens plaisent à mon cœur , & doivent satisfaire le vôtre.

Ah , Zilia ! me répondit-il , que vos termes s'affoiblissent , que votre ton se refroidit ! Céline m'auroit-elle dit la vérité ? N'est-ce point pour Aza que vous sentez tout ce que vous dites ? Non , lui dis-je , le sentiment que j'ai pour Aza est tout différent de ceux que j'ai pour vous ; c'est ce que vous appelez l'amour Quelle peine cela peut-il vous faire , ajoutai-je , en le voyant pâlir , abandonner la grille , & jeter au Ciel des regards remplis de douleur ? J'ai de l'amour pour Aza , parce qu'il en a pour

moi, & que nous devions être unis. Il n'y a là-dedans nul rapport avec vous. Les mêmes, s'écria-t-il, que vous trouvez entre vous & lui, puisque j'ai mille fois plus d'amour qu'il n'en ressentit jamais.

Comment cela se pourroit-il, repris-je ? Vous n'êtes point de ma nation ; loin que vous m'avez choisie pour votre épouse, le hazard seul nous a joints, & ce n'est même que d'aujourd'hui que nous pouvons librement nous communiquer nos idées. Par quelle raison auriez-vous pour moi les sentimens dont vous parlez ?

En faut-il d'autres que vos charmes & mon caractère, me répliqua-t-il, pour m'attacher à vous jusqu'à la mort ? Né tendre, paresseux, ennemi de l'artifice, les peines qu'il auroit fallu me donner pour pénétrer le cœur des femmes, & la crainte de n'y pas trouver la franchise que j'y désirois, ne m'ont laissé pour elles qu'un goût vague ou passager ; j'ai vécu sans passion jusqu'au moment où je vous ai vue : votre beauté me frappa, mais son impression auroit peut-être été aussi légère que celle de beaucoup d'autres, si la douceur & la naïveté de votre

caractère ne m'avoient présenté l'objet que mon imagination m'avoit si souvent composé. Vous sçavez, Zilia, si je l'ai respecté cet objet de mon adoration : que ne m'en a-t-il pas coûté pour résister aux occasions séduisantes que m'offroit la familiarité d'une longue navigation ! Combien de fois votre innocence vous auroit-elle livrée à mes transports, si je les eusse écoutés ! Mais loin de vous offenser, j'ai poussé la discrétion jusqu'au silence ; j'ai même exigé de ma sœur qu'elle ne vous parleroit pas de mon amour ; je n'ai rien voulu devoir qu'à vous-même. Ah, Zilia ! si vous n'êtes point touchée d'un respect si tendre, je vous fuirai ; mais je le sens, ma mort sera le prix du sacrifice.

Votre mort ! m'écriai-je, pénétrée de la douleur sincère dont je le voyois accablé : Hélas ! quel sacrifice ! Je ne sçais si celui de ma vie ne me feroit pas moins affreux.

Eh bien, Zilia ! me dit-il, si ma vie vous est chère, ordonnez donc que je vive. Que faut-il faire, lui dis-je ? M'aimer, répondit-il, comme vous aimiez Aza. Je l'aime toujours de même, lui répliquai-

je , & je l'aimerai jusqu'à la mort : je ne sçais , ajoutai-je , si vos loix vous permettent d'aimer deux objets de la même manière ; mais nos usages & mon cœur me le défendent. Contentez-vous des sentimens que je vous promets ; je ne puis en avoir d'autres : la vérité m'est chère , je vous la dis sans détour.

De quel sang-froid vous m'assassinez , s'écria-t-il ! Ah , Zilia ! que je vous aime , puisque j'adore jusqu'à votre cruelle franchise ! Eh bien ! continua-t-il après avoir gardé quelques momens le silence , mon amour surpassera votre cruauté. Votre bonheur m'est plus cher que le mien. Parlez-moi avec cette sincérité qui me déchire sans ménagement. Quelle est votre espérance sur l'amour que vous conservez pour Aza ?

Hélas ! lui dis-je , je n'en ai qu'en vous seul. Je lui expliquai ensuite comment j'avois appris que la communication aux Indes n'étoit pas impossible ; je lui dis que je m'étois flattée qu'il me procureroit les moyens d'y retourner , ou tout au moins , qu'il auroit assez de bonté pour faire passer jusqu'à toi des nœuds qui t'instruiraient de mon sort , & pour m'en

faire avoir les réponses , afin qu'instruite de ta destinée , elle serve de règle à la mienne.

Je vais prendre , me dit-il , avec un sang-froid affecté , les mesures nécessaires pour découvrir le sort de votre Amant : vous serez satisfaite à cet égard ; cependant vous vous flatteriez en vain de revoir l'heureux Aza. Des obstacles invincibles vous séparent.

Ces mots , mon cher Aza , furent un coup mortel pour mon cœur : mes larmes coulerent en abondance , elles m'empêcherent long-tems de répondre à Derterville , qui de son côté gardoit un morne silence. Eh bien ! lui dis-je enfin , je ne le verrai plus , mais je n'en vivrai pas moins pour lui : si votre amitié est assez généreuse pour nous procurer quelque correspondance , cette satisfaction suffira pour me rendre la vie moins insupportable , & je mourrai contente , pourvu que vous me promettiez de lui faire sçavoir que je suis morte en l'aimant.

Ah ! c'en est trop , s'écria-t-il , en se levant brusquement : oui , s'il est possible , je serai le seul malheureux. Vous connoîtrez ce cœur que vous dédaignez : vous

verrez de quels efforts est capable un amour tel que le mien, & je vous forcerai au moins à me plaindre. En disant ces mots, il sortit & me laissa dans un état que je ne comprends pas encore ; j'étois demeurée debout, les yeux attachés sur la porte par où Détérville venoit de sortir, abîmée dans une confusion de pensées que je ne cherchois pas même à démêler : j'y serois restée long-tems, si Céline ne fût entrée dans le Parloir.

Elle me demanda vivement pourquoi Détérville étoit sorti si-tôt. Je ne lui cachai pas ce qui s'étoit passé entre nous. D'abord elle s'affligea de ce qu'elle appelloit le malheur de son frere. Ensuite, tournant sa douleur en colere, elle m'accabla des plus dures reproches, sans que j'osasse y opposer un seul mot. Qu'aurois-je pu lui dire ? mon trouble me laissoit à peine la liberté de penser ; je sortis, elle ne me suivit point. Retirée dans ma chambre, j'y suis restée un jour sans oser paroître, sans avoir eu de nouvelles de personne, & dans un désordre d'esprit qui ne me permettoit pas même de s'écrire.

La colere de Céline, le désespoir de
son

son frere , ses dernieres paroles , auxquelles je voudrois , & je n'ose donner un sens favorable , livrerent mon ame tour-à-tour aux plus cruelles inquiétudes.

J'ai cru enfin que le seul moyen de les adoucir étoit de les peindre , de t'en faire part , de chercher dans ta tendresse les conseils dont j'ai besoin ; cette erreur m'a soutenue pendant que j'écrivois ; mais qu'elle a peu duré ! Ma lettre est finie , & les caracteres n'en sont tracés que pour moi.

Tu ignores ce que je souffre ; tu ne sçais pas même si j'existe , si je t'aime. Aza , mon cher Aza , ne le sçauras-tu jamais ?



LETTRE VINGT-QUATRIEME.

Maladie de Zilia. Refroidissement de Céline à son égard. Mort de la mère de Déterville. Remords de Zilia, & à quelle occasion.

JE pourrois encore appeller une absence le tems qui s'est écoulé, mon cher Aza, depuis la dernière fois que je t'ai écrit.

Quelques jours après l'entretien que j'eus avec Déterville, je tombai dans une maladie que l'on nomme la *fièvre*. Si, comme je le crois, elle a été causée par les passions douloureuses qui m'agiterent alors; je ne doute pas qu'elle n'ait été prolongée par les tristes réflexions dont je suis occupée, & par le regret d'avoir perdu l'amitié de Céline.

Quoiqu'elle ait paru s'intéresser à ma maladie, qu'elle m'ait rendu tous les soins qui dépendoient d'elle, c'étoit d'un air si froid, elle a eu si peu de ménagement pour mon ame, que je ne puis douter de l'altération de ses sentimens. L'extrême amitié

qu'elle a peur son frere l'indispose contre moi, elle me reproche sans cesse de le rendre malheureux; la honte de paroître ingrate m'intimide, les bontés affectées de Céline me gênent, mon embarras la contraint, la douceur & l'agrément sont bannis de notre commerce.

Malgré tant de contrariété & de peine de la part du frere & de la sœur, je ne suis pas insensible aux évènements qui changent leurs destinées.

La mere de Déterville est morte. Cette mere dénaturée n'a point démenti son caractère, elle a donné tout son bien à son fils aîné. On espere que les gens de Loi empêcheront l'effet de cette injustice. Déterville, désintéressé par lui-même, se donne des peines infinies pour tirer Céline de l'oppression. Il semble que son malheur redouble son amitié pour elle; outre qu'il vient la voir tous les jours, il lui écrit soir & matin. Ses Lettres sont remplies de plaintes si tendres contre moi, d'inquiétudes si vives sur ma santé, que, quoique Céline affecte, en me les lisant, de ne vouloir que m'instruire du progrès de leurs affaires, je démêle aisément son véritable motif.

Je ne doute pas que Détéville ne les écrive , afin qu'elles me soient lues ; néanmoins , je suis persuadée qu'il s'en abstiendrait , s'il étoit instruit des reproches dont cette lecture est suivie. Ils font leur impression sur mon cœur. La tristesse me consume.

Jusqu'ici , au milieu des orages , je jouissois de la foible satisfaction de vivre en paix avec moi-même : aucune tache ne souilloit la pureté de mon ame , aucun remords ne la troublait ; à présent , je ne puis penser , sans une sorte de mépris pour moi-même , que je rends malheureuses deux personnes auxquelles je dois la vie ; que je trouble le repos dont elles jouiroient sans moi ; que je leur fais tout le mal qui est en mon pouvoir : & cependant je ne puis ni ne veux cesser d'être criminelle. Ma tendresse pour toi triomphe de mes remords. Aza , que je t'aime !



LETTRE VINGT - CINQUIÈME.

*Déterville instruit Zilia sur le sort d'Aza ,
qu'elle veut aller trouver en Espagne.
Déterville , au désespoir , consent à ses
desirs.*

Q u e la prudence est quelquefois nuisible , mon cher Aza ! j'ai résisté longtemps aux pressantes instances que Déterville m'a fait faire de lui accorder un moment d'entretien. Hélas ! je faisois mon bonheur. Enfin , moins par complaisance que par lassitude de disputer avec Céline, je me suis laissée conduire au parloir.

A la vue du changement affreux qui rend Déterville presque méconnoissable , je suis restée interdite ; je me repentois déjà de ma démarche ; j'attendois en tremblant les reproches qu'il me paroïssoit en droit de me faire. Pouvois-je deviner qu'il alloit combler mon ame de plaisir ?

Pardonnez-moi , Zilia , m'a-t-il dit , la violence que je vous fais ; je ne vous aurois pas obligée à me voir , si je ne

vous apportois autant de joie que vous me causez de douleur. Est-ce trop exiger, qu'un moment de votre vue, pour récompense du cruel sacrifice que je vous fais ? Et sans me donner le tems de répondre : « voici, continua-t-il, une Lettre de ce parent dont on vous a parlé. En vous apprenant le sort d'Aza, elle vous prouvera mieux que tous mes sermens, quel est l'excès de mon amour », & tout de suite il me fit la lecture de cette Lettre. Ah ! mon cher Aza, ai-je pu l'entendre sans mouir de joie : Elle m'apprend que tes jours sont conservés, que tu es libre, que tu vis sans péril à la Cour d'Espagne. Quel bonheur inestimable !

Cette admirable Lettre est écrite par un homme qui te connoît, qui te voit, qui te parle ; peut-être tes regards ont-ils été attachés un moment sur ce précieux papier. Je ne pouvois en arracher les miens ; je n'ai retenu qu'à peine des cris de joie prêts à m'échapper ; les larmes de l'amour inondoient mon visage.

Si j'avois suivi les mouvemens de mon cœur, cent fois j'aurois interrompu Dériville pour lui dire tout ce que la re-

connoissance m'inspiroit ; mais je n'oubliois point que mon bonheur devoit augmenter ses peines ; je lui cachai mes transports , il ne vit que mes larmes.

Eh bien ! Zilia , me dit-il , après avoir cessé de lire , j'ai tenu ma parole : vous êtes instruite du sort d'Aza ; si ce n'est point assez , que faut-il faire de plus ? Ordonnez sans contrainte ; il n'est rien que vous ne foyez en droit d'exiger de mon amour , pourvu qu'il contribue à votre bonheur.

Quoique je dusse m'attendre à cet excès de bonté , elle me surprit & me toucha.

Je fus quelques momens embarrassée de ma réponse ; je craignois d'irriter la douleur d'un homme si généreux. Je cherchois des termes qui exprimassent la vérité de mon cœur , sans offenser la sensibilité du sien ; je ne les trouvois pas : il falloit parler.

Mon bonheur , lui dis-je , ne sera jamais sans mélange , puisque je ne puis concilier les devoirs de l'amour avec ceux de l'amitié ; je voudrois regagner la vôtre & celle de Céline ; je voudrois ne vous point quitter , admirer sans cesse vos vertus , payer

tous les jours de ma vie le tribut de reconnaissance que je dois à vos bontés. Je sens qu'en m'éloignant de deux personnes si chères , j'emporterai des regrets éternels. Mais Quoi ! Zilia , s'écria-t-il , vous voulez nous quitter ! Ah ! je n'étois point préparé à cette funeste résolution ; je manque de courage pour la soutenir. J'en avois assez pour vous voir ici dans les bras de mon Rival. L'effort de ma raison , la délicatesse de mon amour , m'avoient affermi contre ce coup mortel ; je l'aurois préparé moi-même , mais je ne puis me séparer de vous ; je ne puis renoncer à vous voir. Non , vous ne partirez point , continua-t-il avec emportement , n'y comptez pas , vous abusez de ma tendresse , vous déchirez , sans pitié , un cœur perdu d'amour. Zilia , cruelle Zilia , voyez mon désespoir ; c'est votre ouvrage. Hélas ! de quel prix payez-vous l'amour le plus pur !

C'est vous , lui dis-je , effrayée de sa résolution , c'est vous que je devrois accuser. Vous flétrissez mon âme en la forçant d'être ingrate ; vous désolerez mon cœur par une sensibilité infructueuse. Au nom de l'amitié , ne ternissez pas une

générosité sans exemple , par un désespoir qui feroit l'amertume de ma vie, sans vous rendre heureux. Ne condamnez point en moi le même sentiment que vous ne pouvez surmonter ; ne me forcez pas à me plaindre de vous ; laissez-moi chérir votre nom , le porter au bout du monde , & le faire révérer à des peuples adoreurs de la vertu.

Je ne sçais comment je prononçai ces paroles ; mais Détérville , fixant ses yeux sur moi , sembloit ne me point regarder ; renfermé en lui-même , il demeura long-tems dans une profonde méditation ; de mon côté , je n'osois l'interrompre : nous observions un égal silence , quand il reprit la parole , & me dit , avec une espèce de tranquillité : Oui , Zilia , je connois , je sens toute mon injustice ; mais renonce-t-on de sang-froid à la vûe de tant de charmes ? Vous le voulez , vous serez obéie. Quel sacrifice , ô ciel ! Mes tristes jours s'écouleront , finiront sans vous voir. Au moins si la mort . . . N'en parlons plus , ajouta-t-il en s'interrompant ; ma foiblesse me trahiroit : donnez-moi deux jours pour m'assurer de moi-même ; je reviendrai vous

voir ; il est nécessaire que nous prenions ensemble des mesures pour votre voyage. Adieu , Zilia. Puissé l'heureux Aza sentir tout son bonheur ! En même tems il sortit.

Je te l'avoue , mon cher Aza , quoique Dérerville me soit cher , quoique je fusse pénétrée de sa douleur , j'avois trop d'impatience de jouir en paix de ma félicité , pour n'être pas bien-aîsé qu'il se retirât.

Qu'il est doux , après tant de peines , de s'abandonner à la joie ! Je passai le reste de la journée dans les plus tendres ravissemens. Je ne t'écrivis point ; une Lettre étoit trop peu pour mon cœur ; elle m'auroit rappelé ton absence. Je te voyois , je te parlois , cher Aza ! Que manqueroit-il à mon bonheur , si tu avois joint à la précieuse Lettre que j'ai reçue , quelques gages de ta tendresse ? Pourquoi ne l'as-tu pas fait ? On a parlé de moi , tu es instruit de mon sort , & rien ne me parle de ton amour. Mais puis-je douter de ton cœur ? Le mien m'en répond. Tu m'aimes , ta joie est égale à la mienne , tu brûles des mêmes feux , la même impatience te dévore ; que la crainte s'éloigne de mon ame ,

que la joie y domine sans mélange. Cependant tu as embrassé la Religion de ce peuple féroce. Quelle est-elle ? Exige-t-elle que tu renonces à ma tendresse, comme celle de France voudroit que je renonçasse à la tienne ? Non, tu l'aurois rejetée.

Quoi qu'il en soit, mon cœur est sous tes Loix ; soumise à tes lumieres, j'adopterai aveuglément tout ce qui pourra nous rendre inséparables. Que puis-je craindre ? Bientôt réunie à mon bien, à mon être, à mon tout, je ne penserai plus que par toi, je ne vivrai plus que pour t'aimer.

LETTRE VINGT-SIXIEME.

Zilia déterminée par les raisons de Détérville, se résoud à attendre Aza.

C'EST ici, mon cher Aza, que je te reverrai ; mon bonheur s'accroît chaque jour par ses propres circonstances. Je fors de l'entrevue que Détérville m'avoit assignée ; quelque plaisir que je me sois fait de surmonter les difficultés du voyage,

de te prévenir , de courir au-devant de tes pas , je le sacrifie , sans regret , au bonheur de te voir plutôt.

Déterville m'a prouvé , avec tant d'évidence , que tu peux être ici en moins de tems qu'il ne m'en faudroit pour aller en Espagne , que , quoiqu'il m'ait généreusement laissé le choix , je n'ai pas balancé à t'attendre ; le tems est trop cher pour le prodiguer sans nécessité.

Peut-être , avant de me déterminer , aurois-je examiné cet avantage avec plus de soin , si je n'eusse tiré des éclaircissements sur mon voyage , qui m'ont décidée en secret sur le parti que je prends ; & ce secret , je ne puis le confier qu'à toi.

Je me suis souvenue que pendant la longue route qui m'a conduite à Paris , Déterville donnoit des pièces d'argent , & quelquefois d'or , dans tous les endroits où nous nous arrêtions. J'ai voulu sçavoir si c'étoit par obligation , ou par simple libéralité. J'ai appris qu'en France , non-seulement on fait payer la nourriture aux voyageurs , mais encore le repos (a).

(a) Les Incas avoient établi sur les chemins de grandes maisons où l'on recevoit les voyageurs sans aucuns frais.

Hélas ! je n'ai pas la moindre partie de ce qui seroit nécessaire pour contenter l'avidité de ce peuple intéressé ; il faudroit le recevoir des mains de Déterville. Mais pourrois-je me résoudre à contracter volontairement un genre d'obligation , dont la honte va presque jusqu'à l'ignominie ? Je ne le puis , mon cher Aza ; cette raison seule m'auroit déterminée à demeurer ici ; le plaisir de te voir plus promptement n'a fait que confirmer ma résolution.

Déterville a écrit devant moi au Ministre d'Espagne. Il le presse de te faire partir , avec une générosité qui me pénètre de reconnoissance & d'admiration.

Quels doux momens j'ai passés , pendant que Déterville écrivoit ! Quel plaisir d'être occupée des arrangemens de ton voyage , de voir les apprêts de mon bonheur , de n'en plus douter !

Si d'abord il m'en a coûté pour renoncer au dessein que j'avois de te prévenir , je l'avoue , mon cher Aza , j'y trouve à présent mille sources de plaisir , que je n'y avois pas apperçues.

Plusieurs circonstances , qui ne me paroissent d'aucune valeur pour avancer

ou retarder mon départ, me deviennent intéressantes & agréables. Je suivois aveuglément le penchant de mon cœur. J'oubliois que j'allois te chercher au milieu de ces barbares Espagnols, dont la seule idée me faisoit d'horreur; je trouve une satisfaction infinie dans la certitude de ne les revoir jamais. La voix de l'amour éteignoit celle de l'amitié. Je goûte, sans remords, la douceur de les réunir. D'un autre côté, Déterville m'a assuré qu'il nous étoit à jamais impossible de revoir la ville du Soleil. Après le séjour de notre patrie, en est-il un plus agréable que celui de la France? Il te plaira, mon cher Aza: quoique la sincérité en soit bannie, on y trouve tant d'agréemens, qu'ils font oublier les dangers de la société.

Après ce que je t'ai dit de l'or, il n'est pas nécessaire de t'avertir d'en apporter: tu n'as que faire d'autre mérite; la moindre partie de tes trésors suffit pour te faire admirer & confondre l'orgueil des magnifiques indigens de ce Royaume; tes vertus & tes sentimens ne seront estimés que de Déterville & de moi; il m'a promis de te faire rendre mes nœuds & mes lettres; il m'a assuré que tu trouve-

rois des Interprètes pour t'expliquer les dernières. On vient me demander le paquet , il faut que je te quitte : adieu , cher espoir de ma vie ; je continuerai à t'écrire : si je ne puis te faire passer mes lettres , je te les garderai.

Comment supporterois-je la longueur de ton voyage , si je me privois du seul moyen que j'ai de m'entretenir de ma joie , de mes transports , de mon bonheur ?

LETTRE VINGT-SEPTIEME.

Toute l'amitié de Céline rendue à Zilia , & à quelle occasion. Noble fierté de Zilia , qui refuse les présens que Céline veut lui faire. On apporte à Zilia des coffres pleins des ornemens du Temple du Soleil. Billet de Déterville. Libéralité de Zilia.

DEPUIS que je sçais mes lettres en chemin , mon cher Aza , je jouis d'une tranquillité que je ne connoissois plus. Je pense sans cesse au plaisir que tu auras à les re-

cevoir ; je vois tes transports , je les partage ; mon ame ne reçoit de route part que des idées agréables ; & pour comble de joie , la paix est rétablie dans notre petite société.

Les Juges ont rendu à Céline les biens dont sa mere l'avoit privée. Elle voit son amant tous les jours ; son mariage n'est retardé que par les apprêts qui y sont nécessaires. Au comble de ses vœux , elle ne pense plus à me quereller , & je lui en ai autant d'obligation , que si je devois à son amitié les bontés qu'elle recommence à me témoigner. Quel qu'en soit le motif , nous sommes toujours redevables à ceux qui nous font éprouver un sentiment doux.

Ce matin , elle m'en a fait sentir tout le prix , par une complaisance qui m'a fait passer d'un trouble fâcheux à une tranquillité agréable.

On lui a apporté une quantité prodigieuse d'étoffes , d'habits , de bijoux de toutes espèces ; elle est accourue dans ma chambre , m'a emmenée dans la sienne , & après m'avoir consultée sur les différentes beautés de tant d'ajustemens , elle a fait elle-même un tas de ce

qui avoit le plus attiré mon attention , & , d'un air empressé , elle commandoit déjà à nos *Chinas* de le porter chez moi , quand je m'y suis opposée de toutes mes forces. Mes instances n'ont d'abord servi qu'à la divertir ; mais voyant que son obstination augmentoit avec mes refus , je n'ai pu dissimuler davantage mon ressentiment.

Pourquoi , lui ai-je dit , les yeux baignés des larmes , pourquoi voulez-vous m'humilier plus que je ne le suis ? Je vous dois la vie , & tout ce que j'ai ; c'est plus qu'il n'en faut pour ne point oublier mes malheurs. Je sçais que , selon vos loix , quand les bienfaits ne sont d'aucune utilité à ceux qui les reçoivent , la honte en est effacée. Attendez donc que je n'en aie plus aucun besoin , pour exercer votre générosité. Ce n'est pas sans répugnance , ajoutai-je d'un ton plus modéré , que je me conforme à des sentimens si peu naturels. Nos usages sont plus humains ; celui qui reçoit s'honore autant que celui qui donne : vous m'avez appris à penser autrement ; n'étoit-ce donc que pour me faire des outrages ?

Cette aimable amie , plus touchée de

mes larmes , qu'irritée de mes reproches , m'a répondu d'un ton d'amitié : nous sommes bien éloignés , mon frere & moi , ma chere Zilia , de vouloir blesser votre délicatesse ; il nous feroit mal de faire les magnifiques avec vous ; vous le connoîtrez dans peu ; je voulois seulement que vous partageassiez avec moi les présens d'un frere généreux ; c'étoit le plus sûr moyen de lui en marquer ma reconnoissance : l'usage , dans le cas où je suis , m'autorisoit à vous les offrir ; mais puisque vous en êtes offensée , je ne vous en parlerai plus. Vous me le promettez donc , lui ai-je dit ? Oui , m'a-t-elle répondu en souriant ; mais permettez-moi d'en écrire un mot à Déterville.

Je l'ai laissé faire , & la gaieté s'est rétablie entre nous : nous avons recommencé à examiner les parures plus en détail , jusqu'au tems où on l'a demandée au parloir : elle vouloit m'y mener ; mais , mon cher Aza , est-il pour moi quelques amusemens comparables à celui de t'écrire ? Loin d'en chercher d'autres , j'appréhende ceux que le mariage de Céline me prépare.

Elle prétend que je quitte la maison

religieuse , pour demeurer dans la sienne quand elle sera mariée ; mais si j'en suis crue

Aza , mon cher Aza , par quelle agréable surprise ma lettre fut-elle hier interrompue ? Hélas ! je croyois avoir perdu pour jamais ces précieux monumens de notre ancienne splendeur ; je n'y comptois plus , je n'y pensois même pas. J'en suis environnée , je les vois , je les touche , & j'en crois à peine mes yeux & mes mains.

Au moment où je t'écrivois , je vis entrer Céline , suivie de quatre hommes accablés sous le poids de gros coffres qu'ils portoient ; ils les posèrent à terre & se retirèrent. Je pensai que ce pouvoit être de nouveaux dons de Détéville. Je murmurois déjà en secret , lorsque Céline me dit , en me présentant des clefs : ouvrez , Zilia , ouvrez sans vous effaroucher ; c'est de la part d'Aza. Je le crus. A ton nom , est-il rien qui puisse arrêter mon empressement ? J'ouvris avec précipitation , & ma surprise confirma mon erreur , en reconnoissant tout ce qui s'offrit à ma vue pour des ornemens du Temple du Soleil.

Un sentiment confus , mêlé de tristesse & de joie , de plaisir & de regret , remplit tout mon cœur. Je me prosternai devant ces restes sacrés de notre culte & de nos autels ; je les couvris de respectueux baisers , je les arrosai de mes larmes , je ne pouvois m'en arracher ; j'avois oublié jusqu'à la présence de Céline ; elle me tira de mon ivresse , en me donnant une lettre qu'elle me pria de lire.

Toujours remplie de mon erreur , je la crus de toi , mes transports redoublèrent ; mais quoique je la déchiffraisse avec peine , je connus bientôt qu'elle étoit de Détérville.

Il me sera plus aisé , mon cher Aza , de te le copier , que de t'en expliquer le sens.

BILLET DE DÉTERVILLE.

« Ces trésors sont à vous , belle Zilia ,
» puisque je les ai trouvés sur le Vaisseau
» qui vous portoit. Quelques discussions
» arrivées entre les gens de l'Equipage
» m'ont empêché jusqu'ici d'en disposer
» librement. Je voulois vous les présenter moi-même ; mais les inquiétudes
» que vous avez témoignées ce matin à

» ma sœur ne me laissent plus le choix du
» moment. Je ne sçaurois trop tôt dissi-
» per vos craintes ; je préférerai toute ma
» vie votre satisfaction à la mienne ».

Je l'avoue, en rougissant, mon cher Aza, je sentis moins alors la générosité de Déterville, que le plaisir de lui donner des preuves de la mienne.

Je mis promptement à part un vase que le hazard, plus que la cupidité, a fait tomber dans les mains des Espagnols. C'est le même (mon cœur l'a reconnu) que tes lèvres touchèrent le jour où tu voulus bien goûter du *Aca* (a) préparé de ma main. Plus riche de ce trésor que de tous ceux qu'on me rendoit, j'appellai les gens qui les avoient apportés : je voulois les leur faire reprendre pour les renvoyer à Déterville ; mais Céline s'opposa à mon dessein.

Que vous êtes-injuste, Zilia, me dit-elle ! Quoi ! vous voulez faire accepter des richesses immenses à mon frere, vous que l'offre d'une bagatelle offense ! Rappelez votre équité, si vous voulez en inspirer aux autres.

(a) Boisson des Indiens.

Ces paroles me frapperent. Je craignis qu'il n'y eût dans mon action plus d'orgueil & de vengeance que de générosité. Que les vices sont près des vertus ! J'avouai ma faute , j'en demandai pardon à Céline ; mais je souffrois trop de la contrainte qu'elle vouloit m'imposer pour n'y pas chercher de l'adoucissement. Ne me punissez pas autant que je le mérite , lui dis-je , d'un air timide ; ne dédaignez pas quelques modeles du travail de nos malheureuses contrées ; vous n'en avez aucun besoin , ma priere ne doit point vous offenser.

Tandis que je parlois , je remarquai que Céline regardoit attentivement deux Arbustes d'or , chargés d'oiseaux & d'insectes , d'un travail excellent ; je me hâtai de les lui présenter avec une petite corbeille d'argent , que je remplis de Coquillages , de Roissons , & de fleurs les mieux imitées : elle les accepta avec une bonté qui me ravit.

Je choisîs ensuite plusieurs Idoles des nations vaincues (*a*) par ses ancêtres , &

(*a*) Les Incas faisoient déposer dans le Temple du Soleil les Idoles des peuples qu'ils sou-

une petite statue (a) qui représentoit une vierge du Soleil ; j'y joignis un tigre , un lion & d'autres animaux courageux , & je la priai de les envoyer à Déterville. Ecrivez-lui donc , me dit-elle , en souriant ; sans une lettre de votre part , les présens seroient mal reçus.

J'étois trop satisfaite pour rien refuser ; j'écrivis tout ce que me dicta ma reconnaissance ; & lorsque Céline fut sortie , je distribuai de petits présens à sa *China* & à la mienne ; j'en mis à part pour mon Maître à écrire. Je goûtai enfin le délicieux plaisir de donner.

Ce n'a pas été sans choix , mon cher Aza ; tout ce qui vient de toi , tout ce qui a des rapports intimes avec ton souvenir , n'est point sorti de mes mains.

La chaise d'or (b) que l'on conservoit dans le Temple pour le jour des visites

mettoient , après leur avoir fait accepter le culte du Soleil. Ils en avoient eux-mêmes , puisque l'Inca *Huayna* consulta l'Idole de Rimace. *Histoire des Incas*. Tom. 1 , pag. 350.

(a) Les Incas ornoient leurs maisons de statues d'or de toute grandeur , & même de gigantesques.

(b) Les Incas ne s'asseyoient que sur des sièges d'or massif.

du *Capa-Inca*, ton auguste pere, placée d'un côté de ma chambre en forme de trône, me représente ta grandeur & la majesté de ton rang. La grande figure du Soleil, que je vis moi-même arracher du Temple par les perfides Espagnols, suspendue au-dessus, excite ma vénération ; je me prosterne devant elle, mon esprit l'adore, & mon cœur est tout à toi. Les deux palmiers que tu donnas au Soleil pour offrande & pour gage de la foi que tu m'avois jurée, placés aux deux côtés du trône, me rappellent sans cesse tes tendres sermens.

Des fleurs, des oiseaux répandus avec symmétrie dans tous les coins de ma chambre, forment, en raccourci, l'image de ces magnifiques jardins (a), où je me suis si souvent entretenue de ton idée. Mes yeux satisfaits ne s'arrêtent nulle part sans me rappeler ton amour, ma joie, mon honneur, enfin tout ce qui fera jamais la vie de ma vie.

(a) On a déjà dit que les jardins du Temple & ceux des maisons royales étoient remplis de toutes sortes d'imitations en or & en argent. Les Péruviens imitoient jusqu'à l'herbe appelé *mays*, dont ils faisoient des champs tout entiers.

LE T T R E

LETTRE VINGT-HUITIÈME.

Zilia témoigne à Aza l'étonnement où l'a jetée le spectacle de nos jardins, jets-d'eau, &c.

JE n'ai pu résister, mon cher Aza, aux instances de Céline; il a fallu la suivre, & nous sommes depuis deux jours à la Maison de Campagne, où son mariage fut célébré en arrivant.

Avec quelle violence & quels regrets ne me suis-je pas arrachée à ma solitude! A peine ai-je eu le tems de jouir de la vue des ornemens précieux qui me la rendoient si chère, que j'ai été forcée de les abandonner; & pour combien de tems? je l'ignore.

La joie & les plaisirs dont tout le monde paroît être enivré, me rappellent avec plus de regret les jours paisibles que je passois à t'écrire, ou du moins à penser à toi: cependant je ne vis jamais d'objets si merveilleux & si propres à me distraire; & avec l'usage passable

H

que j'ai à présent de la langue du pays , je pourrois tirer des éclaircissemens aussi amusans qu'utiles , sur tout ce qui se passe sous mes yeux , si le bruit & le tumulte laissoit à quelqu'un assez de sang-froid pour répondre à mes questions : mais jusqu'ici je n'ai trouvé personne qui en eût la complaisance , & je ne suis guères moins embarrassée que je l'étois en arrivant en France.

La parure des hommes & des femmes est si brillante, si chargée d'ornemens inutiles : les uns & les autres prononcent si rapidement ce qu'ils disent , que mon attention à les écouter, m'empêche de les voir ; & celle que j'emploie à les regarder, m'empêche de les entendre. Je reste dans une espèce de stupidité , qui fourniroit sans doute beaucoup à leur plaisanterie , s'ils avoient le loisir de s'en appercevoir ; mais ils sont si occupés d'eux-mêmes , que mon étonnement leur échappe. Il n'est que trop fondé, mon cher Aza ; je vois ici des prodiges , dont les ressorts sont impénétrables à mon imagination.

Je ne te parlerai pas de la beauté de cette maison , presque aussi grande qu'une ville ; ornée comme un Tem-

ple , & remplie d'un grand nombre de bagatelles agréables , dont je vois faire si peu d'usage , que je ne puis me défendre de penser que les François ont choisi le superflu pour l'objet de leur culte : on lui consacre les Arts , qui sont ici tant au-dessus de la nature : ils semblent ne vouloir que l'imiter , ils la surpassent ; & la manière dont ils font usage de ses productions paroît souvent supérieure à la sienne. Ils rassemblent dans les jardins , & presque dans un point de vue les beautés qu'elle distribue avec économie sur la surface de la terre , & les élémens fournis semblent n'apporter d'obstacles à leurs entreprises , que pour rendre leurs triomphes plus éclatans.

On voit la terre étonnée , nourrir & élever dans son sein les plantes des climats les plus éloignés , sans besoin , sans nécessité apparente , que celle d'obéir aux Arts , & d'orner l'Idole du superflu. L'eau , si facile à diviser , qui semble n'avoir de consistance que par les vaisseaux qui la contiennent , & dont la direction naturelle est de suivre toutes sortes de pentes , se trouve forcée ici à s'élancer rapidement dans les airs , sans guide ,

sans soutien , par sa propre force , & sans autre utilité que le plaisir des yeux.

Le feu , mon cher Aza , le feu , ce terrible élément , je l'ai vu , renonçant à son pouvoir destructeur , dirigé docilement par une puissance supérieure , prendre toutes les formes qu'on lui prescrit ; tantôt dessinant un vaste tableau de lumière sur un Ciel obscurci par l'absence du Soleil , & tantôt nous montrant cet Astre Divin descendu sur la terre avec ses feux , son activité , sa lumière éblouissante ; enfin dans un éclat qui trompe les yeux & le jugement. Quel art , mon cher Aza ! Quels hommes ! Quel génie ! J'oublie tout ce que j'ai entendu , tout ce que j'ai vu de leur petitesse ; je retombe , malgré moi , dans mon ancienne admiration.



LETTRE VINGT-NEUVIÈME

*Zilia moralise sur la vanité, la frivolité &
la politesse des François.*

C E n'est pas sans un véritable regret, mon cher Aza, que je passe de l'admiration du génie des François, au mépris de l'usage qu'ils en font. Je me plaisois de bonne foi à estimer cette nation charmante, mais je ne puis me refuser à l'évidence de ses défauts.

Le tumulte s'est enfin apaisé, j'ai pu faire des questions; on m'a répondu; il n'en faut pas davantage ici pour être instruite au-delà même de ce qu'on veut sçavoir. C'est avec une bonne-foi & une légèreté hors de toute croyance, que les François dévoilent les secrets de la perversité de leurs mœurs. Pour peu qu'on les interroge, il ne faut ni finesse ni pénétration pour démêler, que leur goût effréné pour le superflu a corrompu leur raison, leur cœur & leur esprit; qu'il a établi des richesses chimériques sur les ruines du nécessaire; qu'il a substitué

une politesse superficielle aux bonnes mœurs , & qu'il remplace le bon-sens & la raison , par le faux brillant de l'esprit.

La vanité dominante des François , est celle de paroître opulens. Le Génie , les Arts ; & , peut-être les Sciences , tout se rapporte au faste ; tout concourt à la ruine des fortunes ; & , comme si la fécondité de leur génie ne suffisoit pas pour en multiplier les objets , je sçais d'eux-mêmes , qu'au mépris des biens solides & agréables , que la France produit en abondance , ils tirent , à grands frais , de toutes les parties du monde , les meubles fragiles & sans usage , qui font l'ornement de leurs maisons ; les parures éblouissantes dont ils sont couverts ; jusqu'aux mets & aux liqueurs qui composent leurs repas.

Peut-être , mon cher Aza , ne trouverois-je rien de condamnable dans l'excès de ces superfluités , si les François avoient des trésors pour y satisfaire , ou qu'ils n'employassent à contenter leur goût , que ce qui leur resteroit , après avoir établi leurs maisons sur une aisance honnête.

Nos Loix , les plus sages qui aient été

données aux hommes , permettent de certaines décorations dans chaque état , qui caractérisent la naissance ou les richesses , & qu'à la rigueur on pourroit nommer du superflu ; aussi n'est-ce que celui qui naît du dérèglement de l'imagination , celui qu'on ne peut soutenir sans manquer à l'humanité & à la justice , qui me paroît un crime ; en un mot , c'est celui dont les François sont idolâtres , & auquel ils sacrifient leur repos & leur honneur.

Il n'y a parmi eux qu'une classe de Citoyens en état de porter le culte de l'Idole à son plus haut degré de splendeur , sans manquer au devoir du nécessaire. Les Grands ont voulu les imiter : mais ils ne sont que les martyrs de cette Religion. Quelle peine , quel embarras , quel travail , pour soutenir leur dépense au-delà de leurs revenus ! Il y a peu de Seigneurs qui ne mettent en usage plus d'industrie , de finesse & de supercherie pour se distinguer par de frivoles somptuosités , que leurs ancêtres n'ont employé de prudence , de valeur & de talens utiles à l'Etat , pour illustrer leur propre nom. Et ne crois pas que je t'en-

impose, mon cher Aza : j'entends tous les jours avec indignation des jeunes-gens se disputer entr'eux la gloire d'avoir mis le plus de subtilité & d'adresse, dans les manœuvres qu'ils emploient pour tirer les superfluités dont ils se parent, des mains de ceux qui ne travaillent que pour ne pas manquer du nécessaire.

Quels mépris de tels hommes ne m'inspireroient-ils pas pour toute la nation, si je ne sçavois d'ailleurs que les François péchent plus communément faute d'avoir une idée juste des choses, que faute de droiture : leur légèreté exclut presque toujours le raisonnement. Parmi eux rien n'est grave, rien n'a de poids ; peut-être aucun n'a jamais réfléchi sur les conséquences déshonorantes de sa conduite. Il faut paroître riche ; c'est une mode, une habitude : on la suit ; un inconvénient se présente ; on le surmonte par une injustice ; on ne croit que triompher d'une difficulté ; mais l'illusion va plus loin.

Dans la plupart des maisons, l'indigence & le superflu ne sont séparés que par un appartement. L'un & l'autre partagent les occupations de la journée, mais d'une

maniere bien différente. Le matin dans l'intérieur du cabinet, la voix de la pauvreté se fait entendre par la bouche d'un homme payé pour trouver les moyens de les concilier avec la fausse opulence. Le chagrin & l'humeur président à ces entretiens, qui finissent ordinairement par le sacrifice du nécessaire, que l'on immole au superflu. Le reste du jour, après avoir pris un autre habit, un autre appartement, & presque un autre être, ébloui de sa propre magnificence, on est gai, on se dit heureux : on va jusqu'à se croire riche.

J'ai cependant remarqué que quelques-uns de ceux qui étalent leur faste avec le plus d'affectation, n'osent pas toujours croire qu'ils en imposent. Alors ils se plaisantent eux-mêmes sur leur propre indigence ; ils insultent gaiement à la mémoire de leurs ancêtres, dont la sage économie se contentoit de vêtemens commodes, de parures & d'ameublemens proportionnés à leurs revenus plus qu'à leur naissance. Leur famille, dit-on, & leurs domestiques jouissoient d'une abondance frugale & honnête. Ils dotoient leurs filles, & ils établissoient sur des

fondemens solides la fortune du successeur de leur nom , & tenoient en réserve de quoi réparer l'infortune d'un ami , ou d'un malheureux.

Te le dirai-je , mon cher Aza ? Malgré l'aspect ridicule sous lequel on me présentoit les mœurs de ces tems reculés, elles me plaisoient tellement ; j'y trouvois tant de rapport avec la naïveté des nôtres, que, me laissant entraîner à l'illusion , mon cœur tressailloit à chaque circonstance , comme si j'eussé dû , à la fin du récit , me trouver au milieu de nos chers Citoyens. Mais aux premiers applaudissemens que j'ai donnés à ces coutumes si sages , les éclats de rire que je me suis attirés , ont dissipé mon erreur ; & je n'ai trouvé autour de moi que les François insensés de ce tems-ci , qui font gloire du dérèglement de leur imagination.

La même dépravation qui a transformé les biens solides des François en bagatelles inutiles , n'a pas rendu moins superficiels les liens de leur société. Les plus censés d'entr'eux , qui gémissent de cette dépravation , m'ont assuré qu'autrefois , ainsi que parmi nous , l'honnêteté étoit

dans l'ame & l'humanité, dans le cœur. Cela peut-être : mais à présent, ce qu'ils appellent politesse leur tient lieu de sentiment. Elle consiste dans une infinité de paroles sans signification, d'égards sans estime, & de soins sans affection.

Dans les grandes maisons, un domestique est chargé de remplir les devoirs de la société. Il fait chaque jour un chemin considérable, pour aller dire à l'un que l'on est en peine de sa santé ; à l'autre, que l'on s'afflige de son chagrin, ou que l'on se réjouit de son plaisir. A son retour, on n'écoute point les réponses qu'il rapporte. On est convenu réciproquement de s'en tenir à la forme, de n'y mettre aucun intérêt ; & ces attentions tiennent lieu d'amitié.

Les égards se rendent personnellement ; on les pousse jusqu'à la puérilité : j'aurois honte de t'en rapporter quelqu'un, s'il ne falloit tout sçavoir d'une nation si singulière. On manqueroit d'égards pour ses supérieurs, & même pour ses égaux, si, après l'heure du repas que l'on vient de prendre familièrement avec eux, on satisfaisoit aux besoins d'une soif pressante, sans avoir demandé au-

tant d'excuses que de permissions. On ne doit pas non plus laisser toucher son habit à celui d'une personne considérable ; & ce seroit lui manquer que de la regarder attentivement ; mais ce seroit bien pis , si on manquoit à la voir. Il me faudroit plus d'intelligence & plus de mémoire que je n'en ai , pour te rapporter toutes les frivolités que l'on donne & que l'on reçoit pour des marques de considération , qui veut presque dire de l'estime.

A l'égard de l'abondance des paroles , tu entendras un jour , mon cher Aza , que l'exagération , aussi-tôt désavouée que prononcée , est le fonds inépuisable de la conversation des François. Ils manquent rarement d'ajouter un compliment superflu à celui qui l'étoit déjà , dans l'intention de persuader qu'ils n'en font point. C'est avec des flatteries outrées , qu'ils protestent de la sincérité des louanges qu'ils prodiguent ; & ils appuient leurs protestations d'amour & d'amitié de tant de termes inutiles , que l'on n'y reconnoît point le sentiment.

O mon cher Aza ! que mon peu d'empressement à parler , que la simplicité de mes expressions doivent leur

paroître insipides ! Je ne crois pas que mon esprit leur inspire plus d'estime. Pour mériter quelque réputation à cet égard , il faut avoir fait preuve d'une grande sagacité à saisir les différentes significations des mots , & à déplacer leur usage. Il faut exercer l'attention de ceux qui écoutent par la subtilité des pensées , souvent impénétrables , ou bien en dérober l'obscurité , sous l'abondance des expressions frivoles. J'ai lu dans un de leurs meilleurs Livres : *Que l'Esprit du Beau Monde consiste à dire agréablement des riens , à ne se pas permettre le moindre propos sensé , si on ne le fait excuser par les graces du discours ; à voiler enfin la raison , quand on est obligé de la produire* (a).

Que pourrois-je te dire , qui pût te prouver mieux, que le bon-sens & la raison , qui sont regardés comme le nécessaire de l'esprit , sont méprisés ici , comme tout ce qui est utile ? Enfin , mon cher Aza , -sois assuré que le superflu domine si souverainement en France , que qui

(a) Considérations sur les mœurs du Siècle, par M. Duclos.

n'a qu'une fortune honnête est pauvre ;
qui n'a que des vertus est plat , & qui n'a
que du bon-sens est sot.

LET TRE TRENTIEME.

*Zilia se plaint à Aza de ce que Déterville
évite de se remontrer auprès d'elle. Motif
de sa tristesse à ce sujet.*

LE penchant des François les porte si naturellement aux extrêmes , mon cher Aza, que Déterville, quoiqu'exempt de la plus grande partie des défauts de sa nation, participe néanmoins à celui-là. Non content de tenir la promesse qu'il m'a faite de ne plus me parler de ses sentimens , il évite avec une attention marquée , de se remontrer auprès de moi. Obligés de nous voir sans cesse , je n'ai pas encore trouvé l'occasion de lui parler.

Quoique la compagnie soit toujours fort nombreuse & fort gaie , la tristesse règne sur son visage. Il est aisé de deviner que ce n'est pas sans violence , qu'il

subit la loi qu'il s'est imposée. Je devrois peut-être lui en tenir compte ; mais j'ai tant de questions à lui faire sur les intérêts de mon cœur , que je ne puis lui pardonner son affectation à me fuir.

Je voudrois l'interroger sur la Lettre qu'il a écrite en Espagne , & sçavoir si elle peut être arrivée à présent ; je voudrois avoir une idée juste du tems de ton départ , de celui que tu emploieras à faire ton voyage , afin de fixer celui de mon bonheur. Une espérance fondée est un bien réel : mais , mon cher Aza , elle est bien plus chère , quand on en voit le terme.

Aucun des plaisirs qui occupent la compagnie , ne m'affecte ; ils sont trop bruyans pour mon ame ; je ne jouis plus de l'entretien de Céline. Toute occupée de son nouvel époux , à peine puis-je trouver quelques momens pour lui rendre des devoirs d'amitié. Le reste de la compagnie ne m'est agréable , qu'autant que je puis en tirer des lumières sur les différens objets de ma curiosité ; & je n'en trouve pas toujours l'occasion. Ainsi, souvent seule , au milieu du monde , je n'ai d'amusemens que mes pensées ; elles

sont routes à toi , cher ami de mon cœur ; tu feras à jamais le seul confident de mon ame , de mes plaisirs & de mes peines.

LETTRE TRENTÉ-UNIÈME.

Rercontre imprévue de Zilia & de Détérville. Leur entretien. Allarmes & soupçons de Zilia sur la fidélité d'Aza , dont elle a appris le changement de Religion.

J' A V O I S grand tort , mon cher Aza , de désirer si vivement un entretien avec Détérville. Hélas ! il ne m'a que trop parlé ; quoique je désavoue le trouble qu'il a excité dans mon ame , il n'est point encore effacé.

Je ne sçais quelle sorte d'impatience se joignit hier à l'ennui que j'éprouve souvent. Le monde & le bruit me devinrent plus importuns qu'à l'ordinaire : jusqu'à la tendre satisfaction de Céline & de son époux , tout ce que je voyois m'inspiroit une indignation approchante du mépris. Honteuse de trouver des sentimens si injustes dans mon cœur , j'allai

cacher l'embarras qu'ils me caussent dans l'endroit le plus reculé du jardin.

A peine m'étois-je assise au pied d'un arbre , que des larmes involontaires coulerent de mes yeux. Le visage caché dans mes mains , j'étois dans une rêverie si profonde , que Détérville étoit à genoux à côté de moi , avant que je l'eusse aperçu.

Ne vous offensez pas , Zilia , me dit-il ; c'est le hasard qui m'a conduit à vos pieds , je ne vous cherchois pas. Importuné du tumulte , je venois jouir en paix de ma douleur. Je vous ai apperçue , j'ai combattu avec moi-même pour m'éloigner de vous : mais je suis trop malheureux pour l'être sans relâche ; par pitié pour moi je me suis approché , j'ai vu couler vos larmes , je n'ai plus été le maître de mon cœur : cependant , si vous m'ordonnez de vous fuir , je vous obéirai. Le pourrez-vous , Zilia ? Vous suis-je odieux ? Non , lui dis-je ; au contraire , asséyez-vous ; je suis bien aise de trouver une occasion de m'expliquer. Depuis vos derniers bienfaits. N'en parlons point , interrompit-il vivement. Attendez , repris-je , en l'interrompant à mon

tour ; pour être tout-à-fait généreux ; il faut se prêter à la reconnoissance ; je ne vous ai point parlé depuis que vous m'avez rendu les précieux ornemens du Temple où j'ai été enlevée. Peut-être en vous écrivant, ai-je mal exprimé les sentimens qu'un tel excès de bonté m'inspiroit ; je veux. . . . Hélas ! interrompit-il encore , que la reconnoissance est peu flatteuse pour un cœur malheureux ! Compagne de l'indifférence , elle ne s'allie que trop souvent avec la haine.

Qu'osez-vous penser ? m'écriai-je : ah , Déterville ! combien j'aurois de reproches à vous faire , si vous n'étiez pas tant à plaindre ! bien loin de vous hair , dès le premier moment où je vous ai vu , j'ai senti moins de repugnance à dépendre de vous que des Espagnols. Votre douceur & votre bonté me firent désirer dès-lors de gagner votre amitié. A mesure que j'ai démêlé votre caractère , je me suis confirmée dans l'idée que vous méritiez toute la mienne , & sans parler des extrêmes obligations que je vous ai , puisque ma reconnoissance vous blesse , comment aurois - je pû me défendre des sentimens qui vous sont dûs ?

Je n'ai trouvé que vos vertus dignes de la simplicité des nôtres. Un fils du Soleil s'honoreroit de vos sentimens : votre raison est presque celle de la Nature : combien de motifs pour vous chérir ! jusqu'à la noblesse de votre figure , tout me plaît en vous ; l'amitié a des yeux aussi-bien que l'amour. Autrefois , après un moment d'absence , je ne vous voyois pas revenir sans qu'une sorte de sérénité ne se répandît dans mon cœur : pourquoi avez-vous changé ces innocens plaisirs en peines & en contraintes ?

Votre raison ne paroît plus qu'avec effort. J'en crains sans cesse les écarts. Les sentimens dont vous m'entretenez , gênent l'expression des miens ; ils me privent du plaisir de vous peindre sans détour les charmes que je goûterois dans votre amitié , si vous n'en troubliez la douceur. Vous m'ôtez jusqu'à la volupté délicate de regarder mon bienfaiteur ; vos yeux embarrassent les miens ; je n'y remarque plus cette agréable tranquillité qui passoit quelquefois jusqu'à mon ame ; je n'y trouve qu'une morne douleur qui me reproche sans cesse d'en être la cause.

Ah , Dcterville ! que vous êtes injuste , si vous croyez souffrir seul !

Mia chère Zilia , s'écria-t-il, en me baissant la main avec ardeur , que vos bontés & votre franchise redoublent mes regrets ! Quel trésor que la possession d'un cœur tel que le vôtre ! Mais avec quel désespoir vous m'en faites sentir la perte ! Puissante Zilia , continua-t-il , quel pouvoir est le vôtre ! N'étoit-ce point assez de me faire passer de la profonde indifférence à l'amour excessif, de l'indolence à la fureur , faut-il encore vaincre des sentimens que vous avez fait naître ? Le pourrai-je ? Oui , lui dis-je ; cet effort est digne de vous , de votre cœur. Cette action juste vous eleve au-dessus des mortels. Mais pourrai-je y survivre ? reprit-il douloureusement. N'espérez pas au moins que je serve de victime au triomphe de votre amant ; j'irai loin de vous adorer votre idée ; elle sera la nourriture amère de mon cœur , je vous aimerai , & je ne vous verrai plus ! Ah ! du moins , n'oubliez pas

Les sanglots étouffèrent sa voix ; il se hâta de cacher les larmes qui couvroient son visage ; j'en répandois moi-même.

Aussi touchée de sa générosité que de sa douleur , je pris une de ses mains que je ferrai dans les miennes ; non , lui dis-je , vous ne partirez point. Laissez-moi mon ami , contentez-vous des sentimens que j'aurai toute ma vie pour vous ; je vous aime presqu'autant que j'aime Aza : mais je ne puis jamais vous aimer comme lui.

Cruelle Zilia ! s'écria-t-il avec transport , accompagnerez-vous toujours vos bontés des coups les plus sensibles ? Un mortel poison détruira-t-il sans cesse le charme que vous répandez sur vos paroles ? Que je suis insensé de me livrer à leur douceur ! Dans quel honteux abaissement je me plonge ! C'en est fait , je me rends à moi-même, ajouta-t-il d'un ton ferme ; adieu , vous verrez bientôt Aza. Puisse-t-il ne pas vous faire éprouver les tourmens qui me dévorent, puisse-t-il être tel que vous le désirez , & digne de votre cœur.

Quelles allarmes , mon cher Aza , l'air dont il prononça ces dernières paroles ne jeta-t-il pas dans mon ame ! Je ne pus me défendre des soupçons qui se présenterent en foule à mon esprit. Je ne

doutai pas que Détérville ne fût mieux instruit qu'il ne vouloit le paroître , qu'il ne m'eût caché quelques Lettres qu'il pouvoit avoir reçues d'Espagne ; enfin , oserai-je le prononcer , que tu ne fusses infidèle.

Je lui demandai la vérité avec les dernières instances : tout ce que je pus tirer de lui , ne fut que des conjectures vagues , aussi propres à confirmer qu'à détruire mes craintes. Cependant les réflexions qu'il fit sur l'inconstance des hommes , sur les dangers de l'absence , & sur la légèreté avec laquelle tu avois changé de Religion , jetterent quelque trouble dans mon ame.

Pour la première fois , ma tendresse me devint un sentiment pénible ; pour la première fois je craignis de perdre ton cœur. Aza ! s'il étoit vrai ; si tu ne m'aimois plus ! . . . Ah ! que jamais un tel soupçon ne fouille la pureté de mon cœur. Non ; je serois seule coupable , si je m'arrêtois un moment à cette pensée , indigne de ma candeur , de ta vertu , de ta constance. Non , c'est le désespoir qui a suggéré à Détérville ces affreuses idées. Son trouble & son

égarement ne devoient-ils pas me rassurer ? L'intérêt qui me faisoit parler , ne devoit-il pas m'être suspect ? Il me le fut, mon cher Aza : mon chagrin se tourna tout entier contre lui ; je le traitai durement ; il me quitta désespéré. Aza ! je t'aime si tendrement ! Non , jamais tu ne pourras m'oublier.

LETTRE TRENTE - DEUXIEME.

*Impatience de Zilia sur l'arrivée d'Aza.
Elle demeure avec Celine & son mari ,
qui la répandent dans le grand monde.
Ses réflexions sur le caractère des François.*

QUE ton voyage est long , mon cher Aza ! Que je désire ardemment ton arrivée ! Le terme m'en paroît plus vague que je ne l'avois encore envisagé ; & je me garde bien de faire là-dessus aucune question à Déterville. Je ne puis lui pardonner la mauvaise opinion qu'il a de ton cœur. Celle que je prends du sien , diminue de beaucoup la pitié que j'avois

de ses peines , & le regret d'être en quelque façon séparée de lui.

Nous sommes à Paris depuis quinze jours ; je demeure avec Céline dans la maison de son mari , assez éloignée de celle de son frère , pour n'être point obligée à le voir à toute heure. Il vient souvent y manger ; mais nous y menons une vie si agitée , Céline & moi , qu'il n'a pas le loisir de me parler en particulier.

Depuis notre retour , nous employons une partie de la journée au travail pénible de notre ajustement , & le reste , à ce qu'on appelle rendre des devoirs.

Ces deux occupations me paroîtroient aussi infructueuses , qu'elles sont fatigantes , si la dernière ne me procuroit les moyens de m'instruire encore plus particulièrement des mœurs du pays. A mon arrivée en France , n'ayant aucune connoissance de la langue , je ne jugeois que sur les apparences. Lorsque je commençai à en faire usage , j'étois dans la maison religieuse : tu sçais que j'y trouvois peu de secours pour mon instruction ; je n'ai vu à la Campagne qu'une espèce de société particulière : c'est à présent que ,
répandue

répandue dans ce qu'on appelle le grand monde , je vois la nation entière , & que je puis l'examiner sans obstacle.

Les devoirs que nous rendons , consistent à entrer en un jour dans le plus grand nombre de maisons qu'il est possible pour y rendre & y recevoir un tribut de louanges réciproques sur la beauté du visage & de la taille , sur l'excellence du goût & du choix des parures , & jamais sur les qualités de l'ame.

Je n'ai pas été long-tems sans m'apercevoir de la raison qui fait prendre tant de peines pour acquérir cet hommage frivole ; c'est qu'il faut nécessairement le recevoir en personne ; encore n'est-il que bien momentané. Dès que l'on disparoît , il prend une autre forme. Les agrémens que l'on trouvoit à celle qui sort , ne servent plus que de comparaison méprisante pour établir les perfections de celle qui arrive.

La censure est le goût dominant des François , comme l'inconséquence est le caractère de la nation. Leurs Livres sont la critique générale des mœurs , & leur conversation celle de chaque Particulier , pourvu néanmoins qu'ils soient absens ;

alors on dit librement tout le mal que l'on ne pense pas. Les plus gens de bien suivent la coutume ; on les distingue seulement à une certaine formule d'apologie de leur franchise & de leur amour pour la vérité , au moyen de laquelle ils révèlent , sans scrupule , les défauts , les ridicules , & jusqu'aux vices de leurs amis.

Si la sincérité dont les François font usage les uns contre les autres , n'a point d'exception , de même leur confiance réciproque est sans bornes. Il ne faut ni éloquence pour se faire écouter , ni probité pour se faire croire. Tout est dit , tout est reçu avec la même légèreté.

Ne crois pas pour cela , mon cher Aza , qu'en général les François soient nés méchans ; je serois plus injuste qu'eux , si je te laissois dans l'erreur.

Naturellement sensibles , touchés de la vertu , je n'en ai point vu qui écoutât , sans attendrissement , le récit que l'on m'oblige souvent de faire de la droiture de nos cœurs , de la candeur de nos sentimens & de la simplicité de nos mœurs ; s'ils vivoient parmi nous , ils deviendroient vertueux ; l'exemple & la cour-

rume sont les tyrans de leur conduite.

Tel qui pense bien d'un absent, en médit pour n'être point méprisé de ceux qui l'écoutent ; tel autre seroit bon , humain , sans orgueil , s'il ne craignoit d'être ridicule ; & tel est ridicule par état , qui seroit un modèle de perfection , s'il osoit hautement avoir du mérite.

Enfin , mon cher Aza , chez la plupart d'entr'eux , les vices sont artificiels comme les vertus , & la frivolité de leur caractère ne leur permet d'être qu'imparfaitement ce qu'ils sont. Tels , à-peu-près , que certains jouets de leur enfance , imitation informe des êtres pensans , ils ont du poids aux yeux , de la légèreté au tact , la surface colorée , un intérieur informe , un prix apparent , aucune valeur réelle. Aussi ne sont-ils guère estimés par les autres nations que comme les jolies bagatelles le sont dans la société. Le bon-sens sourit à leurs gentillesces , & les remet froidement à leur place.

Heureuse la nation qui n'a que la nature pour guide , la vérité pour principe , & la vertu pour mobile !

LETTRE TRENTE-TROISIEME.

Suite des réflexions de Zilia sur le caractère des François , sur-tout à l'égard des femmes,

IL n'est pas surprenant , mon cher Aza , que l'inconséquence soit une suite du caractère léger des François ; mais je ne puis assez m'étonner de ce qu'avec autant & plus de lumières qu'aucune autre nation , ils semblent ne pas appercevoir les contradictions choquantes que les Étrangers remarquent en eux dès la première vue.

Parmi le grand nombre de celles qui me frappent tous les jours , je n'en vois point de plus déshonorante pour leur esprit , que leur façon de penser sur les femmes. Ils les respectent , mon cher Aza , & en même tems il les méprisent avec un égal excès.

La première loi de leur politesse , ou si tu veux de leur vertu , (car jusqu'ici je ne leur en ai guère découvert d'autres) , regarde les femmes. L'homme du plus

haut rang doit des égards à celle de la plus vile condition ; il se couvriroit de honte , & de ce qu'on appelle ridicule , s'il lui faisoit quelque insulte personnelle ; & cependant l'homme le moins considérable , le moins estimé , peut tromper , trahir une femme de mérite , noircir sa réputation par des calomnies , sans craindre ni blâme ni punition.

Si je n'étois assurée que bientôt tu pourras en juger par toi-même , oserois-je te peindre des contrastes que la simplicité de nos esprits peut à peine concevoir ? Docile aux notions de la Nature , notre génie ne va pas au-delà. Nous avons trouvé que la force & le courage dans un sexe , indiquoit qu'il devoit être le soutien & le défenseur de l'autre ; nos Loix y sont conformes (*a*). Ici , loin de compatir à la foiblesse des femmes , celles du peuple , accablées de travail , n'en sont soulagées ni par les loix , ni par leurs maris ; celles d'un rang plus élevé , jouet de la séduction ou de la méchanceté des hommes , n'ont , pour se dédommager

(*a*) Les loix dispensoient les femmes de tout travail pénible.

de leurs perfidies, que les dehors d'un respect purement imaginaire, toujours suivi de la plus mordante satire.

Je m'étois bien apperçue, en entrant dans le monde, que la censure habituelle de la nation tomboit principalement sur les femmes, & que les hommes, entre eux, ne se méprisoient qu'avec ménagement : j'en cherchois la cause dans leurs bonnes qualités, lorsqu'un accident me l'a fait découvrir parmi leurs défauts.

Dans toutes les maisons où nous sommes entrées depuis deux jours, on a raconté la mort d'un jeune homme tué par un de ses amis, & l'on approuvoit cette action barbare, par la seule raison que le mort avoit parlé au désavantage du vivant : cette extravagance me parut d'un caractère assez sérieux pour être approfondie. Je m'informai, & j'appris, mon cher Aza, qu'un homme est obligé d'exposer sa vie pour la ravir à un autre, s'il apprend que cet autre a tenu quelques discours contre lui ; ou à se bannir de la société, s'il refuse de prendre une vengeance si cruelle. Il n'en fallut pas davantage pour m'ouvrir les yeux sur ce que je cherchois. Il est clair que les hommes,

naturellement lâches , sans honte & sans remords , ne craignent que les punitions corporelles ; & que, si les femmes étoient autorisées à punir les outrages qu'on leur fait de la même manière dont ils sont obligés de se venger de la plus légère insulte , tel que l'on voit reçu & accueilli dans la société , ne le feroit plus ; ou , retiré dans un désert , il y cacheroit sa honte & sa mauvaise foi. L'impudence & l'effronterie dominant entièrement les jeunes hommes , sur-tout quand ils ne risquent rien. Le motif de leur conduite avec les femmes , n'a pas besoin d'autre éclaircissement : mais je ne vois pas encore le fondement du mépris intérieur que je remarque pour elles , presque dans tous les esprits ; je ferai mes efforts pour le découvrir ; mon propre intérêt m'y engage. O mon cher Aza ! quelle seroit ma douleur , si , à ton arrivée , on te parloit de moi comme j'entends parler des autres !



LETTRE TRENTE-QUATRIEME.

*Zilia continue ses réflexions sur les mœurs
de la Nation Française.*

IL m'a fallu beaucoup de tems , mon cher Aza , pour approfondir la cause du mepris que l'on a presque généralement ici pour les femmes. Enfin je crois l'avoir découvert dans le peu de rapport qu'il y a entre ce qu'elles font & ce qu'on s' imagine qu'elles devroient être. On voudroit , comme ailleurs , qu'elles eussent du mérite & de la vertu. Mais il faudroit que la Nature les fît ainsi ; car l'éducation qu'on leur donne est si opposée à la fin qu'on se propose , qu'elle me paroît être le chef-d'œuvre de l'inconséquence françoise.

On sçait au Pérou , mon cher Aza , que , pour préparer les humains à la pratique des vertus , il faut leur inspirer dès l'enfance un courage & une certaine fermeté d'ame qui leur forment un caractère décidé ; on l'ignore en France. Dans le

premier âge , les enfans ne paroissent destinés qu'au divertissement des parens & de ceux qui les gouvernent. Il semble que l'on veuille tirer un honteux avantage de leur incapacité à découvrir la vérité. On les trompe sur ce qu'ils ne voient pas. On leur donne des idées fausses de ce qui se présente à leurs sens, & l'on rit inhumainement de leurs erreurs : on augmente leur sensibilité & leur foiblesse naturelle par une puérile compassion pour les petits accidens qui leur arrivent : on oublie qu'ils doivent être des hommes.

Je ne sçais quelles sont les suites de l'éducation qu'un pere donne à son fils : je ne m'en suis pas informée. Mais je sçais que , du moment que les filles commencent à être capables de recevoir des instructions , on les enferme dans une maison religieuse , pour leur apprendre à vivre dans le monde ; que l'on confie le soin d'éclairer leur esprit à des personnes auxquelles on feroit peut-être un crime d'en avoir , & qui sont incapables de leur former le cœur qu'elles ne connoissent pas.

Les principes de la Religion , si propres à servir de germe à toutes les vertus ,

ne sont appris que superficiellement , & par mémoire. Les devoirs , à l'égard de la Divinité , ne sont pas inspirés avec plus de méthode. Ils consistent dans de petites cérémonies d'un culte extérieur , exigées avec tant de sévérité , pratiquées avec tant d'ennui , que c'est le premier joug dont on se défait en entrant dans le monde ; & si l'on en conserve encore quelques usages , à la manière dont on s'en acquitte , on croiroit volontiers que ce n'est qu'une espèce de politesse que l'on rend par habitude à la Divinité.

D'ailleurs , rien ne remplace les premiers fondemens d'une éducation mal dirigée. On ne connoît presque point en France le respect pour soi-même , dont on prend tant de soin de remplir le cœur de nos Vierges. Ce sentiment généreux qui nous rend le juge le plus sévère de nos actions & de nos pensées , qui devient un principe sûr , quand il est bien senti , n'est ici d'aucune ressource pour les femmes. Au peu de soin que l'on prend de leur ame , on seroit tenté de croire que les François sont dans l'erreur de certains peuples barbares qui leur en refusent une.

Régler les mouvemens du corps , arranger ceux du visage , composer l'extérieur , sont les points essentiels de l'éducation. C'est sur les attitudes plus ou moins gênantes de leurs filles que les pères se glorifient de les avoir bien élevées. Ils leur recommandent de se pénétrer de confusion pour une faute commise contre la bonne grace : ils ne leur disent pas que la contenance honnête n'est qu'une hypocrisie , si elle n'est l'effet de l'honnêteté de l'ame. On excite sans cesse en elles ce méprisable amour-propre , qui n'a d'effet que sur les agrémens extérieurs. On ne leur fait pas connoître celui qui forme le mérite , & qui n'est satisfait que par l'estime. On borne la seule idée qu'on leur donne de l'honneur , à n'avoir point d'amans , en leur présentant sans cesse la certitude de plaire pour récompense de la gêne & de la contrainte qu'on leur impose ; & le tems le plus précieux pour former l'esprit , est employé à acquérir des talens imparfaits , dont on fait peu d'usage dans la jeunesse , & qui deviennent des ridicules dans un âge plus avancé.

Mais ce n'est pas tout , mon cher Aza ,

l'inconséquence des François n'a point de bornes. Avec de tels principes , ils attendent de leurs femmes la pratique des vertus qu'ils ne leur font pas connoître ; ils ne leur donnent pas même une idée juste des termes qui les désignent. Je tire tous les jours plus de claiïrcissement qu'il ne m'en faut là-dessus , dans les entretiens que j'ai avec de jeunes personnes , dont l'ignorance ne me cause pas moins d'étonnement que tout ce que j'ai vu jusqu'ici.

Si je leur parle de sentimens , elles se défendent d'en avoir , parce qu'elles ne connoissent que celui de l'amour. Elles n'entendent , par le mot de bonté , que la compassion naturelle que l'on éprouve à la vue d'un être souffrant ; & j'ai même remarqué qu'elles en sont plus affectées pour des animaux que pour des humains ; mais cette bonté tendre , réfléchie , qui fait faire le bien avec noblesse & discernement , qui porte à l'indulgence & à l'humanité , leur est totalement inconnue. Elles croient avoir rempli toute l'étendue des devoirs de la discrétion , en ne révélant qu'à quelques amies les secrets frivoles qu'elles ont surpris , ou qu'on leur a confiés.

Mais elles n'ont aucune idée de cette discrétion circonspecte, délicate & nécessaire pour ne point être à charge, pour ne blesser personne, & pour maintenir la paix dans la société.

Si j'essaie de leur expliquer ce que j'entends par la modération, sans laquelle les vertus sont presque des vices; si je parle de l'honnêteté des mœurs & de l'équité à l'égard des inférieurs, si peu pratiquée en France, & de la fermeté à mépriser & à fuir les vicioux de qualité, je remarque à leur embarras qu'elles me soupçonnent de parler la Langue Péruvienne, & que la politesse les engage à feindre de m'entendre.

Elles ne sont pas mieux instruites sur la connoissance du monde, des hommes & de la société. Elles ignorent jusqu'à l'usage de leur langue naturelle; il est rare qu'elles la parlent correctement, & je ne m'apperois pas, sans une extrême surprise, que je suis à présent plus sçavante qu'elles à cet égard.

C'est dans cette ignorance que l'on marie les filles, à peine sorties de l'enfance. Dès-lors il semble, au peu d'intérêt que les parens prennent à leur

conduite , qu'elles ne leur appartiennent plus. Il seroit encore tems de réparer les défauts de la premiere éducation ; on n'en prend pas la peine.

Une jeune femme libre dans son appartement , y reçoit sans contrainte les compagnies qui lui plaisent. Ses occupations sont ordinairement puériles , toujours inutiles , & peut-être au-dessous de l'oisiveté. On entretient son esprit tout au moins de frivolités malignes ou insipides , plus propres à la rendre méprisable que la stupidité même. Sans confiance en elle , son mari ne cherche point à la former au soin de ses affaires , de sa famille & de sa maison. Elle ne participe au tout de ce petit Univers , que par la représentation. C'est une figure d'ornement , pour amuser les curieux. Aussi , pour peu que l'humeur impérieuse se joigne au goût de la dissipation , elle donne dans tous les travers , passe rapidement de l'indépendance à la licence , & bientôt elle arrache le mépris & l'indignation des hommes , malgré leur penchant & leur intérêt à tolérer les vices de la Jeunesse en faveur de ses agrémens.

Quoique je te dise la vérité avec toute la sincérité de mon cœur, mon cher Aza, garde-toi bien de croire, qu'il n'y ait point ici de femmes de mérite. Il en est d'assez heureusement nées pour se donner à elles-mêmes ce que l'éducation leur refuse. L'attachement à leurs devoirs, la décence de leurs mœurs & les agrémens honnêtes de leur esprit attirent sur elles l'estime de tout le monde. Mais le nombre de celles-là est si borné, en comparaison de la multitude, qu'elles sont connues & révérees par leur propre nom. Ne crois pas non plus que le dérangement de la conduite des autres vienne de leur mauvais naturel. En général, il me semble que les femmes naissent ici, bien plus communément que chez nous, avec toutes les dispositions nécessaires pour égaler les hommes en mérite & en vertus. Mais comme s'ils en convenoient au fond de leur cœur, & que leur orgueil ne pût supporter cette égalité, ils contribuent en toute manière à les rendre méprisables, soit en manquant de considération pour les leurs, soit en séduisant celles des autres.

Quand tu sauras qu'ici l'autorité est

entièrement du côté des hommes , tu ne douteras pas , mon cher Aza , qu'ils ne soient responsables de tous les désordres de la société. Ceux qui , par une lâche indifférence , laissent suivre à leurs femmes le goût qui les perd , sans être les plus coupables , ne sont pas les moins dignes d'être méprisés ; mais on ne fait pas assez d'attention à ceux qui , par l'exemple d'une conduite vicieuse & indécente , entraînent leurs femmes dans le dérèglement , ou par dépit ou par vengeance.

Et en effet , mon cher Aza , comment ne feroient-elles pas révoltées contre l'injustice des Loix qui tolèrent l'impunité des hommes , poussée au même excès que leur autorité. Un mari , sans craindre aucune punition , peut avoir pour sa femme les manières les plus rebutantes ; il peut dissiper en prodigalités , aussi criminelles qu'excessives , non seulement son bien , celui de ses enfans , mais même celui de la victime , qu'il fait gémir presque dans l'indigence , par une avarice pour les dépenses honnêtes , qui s'allie très - communément ici avec la prodigalité. Il est autorisé à punir rigoureusement l'appar-

rence d'une légère infidélité, en se livrant sans honte à toutes celles que le libertinage lui suggère. Enfin, mon cher Aza, il semble qu'en France les liens du mariage ne soient réciproques qu'au moment de la célébration, & que dans la suite les femmes seules y doivent être assujetties.

Je pense & je sens que ce seroit les honorer beaucoup que de les croire capables de conserver de l'amour pour leur mari, malgré l'indifférence & les dégoûts, dont la plupart sont accablées. Mais qui peut résister au mépris ?

Le premier sentiment que la Nature a mis en nous, est le plaisir d'être ; & nous le sentons plus vivement, & par degrés, à mesure que nous nous appercevons du cas que l'on fait de nous.

Le bonheur machinal du premier âge est d'être aimé de ses parens, & accueilli des Etrangers. Celui du reste de la vie est de sentir l'importance de notre être, à proportion qu'il devient nécessaire au bonheur d'un autre. C'est toi, mon cher Aza, c'est ton amour extrême, c'est la franchise de nos cœurs, la sincérité de nos sentimens qui m'ont dévoilé

les secrets de la Nature & ceux de l'amour. L'amitié, ce sage & doux lien, devroit peut-être remplir tous nos vœux ; mais elle partage sans crime & sans scrupule son affection entre plusieurs objets ; l'amour qui donne & qui exige une préférence exclusive, nous présente une idée si haute, si satisfaisante de notre être, qu'elle seule peut contenter l'avidité ambition de primauté qui naît avec nous, qui se manifeste dans tous les âges, dans tous les états ; & le goût naturel pour la propriété, achève de déterminer notre penchant à l'amour.

Si la possession d'un meuble, d'un bijou, d'une terre, est un des sentimens les plus agréables que nous éprouvions, quel doit être celui qui nous assure la possession d'un cœur, d'une ame, d'un être libre, indépendant, & qui se donne volontairement en échange du plaisir de posséder en nous les mêmes avantages ?

Sil est donc vrai, mon cher Aza, que le désir dominant de nos cœurs soit celui d'être honoré en général & chéri de quelqu'un en particulier ; conçois-tu par quelle inconséquence les François peuvent espérer qu'une jeune femme accablée

de l'indifférence offensante de son mari , ne cherche pas à se soustraire à l'espèce d'anéantissement qu'on lui présente sous toutes sortes de formes ? Imagines-tu qu'on puisse lui proposer de ne tenir à rien dans l'âge où les prétentions vont toujours au-delà du mérite ? Pourrois-tu comprendre sur quel fondement on exige d'elle la pratique des vertus , dont les hommes se dispensent , en leur refusant les lumières & les principes nécessaires pour les pratiquer. Mais ce qui se conçoit encore moins , c'est que les parens & les maris se plaignent réciproquement du mépris que l'on a pour leurs femmes & leurs filles , & qu'ils en perpétuent la cause de race en race avec l'ignorance , l'incapacité & la mauvaise éducation.

O mon cher Aza ! que les vices brillans d'une nation d'ailleurs séduisante ne nous dégoûtent point de la naïve simplicité de nos mœurs ! N'oublions jamais, toi, l'obligation où tu es d'être mon exemple , mon guide, mon soutien dans le chemin de la vertu ; & moi , celle où je suis de conserver ton estime & ton amour , en imitant mon modèle.

LETTRE TRENTE-CINQUIEME.

Déterville , avec une partie des richesses de Zilia , lui fait l'acquisition d'une terre , où , sans l'avoir prevenue , il lui donne une fete agréable.

Nos visites & nos fatigues , mon cher Aza , ne pouvoient se terminer plus agréablement. Quelle journée délicieuse j'ai passé hier ! Combien les nouvelles obligations que j'ai à Déterville & à sa sœur me sont agréables ! Mais combien elles me seront plus chères , quand je pourrai les partager avec toi !

Après deux jours de repos , nous partîmes hier matin de Paris , Céline , son frere , son mari & moi , pour aller , disoit-elle , rendre une visite à la meilleure de ses amies. Le voyage ne fut pas long , nous arrivâmes de très-bonne heure à une maison de campagne , dont la situation & les approches me parurent admirables ; mais ce qui m'étonna en y entrant , fut d'en trouver toutes les portes

ouvertes , & de n'y rencontrer personne.

Cette maison , trop belle pour être abandonnée , trop petite pour cacher le monde qui auroit dû l'habiter , me paroissoit un enchantement. Cette pensée me divertit ; je demandai à Céline si nous étions chez une de ces Fées dont elle m'avoit fait lire les histoires , où la maîtresse du logis étoit invisible , ainsi que les domestiques.

Vous la verrez , me répondit-elle ; mais comme des affaires importantes l'appellent ailleurs pour toute la journée, elle m'a chargée de vous engager à faire les honneurs de chez elle pendant son absence. Mais avant toutes choses , ajouta-t-elle , il faut que vous signiez le consentement que vous donnez , sans doute, à cette proposition. Ah ! volontiers , lui dis-je , en me prêtant à la plaisanterie.

Je n'eus pas plutôt prononcé ces paroles , que je vis entrer un homme vêtu de noir , qui tenoit une écritoire & du papier déjà écrit ; il me le présenta , & j'y plaçai mon nom où l'on voulut.

Dans l'instant même , parut un autre homme d'assez bonne mine , qui nous invita , selon la coutume , de passer avec

lui dans l'endroit où l'on mange. Nous y trouvâmes une table servie avec autant de propreté que de magnificence ; à peine étions-nous assis , qu'une musique charmante se fit entendre dans la chambre voisine ; rien ne manquoit de tout ce qui peut rendre un repas agréable. Détéville même sembloit avoir oublié son chagrin , pour nous exciter à la joie : il me parloit en mille manières de ses sentimens pour moi , mais toujours d'un ton flatteur , sans plainte ni reproche.

Le jour étoit serein ; d'un commun accord nous résolûmes de nous promener en sortant de table. Nous trouvâmes les jardins beaucoup plus étendus que la maison ne sembloit le promettre. L'art & la symmétrie ne s'y faisoient admirer que pour rendre plus touchans les charmes de la plus simple Nature.

Nous bornâmes notre course dans un bois qui termine ce beau jardin ; assis tous quatre sur un gazon délicieux , nous vîmes venir à nous d'un côté une troupe de payfans vêtus proprement à leur manière , précédés de quelques instrumens de musique , & de l'autre , une troupe de jeunes filles vêtues de blanc , la tête

ornée de fleurs champêtres , qui chantoient d'une façon rustique , mais mélodieuse , des chansons , où j'entendis avec surprise que mon nom étoit souvent répété.

Mon étonnement fut bien plus fort , lorsque les deux troupes nous ayant joints , je vis l'homme le plus apparent quitter la sienne , mettre un genou en terre , & me présenter dans un grand bassin plusieurs clefs , avec un compliment , que mon trouble m'empêcha de bien entendre ; je compris seulement , qu'étant le chef des Villageois de la contrée , il venoit me rendre hommage en qualité de leur Souveraine , & me présenter les clefs dont j'étois aussi la maîtresse.

Dès qu'il eut fini sa harangue , il se leva pour faire place à la plus jolie d'entre les jeunes filles. Elle vint me présenter une gerbe de fleurs , ornée de rubans , qu'elle accompagna aussi d'un petit discours à ma louange , dont elle s'acquitta de bonne grace.

J'étois trop confuse , mon cher Aza , pour répondre à des éloges que je méritois si peu. D'ailleurs , tout ce qui se pas-

soit, avoit un ton si approchant de celui de la vérité, que dans bien des momens je ne pouvois me défendre de croire ce que néanmoins je trouvois incroyable. Cette pensée en produisit une infinité d'autres : mon esprit étoit tellement occupé, qu'il me fut impossible de proférer une parole. Si ma confusion étoit divertissante pour la compagnie, elle étoit si embarrassante pour moi, que Dérerville en fut touché ; il fit un signe à sa sœur : elle se leva, après avoir donné quelques pièces d'or aux payfans & aux jeunes filles, en leur disant, que c'étoient les prémices de mes bontés pour eux : elle me proposa de faire un tour de promenade dans le bois ; je la suivis avec plaisir, comptant bien lui faire des reproches de l'embarras où elle m'avoit mise ; mais je n'en eus pas le tems. A peine avions-nous fait quelques pas, qu'elle s'arrêta, & me regardant avec une mine aïante : avouez, Zilia, me dit-elle, que vous êtes bien fâchée contre nous, & que vous le ferez bien davantage, si je vous dis, qu'il est très-vrai que cette terre & cette maison vous appartiennent.

A moi, m'écriai-je ! ah ! Céline !
est-ce

est-ce là ce que vous m'aviez promis ? Vous poussez trop loin l'outrage ou la plaisanterie. Attendez , me dit-elle plus sérieusement : si mon frere avoit disposé de quelque partie de vos trésors pour en faire l'acquisition , & qu'au lieu des ennuyeuses formalités dont il s'est chargé , il ne vous eût réservé que la surprise , nous harriez-vous bien fort ? Ne pourriez-vous nous pardonner de vous avoir procuré , à tout évènement , une demeure telle que vous avez paru l'aimer , & de vous avoir assurée une vie indépendante ? Vous avez signé ce matin l'acte authentique qui vous met en possession de l'une & de l'autre. Grondez-nous à présent tant qu'il vous plaira , ajouta-t-elle en riant , si rien de tout cela ne vous est agréable.

Ah ! mon aimable amie ! m'écriai-je , en me jettant dans ses bras , je sens trop vivement des soins si généreux pour vous exprimer ma reconnoissance. Il ne me fut possible de prononcer que ce peu de mots ; j'avois senti d'abord l'importance d'un tel service. Touchée , attendrie , transportée de joie en pensant au plaisir que j'aurois à te consacrer cette char-

manche demeure ; la multitude de mes sentimens en étouffoit l'expression. Je faisois à Céline des caresses qu'elle me rendoit avec la même tendresse ; & après m'avoir donné le tems de me remettre , nous allâmes retrouver son frere & son mari.

Un nouveau trouble me saisit en abordant Déterville , & jetta un nouvel embarras dans mes expressions ; je lui tendis la main , il la baïsa sans proférer une parole , & se détourna pour cacher des larmes qu'il ne put retenir , & que je pris pour des signes de la satisfaction qu'il avoit de me voir si contente ; j'en fus attendrie jusqu'à en verser aussi quelques-unes. Le mari de Céline , moins intéressé que nous à ce qui se passoit , remit bientôt la conversation sur le ton de plaisanterie ; il me fit des complimens sur ma nouvelle dignité , & nous engagea à retourner à la maison pour en examiner , disoit-il , les défauts , & faire voir à Déterville que son goût n'étoit pas aussi sûr qu'il s'en flattoit.

Te l'avouerai-je , mon cher Aza ? Tout ce qui s'offrit à mon passage me parut reprendre une nouvelle forme ; les

fleurs me sembloient plus belles , les arbres plus verts , la symmétrie des jardins mieux ordonnée. Je trouvai la maison plus riante , les meubles plus riches , les moindres bagatelles m'étoient devenues intéressantes.

Je parcourus les appartemens dans une ivresse de joie qui ne me permettoit pas de rien examiner ; le seul endroit où je m'arrêtai, fut dans une assez grande chambre entourée d'un grillage d'or , légèrement travaillé, qui renfermoit une infinité de Livres de toutes couleurs , de toutes formes , & d'une propreté admirable ; j'étois dans un tel enchantement , que je croyois ne pouvoir les quitter sans les avoir tous lus. Céline m'en arracha , en me faisant souvenir d'une clef d'or que Déterville m'avoit remise. Je m'en servis pour ouvrir précipitamment une porte que l'on me montra ; & je restai immobile à la vue des magnificences qu'elle renfermoit.

C'étoit un cabinet tout brillant de glaces & de peintures : les lambris à fond verd , ornés de figures extrêmement bien dessinés , imitoient une partie des jeux & des cérémonies de la ville du

Soleil, telles à-peu-près que je les avois dépeintes à Détérville.

On y voyoit nos Vierges représentées en mille endroits avec le même habillement que je portois en arrivant en France ; on disoit même qu'elles me ressembloient,

Les ornemens du Temple que j'avois laissés dans la maison religieuse, soutenus par des pyramides dorées, ornoient tous les coins de ce magnifique cabinet. La figure du Soleil, suspendue au milieu d'un plafond peint des plus belles couleurs du ciel, achevoit, par son éclat, d'embellir cette charmante solitude ; & des meubles commodes assortis aux peintures, la rendoient délicieuse.

Détérville, profitant du silence où me retenoient ma surprise, ma joie & mon admiration, me dit, en s'approchant de moi : vous pourrez vous appercevoir, belle Zilia, que la Chaise d'or ne se trouve point dans ce nouveau Temple du Soleil ; un pouvoir magique l'a transformée en maison, en jardin, en terres. Si je n'ai pas employé ma propre science à cette métamorphose, ce n'a pas été sans regret ; mais il a fallu respecter votre dé-

licatesse. Voici, me dit-il, en ouvrant une petite armoire, pratiquée adroitement dans le mur, voici les débris de l'opération magique. En même tems il me fit voir une cassette remplie de pièces d'or à l'usage de France. Ceci, vous le sçavez, continua-t-il, n'est pas ce qui est le moins nécessaire parmi nous ; j'ai cru devoir vous en conserver une petite provision.

Je commençois à lui témoigner ma vive reconnoissance, & l'admiration que me caufoient des soins si prévenans, quand Céline m'interrompit & m'entraîna dans une chambre à côté du merveilleux cabinet. Je veux aussi, me dit-elle, vous faire voir la puissance de mon art. On ouvrit de grandes armoires remplies d'étoffes admirables, de linge, d'ajustemens, enfin de tout ce qui est à l'usage des femmes, avec une telle abondance, que je ne pus m'empêcher d'en rire, & de demander à Céline, combien d'années elle vouloit que je vécusse pour employer tant de belles choses. Autant que nous en vivrons mon frere & moi, me répondit-elle : & moi, repris-je, je désire que vous viviez l'un & l'autre au-

tant que je vous aimerai , & vous ne mourrez pas les premiers.

En achevant ces mots , nous retournâmes dans le Temple du Soleil : c'est ainsi qu'ils nommerent le merveilleux Cabinet. J'eus enfin la liberté de parler ; j'exprimai , comme je le sentoís , les sentimens dont j'étois pénétrée. Quelle bonté ! que de vertus dans les procédés du frere & de la sœur !

Nous passâmes le reste du jour dans les délices de la confiance & de l'amitié ; je leur fis les honneurs du souper encore plus gaiement que je n'avois fait ceux du dîner. J'ordonnois librement à des domestiques que je sçavois être à moi ; je badinois sur mon autorité & mon opulence ; je fis tout ce qui dépendoit de moi pour rendre agréables à mes bienfaiteurs leurs propres bienfaits.

Je crus cependant m'appercevoir qu'à mesure que le tems s'écouloit , Déterville retomboit dans sa mélancolie , & même qu'il échappoit de tems en tems des larmes à Céline ; mais l'un & l'autre reprenoient si promptement un air serein , que je crus m'être trompée.

Je fis mes efforts pour les engager à

jouir quelques jours avec moi du bonheur qu'ils me procuroient : je ne pus l'obtenir. Nous sommes revenus cette nuit, en nous promettant de retourner incessamment dans mon Palais enchanté.

O mon cher Aza ! quelle sera ma félicité , quand je pourrai l'habiter avec toi !

LETTRE TRENTESIXIÈME.

Transport de Zilia à la nouvelle de la prochaine arrivée d'Aza.

LA tristesse de Déterville & de sa sœur, mon cher Aza, n'a fait qu'augmenter depuis notre retour de mon Palais enchanté ; ils me sont trop chers l'un & l'autre pour ne m'être pas empressée à leur en demander le motif ; mais voyant qu'ils s'obstinoient à me le taire , je n'ai plus douté que quelque nouveau malheur n'ait traversé ton voyage , & bientôt mon inquiétude a surpassé leur chagrin. Je n'en ai pas dissimulé la cause , & mes amis ne l'ont pas laissé durer long-tems.

Déterville m'a avoué qu'il avoit réso-

lu de me cacher le jour de ton arrivée ; afin de me surprendre ; mais que mon inquiétude lui faisoit abandonner son dessein. En effet , il m'a montré une Lettre du guide qu'il t'a fait donner ; & par le calcul du tems & du lieu où elle a été écrite , il m'a fait comprendre que tu peux être ici aujourd'hui , demain , dans ce moment même ; enfin qu'il n'y a plus de tems à mesurer jusqu'à celui qui comblera tous mes vœux.

Cette première confidence faite , Déterville n'a plus hésité de me dire tout le reste de ses arrangemens. Il m'a fait voir l'appartement qu'il te destine : tu logeras ici , jusqu'à ce qu'unis ensemble , la décence nous permette d'habiter mon délicieux Château. Je ne te perdrai plus de vue , rien ne nous séparera ; Déterville a pourvu à tout , & m'a convaincue plus que jamais de l'excès de sa générosité.

Après cet éclaircissement , je ne cherche plus d'autre cause à la tristesse qui le dévore , que ta prochaine arrivée. Je le plains ; je compatissais à sa douleur ; je lui souhaite un bonheur qui ne dépende point de mes sentimens , & qui soit une digne récompense de sa vertu.

J'en dissimule même une partie des transports de ma joie , pour ne pas irriter sa peine : c'est tout ce que je puis faire ; mais je suis trop occupée de mon bonheur pour le renfermer entièrement : ainsi , quoique je te croie fort près de moi , que je tressaille au moindre bruit , que j'interrompe ma Lettre presque à chaque mot pour courir à la fenêtre , je ne laisse pas de continuer à t'écrire ; il faut ce soulagement au transport de mon cœur. Tu es plus près de moi , il est vrai ; mais ton absence en est-elle moins réelle que si les mers nous séparoient encore. Je ne te vois point , tu ne peux m'entendre ; pourquoi cesserois-je de m'entretenir avec toi de la seule façon dont je puis le faire ? Encore un moment , & je te verrai ; mais ce moment n'existe point. Eh ! puis-je mieux employer ce qui me reste de ton absence , qu'en te peignant la vivacité de ma tendresse ? Hélas ! tu l'as vu toujours gémissante. Que ce tems est loin de moi ! Avec quel transport il sera effacé de mon souvenir ! Aza , cher Aza ! que ce nom est doux ! Bientôt je ne t'appellerai plus en vain ; tu m'entendras , tu voleras à ma voix : les plus tendres ex-

pressions de mon cœur feront la récompense de ton empressement

LETTRE TRENTE - SEPTIEME.

AU CHEVALIER DÉTERVILLE.

A Malthe.

Arrivée d'Aza. Reproches de Zilia à Déterville , qui s'est retiré à Malthe. Ses soupçons fondés sur le froid de l'abord de son Amant.

A VEZ-VOUS pu, Monsieur, prévoir, sans remords, le chagrin mortel que vous deviez joindre au bonheur que vous me prépariez ? Comment avez-vous eu la cruauté de faire précéder votre départ par des circonstances si agréables, par des motifs de reconnoissance si pressans, à moins que ce ne fût pour me rendre plus sensible à votre désespoir & à votre absence ? Comblée, il y a deux jours, des douceurs de l'amitié, j'en éprouve aujourd'hui les peines les plus ameres.

Céline, toute affligée qu'elle est, n'a

que trop bien exécuté vos ordres. Elle m'a présenté Aza d'une main, & de l'autre votre cruelle Lettre. Au comble de mes vœux, la douleur s'est fait sentir dans mon ame; en retrouvant l'objet de ma tendresse, je n'ai point oublié que je perdois celui de tous mes autres sentimens. Ah! Déterville! que pour cette fois votre bonté est inhumaine! Mais n'espérez pas exécuter jusqu'à la fin vos injustes résolutions. Non, la mer ne vous séparera pas à jamais de tout ce qui vous est cher; vous entendrez prononcer mon nom, vous recevrez mes Lettres, vous écouterez mes prières; le sang & l'amitié reprendront leurs droits sur votre cœur; vous vous rendrez à une famille à laquelle je suis responsable de votre perte.

Quoi! pour récompense de tant de bienfaits, j'empoisonnerois vos cœurs & ceux de votre sœur! je romprois une si douce union! je porterois le desespoir dans vos cœurs, même en jouissant encore des effets de vos bontés! Non, ne le croyez pas: je ne me vois qu'avec horreur dans une maison que je remplis de deuil; je reconnois vos soins, au bon traitement que je reçois de Céline,

au moment même où je lui pardonnerois de me hair ; mais quels qu'ils soient, j'y renonce , & je m'éloigne pour jamais des lieux que je ne puis souffrir , si vous n'y revenez. Mais que vous êtes aveugle , Déterville ! Quelle erreur vous entraîne dans un dessein si contraire à vos vues ? Vous vouliez me rendre heureuse , vous ne me rendez que coupable ; vous vouliez sécher mes larmes , vous les faites couler , & vous perdez par votre éloignement le fruit de votre sacrifice.

Hélas ! peut-être n'auriez-vous trouvé que trop de douceur dans cette entrevue , que vous avez cru si redoutable pour vous ? Cet Aza, l'objet de tant d'amour, n'est plus le même Aza que je vous ai peint avec des couleurs si tendres. Le froid de son abord, l'éloge des Espagnols , dont cent fois il a interrompu les doux épanchemens de mon ame , l'indifférence offensante avec laquelle il se propose de ne faire en France qu'un séjour de peu de durée , la curiosité qui l'entraîne loin de moi à ce moment même , tout me fait craindre des maux dont mon cœur frémit. Ah ! Déterville ! peut-être ne ferez-vous pas long-tems le plus malheureux.

Si la pitié de vous – même ne peut rien sur vous , que les devoirs de l'amitié vous ramènent ; elle est le seul asyle de l'amour infortuné. Si les maux que je redoute alloient m'aëcabler , quels reproches n'auriez-vous pas à vous faire ? Si vous m'abandonnez , où trouverai-je des cœurs sensibles à mes peines. La générosité , jusqu'ici la plus forte de vos passions , céderoit-elle enfin à l'amour mécontent ? Non , je ne puis le croire ; cette foiblesse seroit indigne de vous ; vous êtes incapable de vous y livrer ; mais venez m'en convaincre , si vous aimez votre gloire & mon repos.



LETTRE TRENTE-HUITIEME.

AU CHEVALIER DÉTERVILLE.

A Milthe.

*Aza infidèle. Comment & par quel motif
Désespoir de Zilia.*

SI vous n'étiez la plus noble des créatures, Monsieur, je serois la plus humiliée ; si vous n'aviez l'ame la plus humaine, le cœur le plus compatissant, feroit-ce à vous que je ferois l'aveu de ma honte & de mon désespoir ! Mais hélas ! que me reste-t-il à craindre ? Qu'ai-je à ménager ? Tout est perdu pour moi.

Ce n'est plus la perte de ma liberté, de mon rang, de ma patrie, que je regrette ; ce ne sont plus les inquiétudes d'une tendresse innocente qui m'arrachent des pleurs : c'est la bonne foi violée, c'est l'amour méprisé qui déchire mon ame. Aza est infidèle.

Aza infidèle ! Que ces funestes mots

ont de pouvoir sur mon ame.....
mon sang se glace..... un torrent de
larmes.....

J'appris des Espagnols à connoître les malheurs ; mais le dernier de leurs coups est le plus sensible : ce sont eux qui m'enlèvent le cœur d'Aza ; c'est leur cruelle Religion qui autorise le crime qu'il commet ; elle approuve , elle ordonne l'infidélité , la perfidie , l'ingratitude ; mais elle défend l'amour de ses proches. Si j'étois étrangère , inconnue , Aza pourroit m'aimer : unis par les liens du sang, il doit m'abandonner , m'ôter la vie sans honte , sans regret , sans remords.

Hélas ! toute bisarre qu'est cette religion , s'il n'avoit fallu que l'embrasser pour retrouver le bien qu'elle m'arrache , j'aurois soumis mon esprit à ses illusions. Dans l'amertume de mon ame , j'ai demandé d'être instruite ; mes pleurs n'ont point été écoutées. Je ne puis être admise dans une société si pure , sans abandonner le motif qui me détermine , sans renoncer à ma tendresse , c'est-à-dire , sans changer mon existence.

Je l'avoue , cette extrême sévérité me frappe autant qu'elle me révolte ; je ne

puis refuser une sorte de vénération à des loix qui dans toute autre chose me paroissent si pures & si sages ; mais est-il en mon pouvoir de les adopter ? Et quand je les adopterois , quel avantage m'en reviendrait-il ? Aza ne m'aime plus ; ah ! malheureux !

Le cruel Aza n'a conservé de la candeur de nos mœurs , que le respect pour la vérité , dont il fait un si funeste usage. Séduit par les charmes d'une jeune Espagnole ; prêt à s'unir à elle , il n'a consenti à venir en France que pour se dégager de la foi qu'il m'avoit jurée ; que pour ne me laisser aucun doute sur ses sentimens ; que pour me rendre une liberté que je déteste ; que pour m'ôter la vie.

Oui , c'est en vain qu'il me rend à moi-même ; mon cœur est à lui , il y sera jusqu'à la mort.

Ma vie lui appartient : qu'il me la ravisse & qu'il m'aime.

Vous sçaviez mon malheur ; pourquoi ne me l'avez-vous éclairci qu'à demi ? Pourquoi ne me laissâtes-vous entrevoir que des soupçons qui me rendirent injuste à votre égard ? Et pourquoi vous

en fais-je un crime ? Je ne vous aurois pas cru ; aveuglée , prévenue, j'aurois été moi-même au-devant de ma funeste destinée , j'aurois conduit sa victime à ma Rivale , je serois à présent. . . . O Dieux ! sauvez-moi cette horrible image. . . .

Déterville , trop généreux ami ! suis-je digne d'être écoutée ? Oubliez mon injustice ; plaignez une malheureuse dont l'estime pour vous est encore au-dessus de sa foiblesse pour un ingrat.

LETTRE TRENTE-NEUVIÈME.

AU CHEVALIER DÉTERVILLE.

A Malthe.

Aza quitte Zilia pour retourner en Espagne & s'y marier.

P U I S Q U E vous vous plaignez de moi , Monsieur , vous ignorez l'état dont les cruels soins de Céline viennent de me tirer. Comment vous aurois-je écrit ? Je ne pensois plus. S'il m'étoit resté quelque sentiment , sans doute la confiance en vous en eût été un ; mais environnée

des ombres de la mort, le sang glacé dans les veines, j'ai long-tems ignoré ma propre existence ; j'avois oublié jusqu'à mon malheur. Ah ! Dieux ! pourquoi, en me rappelant à la vie, m'a-t-on rappelée à ce triste souvenir.

Il est parti ! je ne le verrai plus ! il me fuit, il ne m'aime plus, il me l'a dit : tout est fini pour moi. Il prend une autre épouse, il m'abandonne, l'honneur l'y condamne. Eh ! bien, cruel Aza, puisque le fantastique honneur de l'Europe a des charmes pour toi, que n'imitois-tu aussi l'art qui l'accompagne.

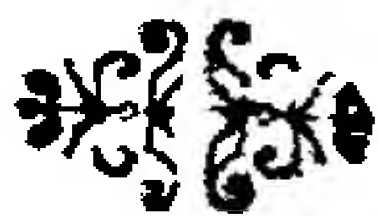
Heureuses Françoises, on vous trahit ; mais vous jouissez long-tems d'une erreur qui seroit à présent tout mon bien. La dissimulation vous prépare au coup mortel qui me tue. Funeste sincérité de ma nation, vous pouvez donc cesser d'être une vertu ? Courage, fermeté, vous êtes donc des crimes, quand l'occasion le veut ?

Tu m'as vu à tes pieds, barbare Aza ; tu les as vus baignés de mes larmes, & ta fuite. Moment horrible ! pourquoi ton souvenir ne m'arrache-t-il pas la vie.

Si mon corps n'eût succombé sous l'effort de la douleur , Aza ne triompheroit pas de ma foiblesse. . . . Tu ne serois pas parti seul. Je te suivrois , ingrat ; je te verrois ; je mourrois du moins à tes yeux.

Déterville, quelle foiblesse fatale vous a éloigné de moi ? Vous m'eussiez secourue ; ce que n'a pu faire le désordre de mon désespoir , votre raison , capable de persuader , l'auroit obtenu ; peut-être Aza seroit encore ici. Mais , déjà arrivé en Espagne , au comble de ses vœux. . . . Regrets inutiles, désespoir infructueux. . . ! Douleur accable-moi.

Ne cherchez point , Monsieur , à surmonter les obstacles qui vous retiennent à Malthe , pour revenir ici. Qu'y feriez-vous ? Fuyez une malheureuse , qui ne sent plus les bontés que l'on a pour elle , qui s'en fait un supplice , qui ne veut que mourir.



LETTRE QUARANTIÈME.

Zilia cherche dans la retraite la consolation à ses douleurs.

RA S S U R E Z-VOUS , trop généreux ami , je n'ai pas voulu vous écrire , que mes jours ne fussent en sûreté , & que moins agitée , je ne pusse calmer vos inquiétudes. Je vis ; le destin le veut , je me soumets à ses loix.

Les soins de votre aimable sœur m'ont rendu la santé , quelques retours de raison l'ont soutenue. La certitude que mon malheur est sans remède , a fait le reste. Je sçais qu'Aza est arrivé en Espagne , que son crime est consommé. Ma douleur n'est pas éteinte ; mais la cause n'est plus digne de mes regrets : s'il en reste dans mon cœur , ils ne sont dûs qu'aux peines que je vous ai causées , qu'à mes erreurs , qu'à l'égarement de ma raison.

Hélas ! à mesure qu'elle m'éclaire , je découvre son impuissance : que peut-elle sur une ame désolée ? L'excès de la dou-

leur nous rend la foiblesse de notre premier âge. Ainsi que dans l'enfance, les objets seuls ont du pouvoir sur nous; il semble que la vue soit le seul de nos sens qui ait une communication intime avec notre ame. J'en ai fait une cruelle expérience.

En sortant de la longue & accablante léthargie où me plongea le départ d'Aza, le premier désir que m'inspira la nature fut de me retirer dans la solitude que je dois à votre prévoyante bonté : ce ne fut pas sans peine que j'obtins de Céline la permission de m'y faire conduire. J'y trouve des secours contre le désespoir, que le monde & l'amitié même ne m'auroient jamais fournis. Dans la maison de votre sœur, ses discours consolans ne pouvoient prévaloir sur les objets qui me retraçoient sans cesse la perfidie d'Aza.

La porte par laquelle Céline l'amena dans ma chambre le jour de votre départ & de son arrivée; le siège sur lequel il s'assit, la place où il m'annonça mon malheur, où il me rendit mes Lettres, usqu'à son ombre effacée d'un lambris où je l'avois vu se former, tout faisoit chaque jour de nouvelles plaies à mon cœur.

Ici je ne vois rien qui ne me rappelle les idées agréables que j'y reçus à la première vue ; je n'y retrouve que l'image de votre amitié & de celle de votre aimable sœur.

Si le souvenir d'Aza se présente à mon esprit , c'est sous le même aspect où je le voyois alors. Je crois y attendre son arrivée. Je me prête à cette illusion autant qu'elle m'est agréable ; si elle me quitte , je prends des Livres , je lis d'abord avec effort , insensiblement de nouvelles idées enveloppent l'affreuse vérité renfermée au fond de mon cœur , & donnent à la fin quelque relâche à ma tristesse.

L'avoueraï-je ? les douceurs de la liberté se présentent quelquefois à mon imagination ; je les écoute : environnée d'objets agréables , leur propriété a des charmes que je m'efforce de goûter : de bonne-foi avec moi-même , je compte peu sur ma raison. Je me prête à mes faiblesses , je ne combats celles de mon cœur , qu'en cédant à celles de mon esprit. Les maladies de l'ame ne souffrent pas les remèdes violens.

Peut-être la fastueuse décence de votre nation ne permet-elle pas à mon âge l'in-

dépendance & la solitude où je vis ; du moins toutes les fois que Céline me vient voir , veut-elle me le persuader ; mais elle ne m'a pas encore donné d'assez fortes raisons pour m'en convaincre : la véritable décence est dans mon cœur. Ce n'est point au simulacre de la vertu que je rends hommage , c'est à la vertu même. Je la prendrai toujours pour juge & pour guide de mes actions. Je lui consacre ma vie , & mon cœur à l'amitié. Hélas ! quand y régnera-t-elle sans partage & sans retour ?



LETTRE QUARANTE-UNIEME

*& dernière.**AU CHEVALIER DÉTERVILLE,**A Paris.*

Lilia témoigne à Détéville la constante résolution où elle est de n'avoir jamais pour lui d'autres sentimens que ceux de l'amitié.

JE reçois presque en même tems, Monsieur, la nouvelle de votre départ de Malthe, & celle de votre arrivée à Paris. Quelque plaisir que je me fasse de vous revoir, il ne peut surmonter le chagrin que me cause le biller que vous m'écrivez en arrivant.

Quoi, Détéville ! après avoir pris sur vous de dissimuler vos sentimens dans toutes vos Lettres, après m'avoir donné lieu d'espérer que je n'aurois plus à combattre une passion qui m'afflige, vous vous livrez plus que jamais à sa violence.

A

A quoi bon affecter une déférence pour moi que vous démentez au même instant ? Vous me demandez la permission de me voir, vous m'assurez d'une soumission aveugle à mes volontés, & vous vous efforcez de me convaincre des sentimens qui y sont le plus opposés, qui m'offensent ; enfin que je n'approuverai jamais.

Mais puisqu'un faux espoir vous séduit, puisque vous abusez de ma confiance & de l'état de mon ame, il faut donc vous dire quelles sont mes résolutions, plus inébranlables que les vôtres.

C'est en vain que vous vous flatteriez de faire prendre à mon cœur de nouvelles chaînes. Ma bonne-foi trahie ne dégage pas mes sermens ; plutôt au ciel qu'elle me fît oublier l'ingrat ! Mais quand je l'oublierois, fidelle à moi-même, je ne serai point parjure. Le cruel Aza abandonne un bien qui lui fut cher ; ses droits sur moi n'en sont pas moins sacrés : je puis guérir de ma passion, mais je n'en aurai jamais que pour lui : tout ce que l'amitié inspire de sentimens est à vous ; vous ne les partagerez avec personne ; je vous les dois ; je vous les promets ; j'y serai fidelle : vous

L

jouirez , au même degré , de ma confiance & de ma sincérité ; l'une & l'autre feront sans bornes. Tout ce que l'amour a développé dans mon cœur de sentimens vifs & délicats , tournera au profit de l'amitié. Je vous laisserai voir , avec une égale franchise , le regret de n'être point née en France , & le penchant invincible pour Aza ; le desir que j'aurois de vous devoir l'avantage de penser , & mon éternelle reconnoissance pour celui qui me l'a procuré. Nous lirons dans nos ames : la confiance sçait , aussi-bien que l'amour , donner de la rapidité au tems. Il est mille moyens de rendre l'amitié intéressante , & d'en chasser l'ennui.

Vous me donnerez quelque connoissance de vos sciences & de vos arts ; vous goûterez le plaisir de la supériorité ; je la reprendrai en développant dans votre cœur des vertus que vous n'y connoissez pas. Vous ornerez mon esprit de ce qui peut le rendre amusant , vous jouirez de votre ouvrage ; je tâcherai de vous rendre agréables les charmes naifs de la simple amitié , & je me trouverai heureuse d'y réussir.

Céline , en nous partageant sa ten-

dressé, répandra dans nos entretiens la gaieté qui pourroit y manquer : que nous restera-t-il à désirer ?

Vous craignez en vain que la solitude n'altère ma santé. Croyez-moi, Déterville, elle ne devient jamais dangereuse que par l'oisiveté. Toujours occupée, je sçaurai me faire des plaisirs nouveaux de tout ce que l'habitude rend insipide.

Sans approfondir les secrets de la Nature, le simple examen de ses merveilles n'est-il pas suffisant pour varier & renouveler sans cesse des occupations toujours agréables ? La vie suffit-elle pour acquérir une connoissance légère, mais intéressante de l'univers, de ce qui m'environne, de ma propre existence ?

Le plaisir d'être, ce plaisir oublié, ignoré même de tant d'aveugles humains ; cette pensée si douce, ce bonheur si pur, *je suis, je vis, j'existe*, pourroit seul rendre heureux, si l'on s'en souvenoit, si l'on en jouissoit, si l'on en connoissoit le prix.

Venez, Déterville, venez apprendre de moi à économiser les ressources de notre ame, & les bienfaits de la Nature. Renoncez aux sentimens tumultueux,

244 *LET. D'UNE PÉRUVIENNE.*

destructeurs imperceptibles de notre être ;
venez apprendre à connoître les plaisirs
innocens & durables ; venez en jouir avec
moi : vous trouverez dans mon cœur ,
dans mon amitié , dans mes sentimens
tout ce qui peut vous dédommager de
l'amour.

Fin des Lettres d'une Péruvienne.

LET TRES

D' A Z A,

O U

D'UN PÉRUUVIEN ;

Pour servir de suite à celles

D'UNE PÉRUUVIENNE.

AVERTISSEMENT.

*L*A lecture des Lettres d'une Péruvienne m'a fait souvenir que j'avois vu en Espagne , il y a quelques années , un Recueil de Lettres d'un Péruvien , dont l'Histoire m'a paru depuis avoir beaucoup de rapport avec celle de Zilia. J'ai obtenu ce Manuscrit. J'ai reconnu que c'étoient les Lettres mêmes d'Aza , traduites en Espagnol. C'est sans doute à Kanhuiscap , ami d'Aza , à qui la plupart de ces Lettres sont adressées , que l'on doit cette traduction du Péruvien.

L'intérêt qu'Aza a excité en moi dans ces Lettres , m'en a fait entreprendre la traduction. J'ai vu , avec joie , s'effacer de mon esprit les idées odieuses que Zilia m'avoit données d'un Prince plus malheureux qu'inconstant. Je crois qu'on goûtera le même plaisir. On en ressent toujours à voir justifier la vertu.

Bien des gens feront , peut-être , un

crime à Azā d'avoir peint , sous le nom des Mœurs Espagnoles , des défauts , des vices même particuliers à la Nation Françoisse. Quelque sensé que paroisse ce reproche , il sera bientôt détruit , lorsqu'on fera attention , avec M. de Fontenelle , qu'un Anglois & un François sont Compatriotes à Pékin. Je n'ose me flatter d'avoir rendu la noblesse des images , la force & l'expression des pensées , que j'ai trouvées dans l'Original Espagnol : je m'en prends à notre Langue & au sort ordinaire des traductions. Le Lecteur s'en prendra peut-être à moi ; nous pourrons avoir raison tous deux.





LETTRÉS

D'AZA.

LETTRÉ PREMIÈRE.

A ZILIA.

*Aza informe Zilia de l'espérance où il est
de la revoir bientôt, & des efforts qu'il
a opposés à la violence des Espagnols.*

QUE tes larmes se dissipent comme la
rosée à la vue du Soleil ; que tes chaînes ,
changées en fleurs , tombent à tes pieds ,
& te peignent , par l'éclat de leurs cou-
leurs , la vivacité de mon amour , plus
ardent que l'Astre divin qui l'a fait naître.
Zilia , que tes craintes cessent ; Aza res-

pire encore. C'est t'assurer qu'il t'aime toujours.

Nos tourmens vont finir : un moment fortuné va nous unir à jamais. O divine félicité ! qui peut vous retarder encore ?

Les prédictions de *Viracocha* (a) ne sont point accomplies. Je suis encore sur le Trône auguste de *Manco-Capa* ; & Zilia n'est point à mes côtés ! Je regne , & tu portes des fers !

Rassure-toi , tendre objet de mon ardeur : le Soleil n'a que trop éprouvé notre amour , il va le couronner. Ces nœuds , foibles interprètes de nos sentimens , ces nœuds , dont je bénis l'usage , & dont j'envie le sort , te verront libéré. Du fond de ton affreuse prison , tu voleras dans mes bras. Semblable à la colombe ; qui , échappée aux ferres du vautour , vient jouir de son bonheur auprès de sa fidelle compagne , je te verrai déposer dans mon cœur , encore ému de crainte , tes douleurs passées , ta tendresse & mon bonheur. Quelle joie , quels transports ,

(a) Inca qui avoit prédit la destruction de l'Empire par les Espagnols.

de pouvoir effacer tes malheurs ! Tu verras à tes pieds ces barbares maîtres du tonnerre ; & les mains mêmes qui t'ont donné des fers , t'aideront à monter sur le Trône.

Pourquoi faut-il que le souvenir de mes malheurs vienne altérer un bonheur si pur ? Pourquoi faut-il que je te trace des maux qui ne sont plus ? N'est-ce point abuser des présens des Dieux , que de n'en pas goûter tout le prix ? Ne point oublier son infortune , c'est presque la mériter. Et tu veux , ma chere Zilia , que j'ajoute à mes maux la honte de les avoir soufferts justement. Je t'aime , je puis te le dire , je vais te revoir. Quel nouvel éclaircissement puis-je te donner sur mon sort ? J'irois te peindre le passé , quand je ne puis t'exprimer les sentimens qui m'agitent en ce moment ! Mais que dis-je ? tu le veux , Zilia.

Rappelle-toi , si tu le peux sans mourir , ce jour affreux , ce jour dont l'allégresse fut l'aurore.

Le Soleil , plus brillant , répandoit sur mon visage les mêmes rayons dont il éclairait le tien. Les transports de la joie , les flâmes de l'amour enlevoient mon

cœur. Mon ame étoit confondue dans la Divinité même dont elle est émanée. Mes yeux étinceloient du feu qu'ils avoient pris dans les tiens , & brilloient de mille desirs. Retenu par la décence des cérémonies , je marchois au Temple ; mon cœur y voloit. Déjà je t'y voyois , plus belle que l'étoile du matin , plus vermeille que la rose nouvelle , accuser la lenteur de nos *Cucipatas* , te plaindre à moi de l'obstacle qui nous séparoit encore . . . quand tout-à-coup , ô souvenir horrible ! la foudre gronde , éclate dans les airs. A ce bruit redoutable , tout tombe à mes côtés. Moi-même je me prosterne pour adorer *Yalpor*. Je l'implore pour toi. Ses coups redoublent , se ralentissent , ils cessent. Je me leve tremblant pour tes jours. Quelle horreur ! quel spectacle ! Enveloppé dans un nuage de soufre , environné de flâmes & de sang , dans une affreuse obscurité , mes yeux n'apperçoivent que la mort , mes oreilles n'entendent que des cris , & mon cœur ne demande que toi : tout te peint à ce cœur éperdu. J'entends encore le coup qui t'a frappée. Je te vois pâle , défigurée , le sein souillé de sang & de poussière : un feu cruel te dévore.

Les nuages se dissipent , l'obscurité cesse. Le croiras-tu , Zilia ? Ce n'étoit point *Yalpor*. Les Dieux ne sont pas si cruels. Des barbares, usurpateurs de leur puissance , nous en faisoient sentir tout le poids. A leur vue odieuse, je me lance au milieu d'eux. L'Amour , les Dieux qu'ils ont outragés , me prêtent leurs forces : ta vue les augmente. Je vole à toi , je renverse tout. Je suis près de t'atteindre ; mais tu passes la porte sacrée. On t'entraîne , tu disparois ; la douleur me dévore ; le désespoir m'arrache des pleurs. Furieux , je m'élance ; on se jette sur moi. Les coups que j'ai portés ont détruit jusqu'à mes armes. Affoibli par l'excès de mes efforts , accablé par le nombre , je tombe sur les corps outragés de mes ancêtres (*a*). Là , mon sang & mes larmes se mêlent à leur ignominie , aux corps expirans de tes compagnes , aux guirlandes mêmes dont tu devois orner ma tête , & que tes mains avoient tissées. Un froid mortel s'empare

(*a*) Les Péruviens mettoient dans leur Temple les corps embaumés de quelques-uns de leurs Rois.

de mes sens ; mes yeux troublés s'affoiblissent , se ferment : je cesse de vivre , sans cesser de t'aimer.

Sans doute , l'amour , l'espoir de te venger , ma chere Zilia , m'ont rendu à la vie. Je me suis trouvé dans mon Palais , environné des miens. La fureur a succédé à ma foiblesse : j'ai poussé des cris affreux ; les mains armées , j'ai excité mon garde à me venger. Péririssent , lui ai-je dit , périssent les impies ; ils ont violé nos plus sacrés asyles. Venez , armez-vous tous ; frappons , détruisons ces cruels. Rien ne pouvoit calmer mes transports. Mais quand le *Capa-Inca* mon pere , averti de ma fureur , m'eut assuré que je te reverrois , que tes jours étoient en sûreté , que nous serions l'un à l'autre , quelle joie , quels nouveaux transports se sont emparés de mon ame ! O ma chere Zilia ! est-ce assez d'un cœur pour goûter tant de plaisir ?

Une basse avidité pour un vil métal a seule conduit ces barbares dans ces lieux. Mon pere a sçu leurs desseins , les a prévenus. Ils partiront enfin courbés sous le poids de ses dons , aussitôt qu'ils t'auront rendue à mes vœux. Ces peu-

ples, que l'or arma contre nous, & qu'il rend nos amis, devenus moins féroces, font éclater à chaque instant leur reconnaissance & leurs respects. Ils s'inclinent devant moi, ainsi que nos *Cucipatas* devant le Soleil. Se peut-il qu'un amas méprisable de matière puisse changer ainsi le cœur de l'homme, & de barbares qu'ils étoient, les rendre les instrumens de ma félicité ! Etoit-ce à un métal, à des monstres, à retarder, à faire enfin notre bonheur ?

Adorable Zilia ! lumière de mon ame ! que les mots dont tu te fers pour retracer le malheur qui nous a séparés, m'ont causé d'agitations ! Je t'ai suivi dans le danger. Ma fureur s'est renouvelée ; mais les assurances de ta tendresse, ainsi qu'un baume salutaire, ont adouci la plaie que tu touchois dans mon cœur. Non, Zilia, rien n'est égal au bonheur d'être aimé de toi. Tous mes sens en sont troublés. Mon impatience s'accroît ; elle me dévore. Je brûle. Je meurs.

Viens me rendre la vie. Zilia ! Zilia ! que *Lhuama* (a) te prête ses aîles ; que

(a) Grand Aigle du Pérou.

l'éclair le plus vif te porte jusqu'à moi ,
tandis que mon cœur , plus prompt que
lui , vole au-devant de tes pas.

L E T T R E D E U X I E M E.

A Z I L I A.

*Désespoir d'Aza, trompé par les promesses
des Espagnols. Il se flatte de venger
Zilia.*

QU O I ! Zilia (*a*) , la terre n'est pas
aneantie ! Le Soleil nous éclaire encore ,
& le mensonge & la trahison sont dans
son Empire ! O Zilia ! toutes les vertus
mêmes sont bannies de mon cœur éper-
du. Le désespoir & la fureur ont pris leur
place.

Ces barbares Espagnols , assez hardis
pour te donner des fers , mais trop lâches ,
trop inhumains pour les briser , ont osé
me trahir. Malgré leurs promesses , tu ne
m'es pas rendue.

(*a*) Cette Lettre ne lui fut pas remise.

Yalpor, qui te retient ? Lance tes coups , tourne contre ces perfides les traits dévorans qu'ils t'ont dérobés ; qu'une flâme empoisonnée , après mille tourmens , les réduise en poudre. Monstre cruel ! dont le crime ne peut se laver que dans le sang du dernier de ta race (*a*) : Nation perfide , dont les Villes rasées devroient être semées de pierres , & arrosées de sang (*b*), quelles horreurs joignez-vous à l'infamie du parjure !

Déjà , de ses rayons sacrés , le Soleil a éclairé deux fois ses enfans , & ma chere Zilia n'est pas rendue à mon impatience ! Ses yeux , dans lesquels je devrois fixer ma félicité , sont en ce moment inondés de pleurs. C'est peut-être au travers des larmes les plus amères , qu'ils laissent échapper ces traits de flâme qui embrasèrent mon cœur. Ces mêmes bras dans lesquels les Dieux devoient couronner l'amour le plus ardent , sont peut-

(*a*) Les Péruviens poursuivoient le crime jusques dans les descendans du criminel.

(*b*) On détruisoit jusqu'aux Villes où étoient nés les grands criminels : on y semoit des pierres , & on y versoit du sang en signe de malédiction.

être accablés encore sous le poids d'indignes fers. O douleur funeste ! ô mortelle pensée !

Tremblez, vils humains ! le Soleil m'a remis sa vengeance : mon amour outragé va la rendre plus cruelle.

C'est par toi que j'en jure , Astre vivifiant dont nous tenons nos âmes (*a*) nos jours ; c'est par tes pures flâmes, dont le feu divin m'anime. O Soleil ! que tes rayons bienfaisans s'éloignent de moi pour jamais ; que , plongé dans une nuit affreuse , la consolante aurore n'annonce plus ton retour , si Aza ne détruit la race criminelle qui ose souiller de mensonges ces lieux sacrés. Et toi , ma chère Zilia , objet infortuné de toute ma tendresse , sèche tes pleurs. Tu verras bientôt ton amant renverser tes ennemis , briser tes fers , les en accabler. Chaque instant augmentera ma fureur & leur supplice. Déjà une joie cruelle se fait jour dans mon cœur. Déjà je crois me baigner dans le sang de ces perfides. La rage signale mon amour.

(*a*) Les Péruviens regardoient l'ame comme une portion du Soleil.

Je vais surpasser leur barbarie. Elle sera mon guide ; je cours la suivre. Zilia , ma chere Zilia , sois sûre de ma victoire ; c'est toi que je vais venger.

LETTRE TROISIÈME

De Madrid ,

A K A N H U I S C A P.

*Aza peint à son ami la cruelle situation
de son cœur.*

QUELLE Divinité assez touchée de mes maux , généreux ami , a pu te conserver à ma douleur ? Il est donc vrai qu'au sein des malheurs les plus affreux , on peut goûter quelques charmes : & que , quelqu'infortuné que l'on soit , on peut contribuer au bonheur des autres. Tes mains sont accablées de chaînes , & tu parois soulager les miennes. Ton ame est abattue par la douleur , & tu diminues ma tristesse.

Etranger , captif , dans ces climats bar-

bares, tu me fais retrouver ma patrie ; dont le sort t'éloigne. Mort pour tout le reste des hommes , je ne veux plus vivre qu'avec toi. Ce n'est que pour toi que mon esprit accablé trouvera des expressions , & que mes mains affoiblies formeront quelquefois ces nœuds qui nous réunissent malgré nos cruels ennemis.

Pardonne , si l'amour le plus tendre, le plus ardent, t'entretient plus souvent que l'amitié & la vengeance. Les douceurs de l'une peuvent consoler , la violence de l'autre peut avoir des charmes : mais tout cède à l'amour.

Ce n'est pas qu'abattu sous les coups du sort , mon infortune ait diminué mon courage. Roi, je pensois en Roi : esclave, je n'ai pas les sentimens de mes semblables. Je desire la vengeance sans l'espérer. Je voudrois changer , & ton sort & le mien. Je ne puis que les plaindre.

Va , meurs : on nous transporte dans un Monde nouveau , & malgré nos prières , on nous sépare. Notre amitié devient l'objet de la crainte de nos vainqueurs. Accoutumés au crime , pourroient-ils ne pas redouter la vertu ?

Est-ce ainsi qu'il devoit finir, Kan-

huïscap , ce jour où ton courage & le mien , où mon amour , mieux qu'eux encore , devoit me rendre , en triomphant , digne de la main qui m'armoit de l'Astre étincelant qui m'a fait naître , & de ton admiration ; où le Soleil , ennemi du parjure , devoit venger ses fils , les raffa-lier de la chair fumante de ces monstres (*a*) , & les abreuver de leur sang odieux ?

Est-ce ainsi que je devois venger les Dieux de Zilia ? Zilia ! qui , consumée par l'amour le plus vif , brûle encore dans des fers que je n'ai pu briser ; Zilia , que d'infâmes ravisseurs O Dieux ! éloignez de moi ces funestes images . . . Que dis-je , Kanhuïscap ? Les Dieux mêmes ne peuvent les bannir. Je ne vois point Zilia , un élément cruel nous sépare. Peut-être sa douleur , nos ennemis , les flots Un trait mortel me perce le cœur. Ami , je succombe à l'excès de mes maux. Mes Quipos échappent de mes mains. Zilia Zilia !

(*a*) Les Péruviens mangeoient la chair de leurs ennemis , buvoient leur sang , & les femmes s'en frottoient le bout des mammelles pour le faire sucer à leurs enfans ,

LETTRE QUATRIEME.

Au même.

*Allaimes d' Aza sur le sort de Zilia, dont
il a eu de funestes présages.*

FIDÈLE *Anqui*, tes Quipos ont suspendu un instant mes allarmes ; mais ils n'ont pu les bannir. Au baume salutaire que ton amitié répand sur mes maux, succèdent toujours des souvenirs affreux. Je me rappelle à chaque instant Zilia dans les fers, le Soleil outragé, ses Temples profanés ; je vois mon pere courbé sous le poids des chaînes, comme sous celui des ans, ma patrie désolée. Je n'existe plus que dans ma tristesse. Tout l'accroît ; les ombres de la nuit ne me présentent que des images effrayantes. En vain le sommeil m'offre le repos ; dans ses bras je ne trouve que des tourmens. Cette nuit encore, Zilia s'est offerte à mes yeux. Les horreurs de la mort étoient peintes sur son visage. Mon nom sembloit échap-

per de ses lèvres mourantes ; je le voyois tracé sur les Quipos qu'elle tenoit encore. Des barbares inconnus , les armes teintes de sang , au milieu de la flamme , du tumulte & des cris , l'arrachotent d'une de ces énormes machines qui nous ont transportés ; & sembloient la présenter en triomphe à leur chef odieux , quand tout-à-coup la mer , s'élevant jusques aux nues , n'a plus offert à ma vue que des flots de sang , des cadavres flottans , des bois à demi consumés , des feux & des flammes dévorantes.

En vain je veux dissiper ces tristes idées ; elles reviennent toujours se peindre à mon esprit. Rien ne m'arrache à ma douleur , tout l'augmente. Je hais jusqu'à l'air que je respire. Je me plains aux flots de ce qu'ils ne m'ont point englouti. Je me plains aux Dieux , du jour qu'ils me laissent encore. Si leur bonté moins cruelle me permettoit de me ravir à la lumière ; si je pouvois disposer un instant de cette portion de la Divinité qu'ils m'ont départie ; si ce n'étoit point un crime horrible pour un mortel , que de détruire l'ouvrage de la Divinité , dût-on blâmer ma foiblesse , dût mon ame errer dans les

airs , Kanhuiscap , mes maux seroient finis. Mais que dis-je ? ils augmentent tous les jours.

Reçois dans ton sein mes vives douleurs , ô Kanhuiscap ! apprends , s'il se peut , le sort de Zilia , tandis que mon cœur éperdu la demande aux Dieux , à la Nature entière , à moi-même.

LETTRE CINQUIEME.

Au même.

*Aza conçoit l'espérance de recevoir de
Kanhuiscap des nouvelles de Zilia.*

Q U E les rayons divins qui nous donnent la vie , t'échauffent de leur feu le plus doux ; Kanhuiscap , tu nourris dans mon cœur la plus flatteuse espérance. Les progrès que tu fais dans la langue des Espagnols , t'ont déjà instruit que les premiers vaisseaux qu'on attend sur le rivage que tu habites , viennent de la terre du Soleil. Tu scauras le sort de celle pour qui seule je respire. Juge
avec

avec quelle impatience j'attends que tu m'en instruises. Je me suis peint d'avance l'étendue de ma félicité. L'état de Zilia s'est dévoilé à mes yeux. Je l'ai vue, je la vois encore, remise à la garde du Soleil, n'ayant d'autre tristesse que celle de mon éloignement, parer les Autels de ce Dieu de sa beauté, autant que des ouvrages de ses mains. Ainsi qu'une fleur précieuse, qui, après l'orage, encore agitée par les vents, reçoit les premiers rayons du Soleil; l'eau qui la couvre ne sert qu'à augmenter son éclat : de même Zilia paroît plus belle & plus chère à mon cœur. Tantôt, je la vois comme le Soleil, lorsqu'après une longue obscurité, sa lumière plus vive frappe nos yeux éblouis, & nous annonce la renaissance d'un beau jour. Tantôt, je suis à ses pieds. Je ressens le trouble, l'émotion, le plaisir, le respect, la tendresse, tous les sentimens qui m'agitoient, lorsque je jouissois de sa vue; ceux mêmes dont son cœur étoit ému, Kanhuiscap, je les éprouve. Que les chaînes de l'illusion sont fortes ! mais qu'elles sont aimables ! mes maux réels sont détruits par des plaisirs apparens.

M

Je vois Zilia heureuse, mon bonheur est certain.

O mon cher Kanhuiscap, ne trompe pas un espoir qui fait ma félicité, & qui peut être détruit par la seule impatience. Que le moindre retardement, généreux ami, ne diffère pas mon bonheur. Que tes Quipos, noués par les mains de l'allégresse, me soient portés par les vents devenus plus prompts; & que, pour prix de ton amitié, les parfums les plus exquis se répandent toujours sur ta tête.



L E T T R E S I X I È M E.

Au même.

Les inquiétudes d'Aza sont calmées par les nouvelles que son ami lui donne de Zilia.

DE quelle eau délicieuse te fers-tu , cher ami , pour éteindre le feu cruel qui dévoreroit mon cœur ? Aux inquiétudes qui m'agitoient sans cesse , à la douleur qui m'accabloit , tu fais succéder la joie & le calme. Je vais revoir Zilia ; ô bonheur presque inespéré ! Je ne la vois point encore ; ô cruel éloignement ! En vain mon cœur devance les pas. En vain toute mon ame vole se confondre dans la sienne ; il m'en reste assez pour sentir que je suis séparée de Zilia.

Je vais la revoir ; & cette consolante pensée , loin de calmer mon inquiétude , accroît mon impatience. Séparé de ma vie même , juges quels tourmens j'endure. A chaque instant je meurs, je ne re-
nais que pour désirer. Semblable au chaf-

feur qui augmente , en courant l'éteindre , la soif qui le dévore , mon espoir rend plus vif la flamme qui me consume ; plus je suis prêt de m'unir à Zilia , plus je crains de la perdre. Pour combien de tems , fidèle ami , un moment ne nous a - t - il pas déjà séparés ; & ce moment cruel , au comble de ma félicité , je le craindrai encore.

Un élément aussi barbare qu'inconstant , est le dépositaire de mon bonheur. Zilia , me dis-tu , abandonne l'Empire du Soleil , pour venir dans ces climats affreux. Long-tems errante sur les mers , avant de me rejoindre , quels dangers n'aura-t-elle pas à courir , & combien davantage n'en aurai-je pas à craindre pour elle ? Mais dans quel égarement me plonge mon amour ? Je redoute des maux , quand tout me promet des plaisirs ; des plaisirs dont l'idée seule ! Ah ! Kanhuiscap ! quelle joie , quel sentiment jusqu'alors inconnu... ! Tous mes sens se séparent , pour goûter le même plaisir. Zilia s'offre à mes yeux. J'entends les tendres accens de sa voix , Je l'embrasse. Je meurs.

L E T T R E S E P T I E M E.

Au même.

*Aza chez Alonzo, qui l'instruit des mœurs
des Espagnols.*

SI, susceptible d'altération, quelque chose pouvoit diminuer ma joie, Kan-huiscap, le terme où tu remets mon bonheur, pourroit l'affoiblir.

Avant que de me rendre heureux, il faut que le Soleil éclaire cent fois le monde ! Avant cet espace immense de tems, Zilia ne peut m'être rendue !

En vain l'amitié s'efforce de me dédommager des rigueurs de mon sort : elle ne peut m'arracher à mon impatience.

Alonzo, que l'injuste Capa-Inca des Espagnols a nommé pour s'asseoir avec mon pere sur le trône du Soleil ; Alonzo, à qui les Espagnols m'ont confié, veut inutilement me dérober à ma douleur. L'amitié qu'il me témoigne, les mœurs de ses compatriotes qu'il me fait observer,

M iij

les amusemens qu'il cherche à me procurer , les réflexions où je m'abandonne moi-même , ne font que la charmer.

La douleur amère où m'avoit plongé la séparation de Zilia, m'avoit empêché, jusqu'ici, de faire aucune attention sur les objets qui m'environnent. Je ne voyois , je n'espérois que des maux. Je me plaisois , pour ainsi dire, dans mon infortune. Je ne vivois point : pouvois-je rien considérer ? Mais à peine ai-je donné à la joie les momens que l'amour lui devoit, que j'ai ouvert les yeux. Quel spectacle alors m'a frappé ! puis-je te peindre combien il me surprend encore ? Je me trouve seul au milieu d'un Monde que je n'eusse jamais imaginé. J'y vois des hommes semblables à moi. Une surprise égale les saisit & me frappe. Mes regards avides se confondent dans les leurs. Une foule de peuple qui s'agite & circule sans cesse dans le même espace , où il semble que le sort l'ait renfermée ; d'autres qu'on ne voit presque jamais , & qui ne se distinguent de ce peuple laborieux que par leur oisiveté ; des rumeurs , des cris , des querelles , des combats , un bruit affreux , un trouble continuel : voilà d'abord tout ce que je pus discerner.

Dans ces commencemens mes regards , embrassant trop de choses , n'en pouvoient distinguer aucune. Je ne fus pas long-temps à m'en appercevoir : c'est pourquoi je résolus de leur prescrire des bornes , & de commencer à réfléchir sur ce que je voyois de plus près ; c'est ainsi que la maison d'Alonzo est devenue le siège de mes pensées. Les Espagnols que j'y vois m'ont paru un objet assez considérable pour m'occuper quelque temps , & me faire juger par leurs inclinations de celles de leurs compatriotes. Alonzo , qui a habité assez de tems dans nos contrées , & qui conséquemment n'ignore , ni nos usages , ni notre langue , m'aide dans les découvertes que je veux faire. Cet ami sincère , dégagé des préjugés de sa nation , m'en fait souvent sentir le ridicule. Regardez cet homme grave , me disoit-il l'autre jour , qu'à son regard fier , sa moustache retroussée , son bonnet enfoncé , & à sa suite nombreuse , vous prenez déjà pour un second *Huayna - Capac* (a) ; c'est un *Cucipatas* qui a promis à notre

(a) Nom du plus grand Conquérant du Pérou.

Pachacamac d'être humble, doux & pativre. Celui-ci, à qui la liqueur qu'il prend à si grands traits, ne laissera bientôt plus aucune marque de raison, est un Juge qui, dans une heure au plus, va décider de la vie ou de la fortune d'une douzaine de Citoyens. Cet homme qui est encore plus amoureux de lui-même, que de cette Dame auprès de laquelle il paroît si empressé; qui a peine peut supporter la chaleur du jour, & l'habit parfumé qui le couvre; qui parle avec tant de feu de la moindre bagatelle; dont la débauche a creusé les yeux, pâli le visage & éteint même jusqu'à la voix, est un guerrier qui va conduire trente mille hommes au combat.

C'est ainsi, Kanhuiscap, qu'à l'aide d'Alonzo, je vois dissiper, pendant quelques momens, l'inquiétude qui me consume. Mais, hélas! qu'elle reprend bientôt la place! Les amusemens de l'esprit le cèdent toujours aux affections du cœur.



L E T T R E H U I T I E M E.

Au même.

Aza peint à son ami le caractère d'Alonzo.

LE S observations qu'Alonzo me fait faire sur les caractères de ses concitoyens, ne m'empêchent pas de jeter quelquefois les yeux sur le sien. Admirateur des vertus de cet ami sincère, je ne laisse pas d'en remarquer les défauts. Sage, généreux & vaillant, il est cependant foible, & donne dans les ridicules qu'il condamne. Voyez ce guerrier respectable & terrible, me disoit-il, ce ferme défenseur de notre patrie, cet homme qui, d'un seul coup d'œil, se fait obéir par un millier d'autres, il est esclave dans sa propre maison, & soumis aux moindres volontés de sa femme. Ainsi me parloit Alonzo, lorsque Zulmire entra. A l'air impérieux qu'elle affectoit, aux tendres embrassements de son pere, je ne pus douter qu'Alonzo ne fût, à l'égard de sa fille, dans le cas du guerrier dont il venoit de

blâmer la foiblesse pour sa femme. Ne crois pas que cet Espagnol soit le seul de sa nation qui ne pardonne pas aux autres ses propres foiblesses. Je me promenois un de ces jours dans un jardin, où, dans la foule, je distinguai un petit monstre : il étoit de la hauteur d'une *Vicunna* (a) : ses jambes étoient contournées comme un *Amaruc* (b), & sa tête, enfoncée dans ses épaules, pouvoit à peine se tourner. Je ne pouvois m'empêcher de plaindre le sort de cet infortuné, lorsque de grands éclats de rire vinrent à me distraire. Je regardai d'où ils partoient. Quelle fut ma surprise, quand je vis que c'étoit un homme presque aussi difforme que le premier, qui se railloit de la taille du petit monstre, & en faisoit remarquer à d'autres la singularité. Se peut-il que nous ne reconnoissions pas nos défauts, lors même que nous les remarquons dans les autres ? Se peut-il que l'excès d'une vertu devienne une foiblesse ? Alonzo, soumis à sa fille, seroit inexcusable de ne la pas aimer. La vivacité de l'esprit, les graces,

(a) Espèce de Chèvre des Indes.

(b) Couleuvre des Indes.

la beauté, le Dieu Créateur lui a tout donné. Son port, ses regards languissans, malgré le feu qui les anime, le vif éclat de son teint, me font assez juger qu'elle a un cœur sensible, mais vain; doux, mais ardent dans ses moindres desirs.

Quelle différence, ami, entr'elle & Zilia ! Zilia, qui, ignorant presque sa beauté, voudroit la cacher à tout autre qu'à son vainqueur ; elle, que la modestie & la candeur conduisent, & dont le cœur, occupé seul par l'amour le plus pur & le plus tendre, ne sent point les mouvemens de l'orgueil, & méprise les détours de l'art ; elle qui, pour plaire, ne sçait qu'aimer, elle enfin . . . Quelle flâme ardente consume mon ame ! Zilia, ma chere Zilia ! ne me seras-tu jamais rendue ? Qui peut retarder encore notre félicité ? Les Dieux feroient-ils jaloux des plaisirs d'un mortel ? Ah ! cher ami, si ce n'est que pour eux que l'amour doit avoir des douceurs, pourquoi nous font-ils connoître la beauté ; ou pourquoi, maîtres de nos cœurs, nous laissent-ils désirer un bonheur qui les offense ?

M vj

L E T T R E N E U V I E M E.

Au même.

*Mœurs & conduite des Espagnols , tout
autres en Espagne qu'au Mexique.*

SANS le secours de la Langue Espagnole , les réflexions qu'Alonzo me fait faire , ne pouvoient pas être portées à un certain point , & celles où je me livre moi-même , ne pouvoient qu'être superficielles. Cherchant à charmer mon impatience , j'ai demandé un maître qui pût m'instruire dans cette Langue. Les connoissances qu'il m'a communiquées , me mettent déjà en état de profiter des conversations , & d'examiner de plus près le génie & le goût d'une nation qui semble n'avoir été créée que pour la destruction de la terre , dont cependant elle croit être l'ornement. D'abord je pensois que ces barbares ambitieux , occupés à faire le malheur des peuples qui les ignorent , ne s'abreuvoient que de sang , ne

voyoient le Soleil qu'au travers d'une obscure fumée , & s'occupoient uniquement à forger la mort ; car (tu le sçais aussi-bien que moi) , ce tonnerre dont ils nous ont frappés , avoit été créé par eux. Je croyois ne rencontrer dans leurs Villes que des Artisans de la foudre , des soldats s'exerçant à la course & au combat , des Princes teints du sang qu'ils ont versé , bravant , pour en répandre encore , les chaleurs du jour , la glace des ans , la fatigue & la mort.

Tu prévois ma surprise , lorsqu'à la place de ce théâtre sanglant qu'avoit élevé mon imagination , j'ai vu le Trône de la clémence.

Ces peuples , qui , je crois , n'ont été cruels que pour nous , paroissent gouvernés par la douceur. Une étroite amitié semble lier les concitoyens. Ils ne se rencontrent jamais qu'ils ne se donnent des marques d'estime , d'amitié , & même de respect. Ces sentimens brillent dans leurs yeux , & commandent à leur corps. Ils se prosternent les uns devant les autres. Enfin à leurs embrassemens continuels , on les prendroit plutôt pour une famille bien unie , que pour un peuple.

Ces guerriers qui nous ont paru si redoutables , ne sont ici que des vieillards encore plus aimables que les autres , ou de jeunes gens enjoués , doux & prévenans. La mollesse qui les gouverne , la peine qu'un rien leur coûte , les plaisirs , qui sont leur unique étude , & les sentimens d'humanité qu'ils laissent paroître , me feroient croire qu'ils auroient deux corps , l'un pour la société , l'autre pour la guerre.

Quelle différence en effet ! Ami , tu les as vu porter dans nos murs désolés l'horreur , l'épouvante & la mort. Les cris de nos femmes expirantes sous leurs coups , la vieilleffe respectable de nos peres , les sons douloureux que produisoient à peine les tendres organes de nos enfans , la majesté de nos Autels , la sainte horreur qui les environne , tout ne faisoit qu'augmenter leur barbarie.

Et je les vois aujourd'hui adorer les appas qu'ils fouloient aux pieds , honorer la vieilleffe , rendre une main secourable à l'enfance , & respecter les Temples qu'ils profanoient. Kanhuiscap , seroient-ce donc les mêmes hommes ?

L E T T R E D I X I E M E.

Au même.

Réflexions d'Aza sur la variété du goût des Espagnols.

P L U S je réfléchis sur la variété du goût des Espagnols, moins j'en découvre le principe. Cette Nation n'en paroît avoir qu'un qui soit général ; c'est celui qui la porte à l'oisiveté. Il y a cependant une Divinité à-peu-près du même nom ; c'est le Bon - Goût. Une foule choisie d'adorateurs lui sacrifie tout, jusqu'à son repos ; quoique cependant une partie ignore (& cette partie est la plus sincère), quel est ce Dieu ; l'autre, plus orgueilleuse, en donne des définitions qui ne sont pas plus intelligibles pour les autres que pour elle-même. C'est, selon bien des gens, un Dieu, qui, pour être invisible, n'en est pas moins réel. Chacun doit sentir ses inspirations. Il faut convenir avec le Sculpteur, qu'on le voit caché sous un masque hideux qui paroît

voltiger sur deux aîles de chauve-souris ; & qu'un petit enfant enchaîne galamment avec une guirlande de fleurs. Une espèce d'homme , qu'on appelle ici petits-mâîtres, vous forcera de dire, que ce Dieu est plutôt dans son pourpoint , que dans celui d'un de ses pareils ; & la preuve qu'il en apportera , (à laquelle vous ne pourrez vous refuser), c'est que les fentes de son pourpoint sont plus ou moins grandes que celles de l'autre.

Il y a quelques jours que je fus voir un édifice dont on m'avoit fait un récit fort incertain. A peine l'eus-je apperçu , que je vis près la porte deux troupes d'Espagnols , qui sembloient en guerre ouverte l'une contre l'autre. Je demandai à quelqu'un qui m'accompagnoit quel étoit le sujet de leur division. C'est , me dit-il , un grand point. Il s'agit de décider de la réputation de ce Temple , & du rang qu'il doit tenir chez la Postérité. Ces gens que vous voyez sont des Connoisseurs. Les uns soutiennent que c'est une masse de pierre , qui n'a rien de rare que son énormité , & les autres opposent que cet édifice n'est rien moins qu'é-

norme , & qu'il est construit dans le bon goût.

Après avoir laissé ce peuple de Connoisseurs , j'enrai dans le Temple. A peine eus-je fait quelques pas , que je vis , peint sur un lambris, un vieillard vénérable , dont la grandeur & la noblesse des traits inspiroit le respect. Il paroissoit porté sur les vents , & étoit environné de petits enfans aîlés qui baïssoient les yeux vers la terre. Que représente ce Tableau, demandai-je ? C'est, me répondit un vieux *Cucipatas* , après plusieurs inclinations , le portrait du Maître de l'Univers , qui , d'un souffle , a tout tiré du néant. Mais , interrompit-il avec précipitation , avez-vous examiné ces pierres précieuses qui couvrent cet Autel ? Il n'avoit pas achevé ces paroles , que la beauté d'une de ces pierres m'avoit déjà frappé. Elle représentoit un homme la tête ceinte de laurier. Je ne fus pas long-tems à m'informer quel étoit cet homme qui avoit mérité une place à côté d'un Dieu. C'est , me dit le *Cucipatas* d'un air riant , la tête du Prince le plus cruel & le plus méprisable qui ait jamais existé. Cette réponse me jeta dans une suite de réflexions que

le défaut d'expressions m'empêcha de communiquer. Revenu de mon premier étonnement, d'un pas respectueux je quittois le Temple, lorsqu'un autre objet m'arrêta. Dans l'endroit le plus obscur, à travers la poussière, mes yeux démêlèrent la tête d'un vieillard. Il n'avoit ni la majesté, ni le visage du premier. Quel fut mon étonnement, quand on voulut me persuader que c'étoit le portrait du même Dieu, seul créateur de toutes choses. Le peu de respect que ce Cucipatas paroïssoit avoir pour ce portrait, m'empêcha de le croire, & je sortis indigné contre cet imposteur,

Quelle apparence en effet, Kanhuiscap, que les mêmes hommes, dans le même lieu, foulent aux pieds le Dieu qu'ils adorent ?

Ce n'est pas-là la seule contradiction que les Espagnols aient avec eux-mêmes ; rien de plus fréquent que celles que le tems opere sur eux.

Pourquoi détruit-on ce Palais, auquel la solidité promettoit encore un siècle au moins de durée ? C'est, m'a-t-on répondu, parce qu'il n'est plus de goût. C'étoit, dans son tems, un chef-d'œuvre

construit à grands frais ; mais il est ridicule aujourd'hui.

Quoique cette Nation soit esclave de ce prétendu bon-goût, elle dispense cependant d'en posséder en propre. Il y a ici des gens de goût, qui, payés pour en avoir, vendent chèrement aux autres celui que le caprice leur attribue. Alonzo me fit remarquer l'autre jour un de ces hommes qui ont la réputation de se vêtir avec une certaine élégance, dont, à le croire, on fait un grand cas : pour contraster avec lui, il me montra en même tems quelqu'un qui passoit pour n'avoir aucun goût. Je ne sçavois en faveur duquel me décider, lorsque le Public, devant qui ils étoient, porta le jugement en se moquant de tous les deux. De-là, la seule différence positive que je pus établir entre l'homme de goût, & celui qui en manque, c'est qu'ils s'écartent de la nature par deux chemins différens, & que ce Dieu qu'ils appellent Bon-Goût, choisit sa demeure tantôt au bout de l'une de ces routes, tantôt au bout de l'autre. Malheur alors à qui ne prend pas le véritable sentier. On le honnit, on le méprise, jusqu'à ce que ce Dieu, venant

à changer de séjour , le mette en droit , au moment qu'il y pense le moins , de rendre aux autres la pareille.

Cependant , Kanhuiscap , à entendre les Espagnols , rien n'est plus constant que le goût ; & s'il a changé tant de fois , c'est que leurs ancêtres ignoroient le véritable. Que je crains bien que le même reproche ne soit encore dans la bouche du dernier de leurs descendans !

LETTRE ONZIEME.

Au même.

*Aza continue ses réflexions sur les vices
des Espagnols.*

T'A VO U R A I - J E ma surprise , Kanhuiscap , lorsque j'ai appris que dans ces climats que je croyois habités par la Vertu même , ce n'est que par force qu'on est vertueux ? La crainte du châtiment & de la mort inspire seule ici des sentimens que je croyois que la Nature avoit gravés dans tous les cœurs. Il y a des volumes entiers qui ne sont remplis que de la

prohibition du crime. Il n'est point d'horreur que l'on puisse imaginer, qui n'y trouve son châtiment : que dis-je ? son exemple. Oui, c'est moins une sage prévoyance, que les modeles du crime, qui a dicté les loix qui le défendent. A en juger par ces loix, quels forfaits les Espagnols n'ont-ils pas commis ? Ils ont un Dieu, & l'ont blasphémé ; un Roi, & l'ont outragé ; une foi, & l'ont violée. Ils s'aiment, se respectent les uns les autres, & cependant ils se donnent la mort. Amis, ils se trahissent ; unis par leur Religion, ils se détestent. Où donc est, me demandé-je sans cesse, cette union que j'avois trouvée d'abord parmi ces peuples ; ce lien charmant, dont il sembloit que l'amitié enchaînoit leurs cœurs ? Puis-je croire qu'il ne soit formé que par la crainte ou par l'intérêt ? Mais ce qui m'étonne le plus, c'est l'existence des loix. Quoi ! un peuple qui a pu violer les droits les plus saints de la Nature, & étouffer sa voix, se laisse gouverner par la voix presque éteinte de ses ancêtres ? Quoi ! ces peuples, pareils à leurs *Hamas*, ouvrent la bouche au frein que leur présente un homme dont ils vien-

nent de déchirer le semblable ! Ah ! Kan-huiscap , que malheureux est le Prince qui règne sur de tels peuples ! Combien de pièges n'a-t-il pas à éviter ? Il faut qu'il soit vertueux , s'il veut conserver son autorité ; & sans cesse le crime est devant ses yeux : le parjure l'environne , l'orgueil devance ses pas ; la perfidie , baissant les yeux , suit ses traces , & il n'apperçoit jamais la vérité , qu'à la fausse lueur du flambeau de l'envie.

Telle est la véritable image de cette foule qui environne le Prince , & qu'on appelle la Cour. Plus on est près du trône , plus on est loin de la vertu. Un vil flatteur s'y voit à côté du défenseur de la patrie , un bouffon auprès du Ministre le plus sage ; & le parjure , échappé au supplice qu'il mérite , y tient le rang dû à la probité. C'est pourtant dans le sein de cette foule de criminels heureux , que le Roi prononce la Justice. Là, il semble que les loix ne lui sont apprises que par ceux qui les violent eux-mêmes. L'Arrêt qui condamne un coupable , est souvent signé par un autre.

Car quelque rigoureuses que soient les loix , elles ne le sont pas pour tout

le monde. Dans le cabinet d'un Juge, une belle femme tombant en pleurs à ses genoux, un homme qui apporte une amas assez considérable de pièces d'or, blanchissent aisément l'homme le plus criminel, tandis que l'innocent expire dans les tourmens.

Ah ! Kanhuiscap, qu'heureux sont les enfans du Soleil que la vertu seule éclaire ! Ignorant le crime, ils n'en craignent pas la punition ; & , comme elle est leur juge, la nature seule est leur loi.

LETTRE DOUZIEME.

Au même.

Continuation du même sujet.

RAREMMENT le premier point de vue d'où l'on considère les choses, est le plus juste. Quelle différence, Kanhuiscap, entre ce peuple, & celui que j'avois vu la première fois ! Toute sa vertu n'est qu'un voile léger, à travers lequel on distingue les traits de ceux qui veu-

lent s'en couvrir : sous l'éclat éblouissant des plus belles actions , on entrevoit toujours la semence de quelque vice. Ainsi les rayons du Soleil , qui semblent donner à la rose une plus belle couleur, nous font mieux appercevoir les épines qu'elle cache.

Un orgueil insupportable est la source de cette aimable union qui m'avoit d'abord charmée. Ces tendres embrassemens , ce respect affecté , partent du même principe. La moindre inflexion du corps est regardée ici comme un devoir exigé seul par le rang & l'amitié ; & les hommes les plus vils de ce Royaume , qui se haïssent davantage , se rendent mutuellement ce faux hommage.

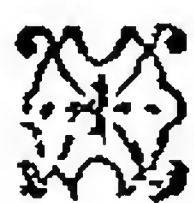
Un Grand passe devant vous : il se découvre ; c'est un honneur : il vous sourit ; c'est une grace : mais on ne pense pas qu'il faut acheter ce salut si honorable , ce sourire si flatteur , par un millier d'abaissemens & de peines. Je ments : il faut être esclave , pour recevoir des honneurs.

L'orgueil a encore ici un autre voile : c'est la gravité , ce vernis qui donne un air de raison aux actions les plus insensées.

féés. Tel feroit un homme généralement estimé ; s'il avoit eu la foiblesse de contraindre son enjouement , qui , avec toute la prudence & l'esprit possible , est regardé comme un étourdi. Etre sage , ce n'est rien : le paroître , c'est tout.

Cet homme , dont la sagesse & les talens répondent à la douceur qui est peinte sur son visage , me disoit l'autre jour Alonzo ; ce génie presque universel a été exclus des charges les plus importantes , pour avoir ri une fois inconfidément.

Il ne fait donc pas s'étonner , Kanhuiscap , si l'on fait ici de très-grandes sottises de sang-froid. Aussi ce sérieux affecté ne fait-il pas sur moi une grande impression. J'appërçois l'orgueil de celui qui l'affecte , & plus il s'estime , plus je le méprise. Le mérite & l'enjouement sont-ils donc des êtres antipathiques ? Non ; la raison ne perd jamais rien aux plaisirs que l'ame seule ressent.



L E T T R E T R E I Z I E M E.

Au même.

Embarras & fausses idées d'Aza sur les principaux dogmes du Christianisme.

J E ne puis m'empêcher de te le répéter encore , Kanhuiscap ; les Espagnols me paroissent quelque chose d'indéfinissable. A toutes les contradictions qu'ils font paroître , j'en vois tous les jours succéder de nouvelles. Que penseras-tu de celle-ci ? Cette Nation a un Dieu (*a*) qu'elle adore ; & , loin de lui faire aucune offrande , c'est ce Dieu qui la nourrit. On ne remarque point dans ses Temples aucuns *Guacas* (*b*) , symboles de ses be-

(*a*) Il faut observer que c'est un Péruvien qui parle , & qu'il n'a qu'une connoissance imparfaite de notre culte.

(*b*) Statues de différens métaux , & différemment habillées , qu'on plaçoit dans les Temples. C'étoient des espèces d'*ex-voto* qui caractérisoient les besoins de ceux qui les offroient.

soins ; enfin , il y a certain tems de la journée , où l'on prendroit les Temples pour des Palais déserts.

Quelques vieilles femmes y demeurent cependant presque tout le jour. L'air de dévotion qu'elles affectent , les larmes qu'elles répandent , me les avoient d'abord fait estimer. Le mépris qu'on faisoit d'elles me touchoit , lorsqu'Alonzo fit cesser ma surprise. Que ces femmes , me dit-il , qui ont déjà acquis votre estime , vous sont peu connues ! Une de celles que vous voyez , est payée par des femmes prostituées pour trafiquer leurs charmes.

Cette autre sacrifie son bien & son repos à la désolation de sa famille.

Meres dénaturées ! les unes confient leurs enfans à des gens à qui elles ne voudroient pas confier le moindre bijou , pour venir adorer un Dieu , qui , comme elles en conviennent , ne leur ordonne rien tant que l'éducation de ces mêmes enfans.

Les autres , revenues des plaisirs du monde , parce qu'elles ne les peuvent plus goûter , se font ici devant leur Dieu une vertu des vices qu'elles ont remarqués dans les autres.

Que ces Nations barbares , Kanhuï-cap , sont difficiles à accorder avec elles-mêmes. Leur Religion n'est pas plus aisée à concilier avec la Nature. La conduite de leur Dieu a leur égard est aussi variable que la leur envers lui (*a*).

Ils reconnoissent comme nous un Dieu Créateur. Il diffère , il est vrai , du nôtre , en ce qu'il n'est qu'une pure substance , ou , pour mieux dire , que l'assemblage de toutes les perfections. Aucune borne ne peut être prescrite à sa puissance ; nulle variation ne peut lui être imputée ; la sagesse , la bonté , la justice , la toute-puissance , l'immutabilité composent son essence. Ce Dieu a toujours existé & existera toujours. Voilà la définition que m'en ont donnée les Cuciparas de cet Empire , qui n'ignorent rien de ce qui s'est passé depuis , & même avant la création du Monde.

Ce fut ce Dieu qui mit les hommes sur la terre , comme dans un lieu de délices. Il les plongea ensuite dans un abîme de misères & de peines ; après quoi , il les

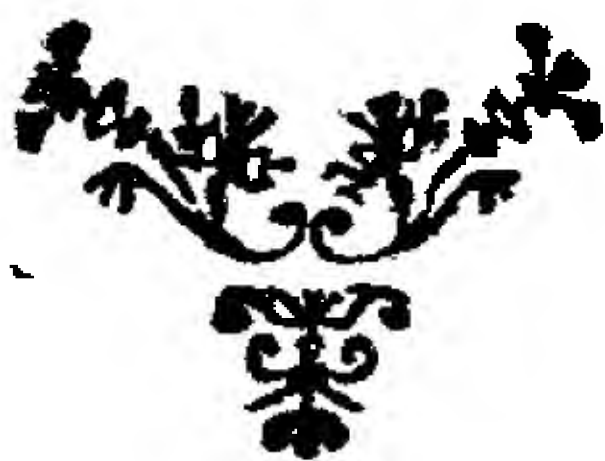
(*a*) C'est toujours un Pércvien qui parle.

détruisit. Un seul homme cependant fut excepté de la ruine totale , & repeupla le Monde d'hommes encore plus méchans que les premiers. Cependant Dieu , loin de les punir , en choisit un certain nombre , à qui il dicta ses loix , & promit d'envoyer son fils. Mais ce peuple ingrat , oubliant les bontés de son Dieu , immola ce fils , le gage le plus cher de sa tendresse. Rendu par ce crime l'objet de la haine de son Dieu , cette Nation éprouva sa vengeance : sans cesse errante de Contrée en Contrée , elle remplit l'Univers du spectacle de son châtiment ; ce fut à d'autres hommes , jusqu'alors plus dignes de la colère céleste , que ce fils tant promis prodigua ses bienfaits. Ce fut pour eux qu'il institua de nouvelles loix , qui ne different qu'en peu de choses des anciennes.

Voilà , sage ami , la conduite de ce Dieu envers les hommes. Comment l'accorder avec son essence ? Il est tout-puissant , immuable. C'est pour les rendre heureux qu'il créa ces peuples , & cependant aucun bonheur réel ne les dépouille des infirmités humaines. Il veut les rendre heureux ; ses loix leur défendent le

plaisir qu'il a fait pour eux , comme eux pour le plaisir. Il est juste , & ne punit pas dans les descendans les crimes qu'il a punis si sévèrement dans les peres. Il est bon , & sa clémence se lasse presque aussi-tôt que sa sévérité.

Persuadés qu'ils sont de la bonté , de la puissance , & de la sagesse de ce Dieu , tu croiras , peut-être , Kanhuiscap , que les Espagnols , fidèles à ses loix , les suivent avec scrupule. Si tu le penses , que ton erreur est grande ! Abandonnés sans cesse & sans réserve à des vices défendus par ces loix , ils prouvent , ou que la justice de ce Dieu n'est pas assez grande , qui ne punit pas des actions qu'il défend , ou que sa volonté est trop sévère , qui défend des actions que sa bonté l'empêche de punir.



LETTRE QUATORZIEME.

*Zilia toujours présente au souvenir d'Aza,
au milieu de ses réflexions. Intrigues &
hypocrisie des femmes Espagnoles.*

PEUT-ETRE as-tu pensé, fidèle ami, qu'adoucie par le tems, l'impatience qui dévorait mon cœur s'étoit enfin ralentie. J'excuse ton erreur ; je l'ai causée moi-même. Les réflexions auxquelles tu m'as vu livré quelque tems, ne pouvoient partir que d'une ame tranquille, ainsi que tu le pensois. Quitte une erreur qui m'offense. Souvent l'impatience emprunte d'une tranquillité apparente les armes les plus cruelles. Je ne l'ai que trop éprouvé ; mon esprit contemploit d'un œil incertain les différens objets qui s'offroient devant moi ; mon cœur n'en étoit pas moins dévoré d'impatience. Toujours présente à mes yeux, Zilia me conservoit à mon inquiétude, dans les momens même où ma Philosophie te sembloit un garant de mon repos.

Les Sciences & l'étude peuvent distraire ; mais elles ne font jamais oublier

les passions , & quand elles avroient ce arc, que pourroient-elles sur un penchant que la raison autorise ? Tu le sçais : mon amour n'est point une de ces vagues passagères , que le caprice fait naître , & que bientôt il dissipe. La raison qui me fit connoître mon cœur, m'apprit qu'il étoit fait pour aimer. Ce fut à la lueur de son flambeau que la première fois j'appercus l'Amour. Pouvois-je ne le pas suivre ? Il me montrait la beauté dans les yeux de Zilia : il me fit éprouver sa puissance , ses douceurs , ma félicité ; & loin de s'opposer à mon bonheur , la raison m'apprit qu'elle n'étoit souvent que l'art de faire naître & durer les plaisirs.

Juge à présent , Kanhuiscap , si la Philosophie a pu diminuer mon amour. Les réflexions que je fais sur les mœurs des Espagnols , ne peuvent que l'augmenter. La disproportion de vertu , de beauté , de tendresse que je remarque entr'elles & Zilia , me fait trop connoître combien il est cruel d'en être séparé.

Cette innocente candeur , cette franchise aimable , ces doux transports où son ame se livroit , ne sont ici que des voiles dont se couvrent la licence & la perfidie. Cacher l'ardeur la plus vive , pour en

faire paroître une que l'on ne ressent pas ; loin d'être puni comme un crime , est regardé comme un talent. Vouloir plaire à quelqu'un en particulier , c'est un crime ; ne pas plaire à tous , c'est une honte : tels sont les principes de vertu que l'on grave ici dans le cœur des femmes. Dès qu'une d'elles a eu le bonheur , si c'en est un , d'être décidée belle , il faut qu'elle se prépare à recevoir l'hommage d'une foule d'adorateurs , à qui elle doit tenir compte de leur culte , au moins par un coup-d'œil chaque jour. Quand la personne qui jouit de cette réputation , est ce qu'on appelle coquette , la première démarche qu'elle fait , est pour démêler dans la troupe celui qui est le plus opulent. Cette découverte une fois faite , tous ses soins , ses actions doivent tendre à lui plaire : elle y réussit , l'épouse ; alors elle consulte son cœur. Sa beauté prend un nouvel éclat ; elle va tous les jours dans les Temples & dans les endroits publics ; là , à travers un voile qui exempte son front de rougir , & ses yeux de se baisser , elle passe en revue la troupe fidelle.

Alvarès & Pèdre partagent bientôt son cœur. Elle balance entr'eux , se décide

pour le premier , cache son choix à tous les deux , les laisse soupirer ; sans décourager Pèdre , rend Alvarès heureux , s'en dégoûte , retourne à Pèdre , qu'elle abandonne bientôt pour un autre. Ce n'est pas-là le plus difficile de ses entreprises. Il faut qu'elle persuade à tout le monde qu'elle chérit son mari , & qu'elle fasse connoître à son époux le bonheur qu'il a d'avoir une femme sage.

Le Public a aussi un devoir à remplir , dont il s'acquitte très-bien ; c'est de faire souvenir le mari de ce qu'il a épousé une belle femme.

Il n'est point jusqu'à Zulmire , dont ces contagieux exemples n'aient perverti le cœur. Je crois qu'enfant encore , elle avoit la passion dangereuse de vouloir plaire. Ses moindres mouvemens , ses regards les plus indifférens , ont toujours quelque chose qui semble partir du cœur. Ses discours sont flatteurs , ses yeux passionnés , & sa voix touchante se perd souvent dans de tendres soupirs. C'est ainsi , Kanhuiscap , qu'ici , par des secrets différens , la vertu a les dehors du vice , tandis que le vice se couvre du manteau de la vertu.

LETTRE QUINZIEME.

Au même.

*Aza , mieux instruit sur la nature des
Astrès & du Tonnerre , revient des an-
ciens préjugés de sa Nation.*

O Vérité qui me surprend encore !
O connoissance profonde ! Kanhuiscap ,
le Soleil , ce chef-d'œuvre de la Nature ,
la Terre (*a*) , cette mere féconde , ne
sont point des Dieux. Un Créateur diffé-
rent du nôtre les a produits ; d'un regard
il peut les détruire. Confondus dans un
vaste cahos , enveloppés d'une matière
grossière , du sein de la confusion , il tira
ces Astres lumineux , & les Peuples qui
les adorent. A toute matière , il donna
une vertu productive. Le Soleil , à sa
voix , distribua la lumière ; la Lune reçut
ses rayons , nous les transmit. La Terre
produisit , alimenta , par ses fucs , ces
arbres , ces animaux que nous adorons.

(*a*) Les Péruviens adoroient la Terre sous le
nom de *Mamachaa*.

La Mer , qu'un Dieu seul pouvoit dompter , nous nourrit des poissons qu'elle renfermoit : & l'Homme , créé maître de l'Univers , régna sur tous les animaux.

Voilà , cher ami , ces mystères dont l'ignorance a causé nos malheurs. Si , instruits comme les Espagnols des secrets de la Nature , nous eussions sçu que ce foudre qu'ils ont lancé sur nous , n'étoit qu'un amas de matière , que nos climats renfermoient ; qu'*Yalpor* même , ce Dieu terrible , n'étoit qu'une vapeur que la terre produisoit , & que le hasard guidoit dans sa chute ; que ces *Hamas* furieux , qui fuyoient devant nous , pouvoient nous être soumis ; paisibles témoins de la grandeur de nos peres , eussions-nous servi de triomphe à ces barbares ?

Il semble en effet , Kanhuiscap , que la Nature n'ait point de voile pour ces peuples ; ses actions les plus cachées leur sont connues. Ils lisent au plus haut des Cieux , & dans les plus profonds abîmes ; & il semble qu'il n'appartienne plus à la Nature de changer ce qu'ils ont une fois prévu.

L E T T R E S E I Z I E M E.

Au même.

Pratiques de Religion hypocrites & superstitieuses chez les Espagnols. Réflexions sentées d'Aza sur les Auto-da-Fè.

L'AUROIS-JE pu penser , Kanhuiscap , que ces peuples que la raison elle-même semble éclairer , fussent les esclaves des sentimens de leurs ancêtres ? Quelque fausse qu'elle soit , une opinion reçue doit être suivie. On ne peut la combattre sans risquer d'être taxé , au moins ; de singularité.

Le sentiment naturel , cette voix si distincte qui nous parle sans cesse , ce brillant flambeau est éteint par un préjugé ; c'est un tyran , qui , pour être hai , n'en est pas moins puissant ; un fourbe , qui , pour être connu , n'en est pas moins dangereux. Ce tyran cependant ne seroit pas difficile à vaincre , s'il n'avoit un soutien encore plus dangereux que lui , la superstition. C'est cette fausse lumière qui

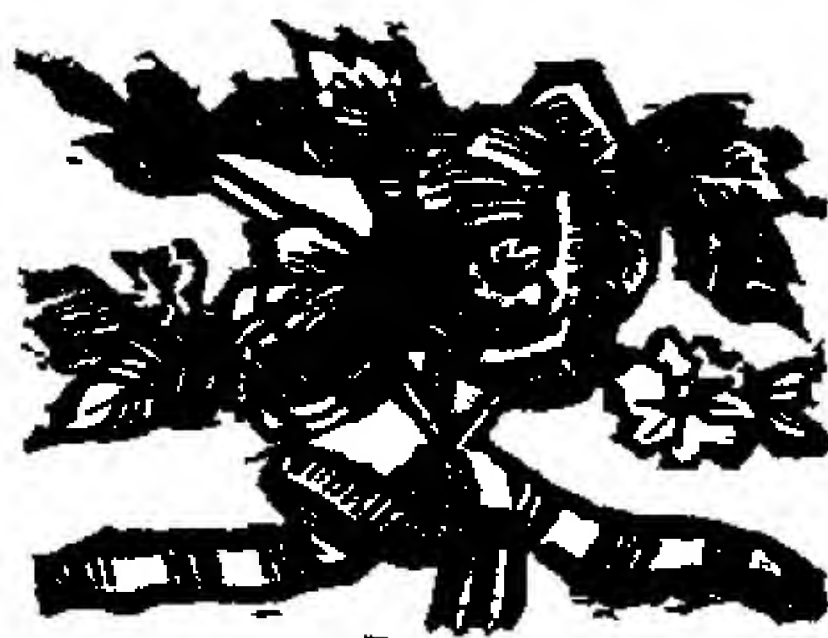
conduit ici la plupart des hommes , qui leur fait préférer des opinions fabuleuses à la force de la vérité. Un homme qui visitera les Temples plusieurs fois dans la journée , s'il y paroît dans une contenance hypocrite & outrée , quelque vice dont il soit la proie , quelque crime qu'il commette , sera généralement estimé , tandis que le plus vertueux , qui aura secoué le joug des préjugés , ne s'attirera que des mépris. L'homme d'esprit ne doit point écouter les préjugés. L'homme sans préjugé passe ici pour un impie. Il n'est pas permis de n'être ici que ce qu'on appelle sage ; il faut ajouter à ce titre celui de dévot , ou l'on vous gratifie du nom de libertin. Les distributeurs de l'estime publique , ces gens si méprisables par eux-mêmes , n'admettent jamais de classe intermédiaire. N'être ni dévot , ni libertin , c'est pour eux un problème ; c'est être à leurs yeux éblouis , ce que leur sont les amphibies , un monstre.

Les Espagnols ont deux Divinités , l'une préside à la vertu , l'autre au crime. Si , sans affectation , vous vous contentez de sacrifier intérieurement à la première , on vous taxe bientôt d'adorer

l'autre. Ce n'est pas que l'empire de la vertu soit absolu. Ses Sujets ont beaucoup à redouter de la part du Dieu du crime ; car ils sont toujours obligés de paroître en public avec des armes propres à le combattre , & qui ne suffisent pas toujours pour lui résister. On arrêta l'autre jour un homme qui avoit commis plusieurs crimes , & l'on disoit hautement qu'il falloit que le Diable l'eût conduit à cet excès d'abomination ; il avoit cependant attaché à son col une sorte de cordon , qui avoit été consacré par des *Cucipatas* au Dieu de bonté. Il tenoit d'une main des grains enfilés dans un autre cordon , qui avoient le pouvoir d'éloigner le moteur de ses forfaits , & de l'autre le poignard qui lui avoit servi à les commettre.

Je fus conduit hier dans une grande place , où une quantité prodigieuse de peuple témoignoit une joie extrême , en voyant brûler plusieurs de leurs semblables. L'habit singulier dont ils étoient revêtus , l'air satisfait des sacrificateurs qui les conduisoit comme en triomphe , me les firent prendre pour des victimes que ces sauvages alloient immoler à

leurs Dieux. Quel fut mon étonnement ; quand j'appris que le Dieu de ces barbares avoit en horreur , non-seulement le sang des hommes , mais encore celui des animaux ! De quelle horreur ne fus-je pas saisi moi-même , quand je me ressouvins que c'étoit au Dieu de bonté que des Prêtres dérégles alloient faire ces odieux sacrifices ! Ces Cucipatas comptent-ils appaiser leur Dieu ? L'expiation même doit plus l'offenser , que les crimes qui ont pu l'irriter contre eux. Kanhuiscap ! quelle erreur déplorable !



LETTRE DIX-SEPTIÈME.

Au même.

Aza continue de communiquer à son ami ses idées sur les connoissances Philosophiques qu'il acquiert.

LE desir que tu paroiss avoir de t'instruire, fidèle ami, me satisfait autant qu'il m'embarasse. Tu me demandes des certitudes, des éclaircissemens sur les découvertes dont je t'ai fait part : tes doutes sont excusables ; mais je n'en puis satisfaire à ce que tu exiges. Je l'eusse fait il y a peu de tems. Je concevois les choses plus aisément que je ne les écrivois, & mon esprit, plus prompt que ma main, trouvoit l'évidence où il ne trouve plus que l'incertitude. Il y a deux jours que je voyois la terre ronde ; on me persuade à présent qu'elle est plate. De ces deux idées, ma raison n'en admet qu'une indubitable, qui est qu'elle ne peut être à la fois l'une & l'autre. C'est ainsi que souvent l'erreur conduit à l'évidence.

Le Soleil tourne autour de la Terre ; me disoit , il y a quelque tems , un de ces hommes qu'on appelle Philosophes. Je le croyois , il m'avoit convaincu. Un autre vint , me dit le contraire. Je fis appeler le premier , & m'établis pour juge de leurs différends. Ce que je pus apprendre de leurs disputes , fut qu'il étoit possible que l'une & l'autre planète fît cette circonvolution , & que l'ancêtre d'un des disputans étoit *Alguasil*.

Voilà tout ce que m'enseigne le commerce de ces gens , dont la science m'avoit d'abord surpris ; l'estime particulière que l'on fait d'eux , est un de mes étonnemens. Est-il possible qu'un peuple si éclairé fasse tant de cas de personnes qui n'ont d'autre mérite que celui de penser ? Il faut que la raison soit quelque chose de bien rare pour lui.

Un homme pense singulièrement , parle peu , ne rit jamais , raisonne toujours ; orgueilleux , mais pauvre , il ne peut se faire remarquer par des habits brillans : il y supplée , & se distingue par de vils lambeaux. C'est un Philosophe , il a droit d'être impudent.

Un autre , jeune encore , veut faire

de la Philosophie une femme de Cour. Il la cache sous de riches habits , la farde , la pretentaille : elle est enjouée , coquette , les parfums annoncent ses pas. Les gens accoutumés à juger sur les apparences , ne la reconnoissent plus. Le Philosophe n'est qu'un fat. Le soupçonner de penser , autant vaudroit l'accuser d'être constant.

Zais avoit des vapeurs , me disoit Alonzo ; il leur falloit donner un prétexte. La Philosophie en parut un plausible à Zais. Elle n'oublia rien pour passer pour Philosophe. Elle se le croyoit déjà. Le caprice , la misanthropie , l'orgueil la mettoient en possession de ce titre. Il ne lui manquoit plus que de trouver un amant aussi singulier qu'elle. Elle a réussi.

Zais & son amant composent une Académie. Leur château est un Observatoire. Quoique déjà sur l'âge , dans ses jardins , Zais est Flore : sur son balcon , c'est Uranie. De son amant disgracieux , autant que singulier , elle fait un Céladon. Que manque-t-il à un spectacle aussi ridicule ? Des spectateurs.

La Philosophie , Kanhuiscap , est moins ici l'art de penser , que celui de

penser singulièrement. Tout le monde est Philosophe ; le paroître , n'est cependant pas , comme tu vois , une chose facile.

LETTRE DIX-HUITIEME.

Au même.

Procédés des Espagnols à l'égard de leurs femmes. Amours de leurs Religieuses.

DE tout ce qui frappe mes yeux étonnés , Kanhuiscap , rien ne me surprend davantage que la manière dont les Espagnols se comportent avec leurs femmes. Le soin particulier qu'ils ont de les cacher sous d'immenses draperies , me feroit presque croire qu'ils en sont plutôt les ravisseurs que les époux. Quel autre intérêt pourroit les animer , si ce n'est la crainte que de justes possesseurs ne revendiquent un bien qui leur a été ravi ; quelle honte trouvent-ils à se parer des dons de l'amour ?

- Ils ignorent , ces barbares , le plaisir

de se faire voir auprès de ce qu'on aime, de montrer à l'Univers entier la délicatesse de son choix, ou le prix de sa conquête, de brûler en public de feux allumés dans le secret, & de voir perpétuer dans mille cœurs des hommages qu'un seul ne peut rendre à la beauté. Zilia ! ô ma chere Zilia ! Dieux injustes & cruels ! pourquoi me priver encore de sa vue ? Mes regards, unis aux siens par la tendresse & le plaisir, apprendroient à ces hommes grossiers, qu'il n'est point d'ornemens plus précieux que les chaînes de l'Amour.

Je crois cependant que la jalousie est le motif qui porte les Espagnols à cacher ainsi leurs femmes, ou plutôt que c'est la perfidie des femmes qui force les maris à cette tyrannie. La foi conjugale est celle que l'on jure le plus aisément. Faut-il s'étonner qu'on la garde si peu ? On voit tous les jours ici deux riches héritiers, s'unir sans goût, habiter ensemble sans amour, & se séparer sans regret. Quelque peu malheureux que te paraisse cet état, il est cependant infortuné. Etre aimé de sa femme, n'est point un bonheur ; c'est un malheur d'en être hai.

La virginité prescrite par la Religion , n'est pas mieux gardée que la tendresse conjugale , ou du moins ne l'est-elle qu'extérieurement.

Il y a ici , de même qu'à la ville du Soleil , des Vierges consacrées à la Divinité. Elles voient cependant les hommes familièrement ; une grille seulement les sépare. Je ne sçaurois cependant deviner le motif de cette séparation ; car si elles ont assez de force pour garder la vertu au milieu des hommes qu'elles voient continuellement , de quoi sert une grille ? Et si l'amour entre dans leur cœur , quel foible obstacle à lui opposer qu'une séparation excitante , qui laisse agir les yeux , & parler le cœur !

Des espèces de Cucipatas sont assidus auprès de ces Vierges , qu'on appelle Religieuses , & sous prétexte de leur inspirer un culte plus pur , ils font naître & excitent chez elles des sentimens d'amour , dont elles sont la proie. L'art , qui paroît banni de leur cœur , ne l'est pourtant pas de leurs habits & de leurs gestes. Un pli qu'il faut faire prendre à un voile , un regard humble , une attitude qu'il faut étudier , en voilà assez

pour occuper pendant le quart d'une année, le tems, les peines, & même les veilles d'une Religieuse. Aussi les yeux d'une Religieuse en sçavent-ils plus que les autres yeux. C'est un tableau où l'on voit peints tous les sentimens du cœur. La tendresse, l'innocence, la langueur, le courroux, la douleur, le désespoir & le plaisir, tout y est exprimé ; & si le rideau se baisse un moment sur la peinture, ce n'est que pour laisser le tems de substituer un autre tableau à ce premier. Quelle différence entre le premier regard d'une Religieuse, & celui qui le suit ! Tout ce manège n'est cependant que l'ouvrage d'un seul homme. Un Cucipatas a la direction d'une Maison de Vierges ; toutes veulent lui plaire ; elles deviennent coquettes, & le Directeur, quelque grossier qu'il soit, est forcé de prendre un air de coquetterie : la reconnaissance l'y oblige, &, sûr de plaire, il cherche encore de nouveaux moyens de se faire aimer, réussit, & se fait, pour ainsi-dire, adorer. Tu en jugeras par ce trait. On m'a dit qu'une de ces Vierges avoit coëffé de la chevelure d'un Moine, l'image du Dieu des Espagnols.

On m'a aussi fait part d'une Lettre écrite par une Religieuse au Pere T... dont voici à-peu-près le contenu.

« Jéſus, mon Pere ! que vous êtes in-
» juſte ! Dieu m'eſt témoin que le Pere
» *Ange* ne m'occupe pas un ſeul inſtant,
» & que, loin d'avoir été enlevée par
» ſon ſermon juſques à l'extaſe (comme
» vous me le reprochez), je n'étois,
» pendant ſon diſcours, occupée que de
» vous. Oui, mon Pere, un ſeul mot
» de votre bouche fait plus d'impreſſion
» ſur mon cœur, ſur ce cœur que vous
» conoiſſez ſi peu, que tout ce que le
» Pere *Ange* pourroit me dire pendant
» des années entières, quand même ce
» ſeroit dans le petit parloir de Madame,
» & qu'il croiroit ſ'entretenir avec elle...
» Si mes yeux ſembloient ſ'enflâmer,
» c'eſt que j'étois avec vous lorsqu'il prê-
» choit. Que ne pénétrez-vous dans mon
» cœur pour lire mieux ce que je vous
» écris. Cependant vous êtes venu au
» parloir, & vous ne m'avez pas deman-
» dée : m'auriez-vous oubliée ? Ne vous
» ſouviendrait-il plus ? . . . Vous ne me
» regardâtes pas une ſeule fois hier pen-
» dant le ſalut. Dieu voudrait-il m'affliger
» au

» au point de me priver des consolations
» que je reçois de vous ? Au nom de
» Dieu, mon Pere, ne m'abandonnez
» pas dans la langueur où je suis plongée.
» Je suis à faire pitié, tant je suis dé-
» faite, & si vous n'avez compassion de
» moi, vous ne reconnoîtrez bientôt
» plus l'infortunée Thérèse.

» Notre Tournière vous remettra un
» gâteau d'amandes de ma façon. Je joins
» à cette lettre un billet que la sœur A....
» écrit au Pere Don X... J'ai eu le secret
» de l'intercepter. Je crois qu'il vous
» amusera. Ah ! que L'heure sonne :
» Adieu ».

Après cela, Kanhuiscap, pourras-tu
t'empêcher de convenir que les Es-
pagnols sont aussi ridicules dans leurs
amours, qu'insensés dans leurs cruautés.
La maison d'Alonzo est, je crois, la
seule où règne la droiture & la saine rai-
son. Je ne sçais cependant que penser des
regards de Zulmire : trop tendres pour
n'être que l'effet de l'art, ils sont trop
étudiés pour être conduits par le cœur,



LETTRE DIX-NEUVIEME.

Au même.

*Réflexions d'Aza sur le vuide des con-
noissances Métaphysiques.*

PENSER est un métier, se connoître est un talent. Il n'est pas donné à tous les hommes, Kanhuiscap, de lire dans leurs-propres cœurs. Des espèces de Philosophes ont seuls ici ce droit, ou plutôt celui d'embrouiller ces connoissances. Loin de s'attacher à corriger les passions, ils se contentent de sçavoir ce qui les produit, & cette science qui devroit faire rougir les vicieux, ne sert qu'à leur faire voir qu'ils ont un mérite de plus ; le talent infructueux de connoître leurs défauts.

Les Métaphysiciens (c'est le nom de ces Philosophes) distinguent dans l'homme trois parties, l'ame, l'esprit & le cœur ; & toute leur science ne tend qu'à sçavoir laquelle de ces trois parties produit telle ou telle action. Cette découverte une

fois faite, leur orgueil devient inconcevable. La vertu n'est, pour ainsi dire, plus faite pour eux; il leur suffit de savoir ce qui la produit. Semblables à ces gens qui se dégoûtent d'une liqueur excellente, à l'instant qu'ils apprennent qu'elle vient d'un pays peu renommé.

C'est par le même principe, qu'enivré d'un savoir qu'il croit rare, un Métaphysicien ne laisse point échapper l'occasion de faire voir sa science. S'il écrit à sa Maitresse, sa lettre n'est autre chose que l'analyse exacte des moindres facultés de son ame.

La Maitresse se croit obligée de répondre sur le même ton, & ils s'embrouillent tous les deux dans des distinctions chimériques, & des expressions que l'usage consacre, mais qu'il ne rend point intelligibles.

Les réflexions que tu fais sur les mœurs des Espagnols, te conduiront bientôt à celles que je viens de faire,

Que mon cœur n'est-il libre, généreux ami! Je te peindrois avec plus de force des pensées qui n'ont point d'autre ordre, que celui que je peux leur donner dans l'agitation où je suis. Le tems approche où

O ij

mes malheurs vont finir. Zilia enfin va paroître à mes yeux impatiens : l'idée de ce plaisir trouble ma raison. Je vole sur ses pas ; je la vois partager mon impatience , mes plaisirs ; de tendres larmes coulent de nos yeux. Réunis après nos malheurs Quel trait douloureux a passé dans mon ame , Kanhuiscap ! Dans quel état affreux va-t-elle me trouver ! Vil esclave d'un barbare , dont elle porte peut-être les fers , à la Cour d'un vainqueur orgueilleux , reconnoîtra-t-elle son amant ? Peut-elle croire qu'il respire encore ? Elle est dans l'esclavage. Croira-t-elle que des obstacles assez forts ont pu . . . Kanhuiscap , que dois-je attendre ? quel sort m'est réservé ? Quand j'étois digne d'elle , Dieu cruel ! tu l'arrachas de mes bras. Ne me feras-tu retrouver en elle qu'un témoin de plus de mon ignominie ? Et toi qui me rends l'objet de mon amour , élément barbare , me rendras-tu ma gloire ?



L E T T R E V I N G T I E M E.

Au même.

*Désespoir d'Aza, qui croit Zilia engloutie
dans les eaux.*

Q U E L Dieu cruel m'arrache à la nuit du tombeau ? quelle pitié perfide me fait revoir le jour que je déteste ? Kanhuiscap, mes malheurs renaissent avec mes jours, & mes forces s'augmentent avec l'excès de ma tristesse Zilia n'est plus O désespoir affreux ! ô cruel souvenir ! Zilia n'est plus & je respire encore ! & mes mains, que ma douleur devoit enchaîner, peuvent encore former ces nœuds que le trouble conduit, que les larmes arrosent, & que le désespoir t'envoie !

En vain le Soleil a parcouru le tiers de sa course depuis que tu as déchiré mon cœur avec le trait le plus funeste ; en vain l'abattement, l'inexistence ont captivé mon ame jusqu'à ce jour. Ma douleur,

O iij

inutilement retenue , n'en devient que plus vive. J'ai perdu Zilia ; un espace immense de tems semble nous séparer , & je la perds encore en ce moment. Le coup affreux qui me l'a ravie , l'élément perfide qui la renferme , tout se présente à ma douleur. Sur des flots odieux je vois Zilia emportée Le Soleil s'obscurcit d'horreur dans des abîmes profonds ; la mer , qui s'ouvre , cache son crime à ce Dieu ; mais elle ne peut me le dérober. A travers les eaux je vois le corps de Zilia, ses yeux son sein une pâleur livide Ami ! mort inexorable ! mort qui me fuit ! Dieux , plus cruels dans vos bontés que dans vos rigueurs ! Dieux ; qui me laissez la vie , ne réunirez-vous jamais ceux que vous ne pouvez séparer ?

En vain , Kanhuiscap , j'appelle la mort , elle s'éloigne de moi ; la barbare est sourde à ma voix , & garde ses traits pour ceux qui les évitent.

Zilia ! ma chère Zilia ! entends mes cris , vois couler mes pleurs ; tu n'es plus , je ne vis que pour en répandre : que ne puis-je me noyer dans le torrent qu'elles vont former ! que ne puis-je ! . . .

Quoi ! tu n'es plus , ame de mon ame !
 Tu Mes mains me refusent leur se-
 cours ma douleur m'accable
 L'affreux désespoir les larmes
 l'amour . . . un froid inconnu . . . Zilia ! . . .
 Kanhuiscap ! Zilia !

LETTRE VINGT-UNIEME.

Au même.

*Aza rétabli d'une maladie dangereuse par
 les soins d'Alonzo & de Zulmire.*

QU'EL va être ton étonnement, Kan-
 huiscap, lorsque ces nœuds, que ma
 main peut à peine former, t'apprendront
 que je respire encore ! ma douleur, mon
 désespoir, le tems que j'ai passé sans
 t'instruire de mon sort, tout a dû t'en
 confirmer la fin. Termine des regrets dus
 à l'amitié, à l'estime, au malheur : mais
 que le jour dont je jouis encore ne te
 fasse pas déplorer ma foiblesse : vaine-
 ment la perte de Zilia devrait être celle

de ma vie ; les Dieux , qui sembloient devoir excuser le crime qui m'eût donné la mort , m'ont ôté la force de le commettre.

Abattu par la douleur , à peine ai-je senti les approches d'une mort qui alloit enfin terminer mes malheurs. Une maladie dangereuse accabloit mon corps, & m'eût conduit au tombeau , si le funeste secours d'Alonzo n'eût reculé le terme de mes jours.

Je respire ; mais ce n'est que pour être la proie des tourmens les plus cruels. Tout m'importune dans l'état affreux où je suis. L'amitié d'Alonzo , la douleur de Zulmire, leurs attentions , leurs larmes , tout m'est à charge. Seul avec moi-même au milieu des hommes qui m'environnent , je ne les apperçois que pour les fuir. Puissé , Kanhuiscap , un ami moins malheureux te récompenser de ta vertu. Amant trop infortuné pour être ami sensible , puis-je goûter les douceurs de l'amitié , quand l'amour me livre aux plus cruelles douleurs ?



LETTRE VINGT-DEUXIEME.

Au même.

*Alonzo & Zulmire cherchent à dissiper
la douleur d'Aza.*

ENFIN l'amitié me rend à toi , à moi-même , Kanhuiscap : trop touché de mes maux , Alonzo a voulu les dissiper , ou du moins partager avec moi ma tristesse. Dans ce dessein il m'a conduit dans une maison de campagne à quelques lieues de Madrid. C'est-là que j'ai goûté le plaisir de ne rencontrer rien qui ne répondît à l'abattement de mon cœur. Un bois , voisin du Palais d'Alonzo , a été long-tems le dépositaire de mes tristesses secrètes. Là , je ne voyois que des objets propres à nourrir ma douleur. Des rochers affreux , de hautes montagnes dépouillées de verdure , des ruisseaux épais qui couloient sur la bourbe , des pins noircis , dont les tristes rameaux sembloient toucher les Cieux , des gazons arides , des fleurs des-

O v

féchées , des corbeaux & des serpens , y étoient les seuls témoins de mes pleurs.

Alonzo sçut bientôt m'arracher , malgré moi , de ces tristes lieux. Ce fut alors que je vis combien les maux sont soulagés quand on les partage , & combien je devois aux tendres soins de Zulmire & d'Alonzo. Où prendrai-je des couleurs assez vives pour te peindre , Kanhuiscap , la douleur que leur causent mes malheurs ? Zulmire , la tendre Zulmire les honore de ses larmes. Peu s'en faut que sa tristesse n'égale la mienne. Pale , abattue , ses yeux s'unissent aux miens pour verser des pleurs , tandis qu'Alonzo déplore mon infortune.



LETTRE VINGT-TROISIEME.

Au même.

*Amour de Zulmire pour Aza ,
& ses suites.*

ZULMIRE , dont les soins étoient tous pour le malheureux Aza , Zulmire , qui partageoit mes maux , qui trembloit pour mes jours , va finir les siens : chaque instant augmente ses dangers , & diminue sa vie.

Cédant enfin à la tendresse , aux prières de son pere gémissant à ses pieds , sans espoir de la secourir , & plus encore peut-être aux mouvemens de son cœur , Zulmire a parlé. C'est moi , c'est Aza , que l'infortune ne peut abandonner , qui porte la mort dans son sein ; c'est ce malheureux , dont le cœur déchiré ne respire que par le désespoir , & dont l'amour a changé tout le sang en un poison cruel.

Je ravis Zulmire à son pere , à mon

O vj

ami : elle m'aime , elle meurt ; Alonzo va la suivre : Zilia ne vit plus.

J'ai senti tes douleurs ; viens partager mes peines , (m'a dit ce pere désolé) , viens me rendre & ma vie & ma fille , malheureux dont je plains l'infortune , dans l'instant même où je viens te prier de soulager la mienne. Sois sensible à l'amitié , tu le peux. La plus belle des vertus ne scauroit nuire à ton amour. Viens , suis-moi. A ces mots qui terminèrent ses sanglots précipités , il me conduisit dans l'appartement de sa fille. Attendri , accablé , j'entre en frémissant. La pâleur de la mort étoit répandue sur ses traits ; mais ses yeux éteints se raniment à ma vue : il semble que ma présence redonne la vie à cette infortunée.

Je meurs , me dit-elle , d'une voix entrecoupée ; je ne te verrai plus : voilà tous mes regrets. Du moins , Aza , avant ma mort , je puis te dire que je t'aime. Je puis oui , souviens-toi que Zulmire emporte au tombeau l'amour qu'elle n'a pu te cacher , que ses regards , son cœur ont décelé tant de fois , que ton indifférence enfin Je ne t'en fais point de reproche ; ta sensibi-

lité m'auroit prouvé ton inconstance. Tout entier à un autre, la mort n'a pu t'en séparer : elle ne m'ôtera jamais l'amour que j'ai pour toi. Je la préfère à la guérison d'un mal que je chéris ; d'un mal Aza Elle me tend une de ses mains ; ses forces l'abandonnent, elle tombe, ses yeux se ferment ; mais tandis que je me reproche sa mort, que je joins mes soins à ceux de son pere désespéré, d'autres secours la rappellent à la vie. Ses yeux sont r'ouverts, & , quoiqu'éteints encore, s'attachent sur moi, & me peignent l'amour le plus tendre. Aza ! Aza ! me dit-elle encore, ne me laissez point. Je me jette à ses genoux, touché de son sort. Une joie subite éclate dans ses regards ; mais ne pouvant soutenir tous les mouvemens que son ame éprouve, elle retombe : l'on m'entraîne pour lui sauver des agitations dangereuses.

Que peux-tu penser, Kanhuiscap, des nouveaux malheurs dont je suis la proie, de la peine cruelle que je répands sur ceux à qui je dois tout ? Cette nouvelle douleur vient se joindre à celles qui m'accompagnent dans les tristes déserts, où l'amour, la mort & le désespoir me suivent sans cesse.

LETTRE VINGT-QUATRIEME.

Au même.

Zulmire rendue à la santé.

A MI, le sort d'Alonzo est changé. La douleur qui l'accabloit a fait place à la joie : Zulmire, prête à descendre au tombeau, est rappelée à la vie. Ce n'est plus cette Zulmire, que la langueur réduisoit au trépas ; ses yeux ranimés font briller les graces & la beauté dont sa jeunesse est parée.

Tandis que j'admire ses charmes renaissans, le croiras-tu ? loin de me parler de son amour, il semble au contraire qu'elle soit confuse de l'aveu qui lui est échappé. Ses yeux se baissent toutes les fois qu'ils rencontrent les miens. Mes peines sont suspendues : mais hélas ! que ce calme est court ! Zilia, ma chere Zilia, puis-je me soustraire à ma douleur ? Pardonne-moi les instans que je lui ai dérochés. Je lui consacre désormais tous ceux que me laisse mon infortune.

Ne crois pas, Kanhuiscap, que les craintes qu'Alonzo me témoigne pour Zulmire, puissent ébranler ma constance. En vain il me représente l'empire d'Aza sur le cœur de sa fille, la joie que lui causeroit notre union, la mort qui suivra notre séparation ; je me tais devant ce pere malheureux. Mon cœur, fidèle à ma tendresse, est ferme, inébranlable pour Zilia. Non, c'est en vain qu'Alonzo, prêt à partir pour cette terre infortunée qui ne verra plus Zilia, m'offre le pouvoir que son injuste Roi lui donne sur mes Peuples. C'est reconnoître un tyran, que de se servir de sa puissance. Les chaînes peuvent accabler mon bras ; mais elles ne captiveront jamais mon cœur. Jamais je n'aurai pour le chef barbare des Espagnols, que la haine que je dois au maître d'un peuple qui causa mes malheurs, & ceux de ma triste Patrie.



LETTRE VINGT-CINQUIEME.

Au même.

*Aza conçoit le dessein d'épouser Zulmire ;
& par quel motif.*

MES yeux sont ouverts , Kanhuiscap ; les feux de l'amour cedent , sans s'éteindre , au flambeau de la raison.

O flammes immortelles , qui dévorez mon sein ! Zilia ! toi dont rien ne peut me ravir l'image , qu'un destin fatal m'arrache pour jamais ; ne vous offensez point , si le desir de vous venger m'excite à vous trahir.

Ne me dis plus , Kanhuiscap , ce que je dois à mes peuples , à mon pere ; ne me parle plus de la tyrannie des Espagnols. Puis-je oublier mes malheurs & leurs crimes ? Ils m'ont coûté trop cher. Ce souvenir cruel irrite ma fureur. C'en est fait , j'y consens ; je vais m'unir à Zulmire. Alonzo, je te l'ai promis. Est-ce donc un crime , de laisser à Zulmire une

erreur qui lui est chère ? Elle croit triompher de mon cœur. Ah ! loin de la défabuser , qu'elle jouisse de son bonheur imaginaire ; qu'elle. . . . Ce n'est que par ce moyen que je puis venger , & mes peuples opprimés , & moi-même. Dès l'instant de notre union , je ferai conduit à la terre du Soleil , à cette terre désolée , dont tu me traces les malheurs. C'est-là que je ferai éclatter la vengeance dont je dérobe encore les violens transports. C'est sur une nation perfide que vont tomber ma fureur & mes coups. Réduit à la bassesse d'un vil esclave , à feindre enfin pour la première fois , j'irai punir les Espagnols de ma trahison & de leurs forfaits , tandis que la famille d'Alonzo éprouvera tout ce que peut un cœur reconnoissant , & les hommages que l'on doit rendre à la vertu.



LETTRE VINGT-SIXIEME.

Au même.

*Éga dégagé des préjugés de Religion dans
lesquels il avoit été élevé.*

SI tu étois un de ces hommes que le seul préjugé conduit , je me peindrois ta surprise , lorsque tu apprendras d'un Incas qu'il n'adore plus le Soleil. Je te verrois déjà te plaindre à cet asûre de la lumière qu'il me laisse , & à toi-même des soins dont tu accompagnes tes sentimens. Tu t'étonnerois que , parjure à mon Dieu , l'amitié , cette vertu que le crime ignore , puisse demeurer dans mon sein. Ma's rassuré contre des préjugés que l'on t'avoit fait prendre pour des vertus , tu ne gardes d'un Péruvien que l'amour de la patrie , de la vertu & de la franchise. J'attends de toi des reproches plus justes. Tu t'étonnes peut-être avec raison de me voir abandonné au culte qui m'a paru grossier , zélé pour une Religion dont je t'ai fait voir les contradic-

tiens. Je me suis fait cette objection à moi-même : mais qu'elle a été bientôt levée , quand j'ai appris que c'étoit ce Dieu qui étoit l'auteur de notre vie , qui avoit dicté cette loi , & dont j'avois eu l'audace de blâmer la conduite ! Qu'importe en effet qu'un honneur soit ridicule , s'il est exigé par celui à qui on le rend ? C'est par ce principe que je n'ai point rougi de me conformer à des usages que j'avois condamnés. Que les ouvrages de l'Etre suprême sont respectables, qu'ils sont grands ! Si tu pouvois lire, Kanhuiscap, les livres divins qui m'ont été confiés , quelle sagesse, quelle majesté , quelle profondeur n'y trouverois-tu point ? Tu y reconnoitrois aisément l'ouvrage de la Divinité. Ces contradictions invincibles, que je trouvois d'abord dans la conduite de ce Dieu , y sont évidemment justifiées. Il n'en est pas de même de la conduite des hommes envers leur Dieu.

Ne crois pas qu'aussi crédules que nous le sommes d'ordinaire , je tiennne ce que je t'écris du seul rapport d'un Prêtre. J'ai toujours trop reconnu les mensonges de nos Cucipatas , pour

ajouter foi aux fables de leurs semblables.

Le haut rang qu'ils tiennent chez toutes les Nations , les engage à les tromper , & leur grandeur n'est souvent fondée que sur l'erreur des peuples ambitieux : il leur en coûteroit trop , s'il falloit que la vertu leur donnât l'empire du monde ; ils aiment mieux le devoir à l'imposture.

LETTRE VINGT-SEPTIEME.

Au même.

*Trouble d'Aza , prêt à épouser
Zulmire.*

C'EN est fait , Kanhuiscap ; Zulmire m'attend. Je marche à l'Autel. Déjà tu m'y vois ; mais vois-tu les remords qui m'accompagnent ? Vois-tu les Autels tremblans à la vue du parjure ; l'Ombre de Zilia sanglante , indignée , éclairant cet hyménée d'un lugubre flambeau ? Entends-tu sa voix lamentable ? « Est-

» ce-là , dit-elle , cette foi que tu m'a-
» vois jurée , perfide ! cet amour qui de-
» voit même ranimer nos cendres ? Tu
» m'aimes , dis-tu ; tu ne donnes que ta
» main à Zulmire. Tu m'aimes , per-
» fide ! & tu donnes à un autre un bien
» dont je n'ai pu jouir ! Si je vivois en-
» core. » Quelles furies , Kan-
hüiscap , ne déchirent point mon sein !
Je vois Zulmire abusée , me demander
un cœur sur lequel elle a des droits légi-
times. Mon pere & mes peuples , acca-
blés sous un joug cruel , regretteront en
moi leur libérateur. Je vois ma pro-
messe enfin. . . . Je cours y satisfaire,



LETTRE VINGT-HUITIEME.

Au même.

*Aza instruit de l'arrivée de Zilia en France ,
quitte Alonzo & Zulmire , pour se
rendre auprès d'elle.*

ZILIA respire. Quel Messager assez prompt pourra porter jusqu'à toi l'excès de ma joie ? Kanhuiscap , toi qui ressentis mes malheurs , jouis des transports de mon ame. Que les flammes qui l'embrâsèrent volent & portent dans ton sein l'excès de ma félicité.

La mer , nos ennemis , la mort , non , rien ne m'a ravi l'objet de mon amour. Elle vit , elle m'aime ; juge de mes transports.

Conduite dans un Etat voisin , en France ; Zilia n'a éprouvé d'autre malheur que celui de notre séparation & de l'incertitude de mon sort. Combien les Dieux protègent la vertu ! Un généreux François l'a délivrée de la barbarie des Espagnols.

Tout étoit prêt pour m'unir à Zulmire. J'allois , ô Dieux ! quand j'appris que Zilia vivoit , qu'elle alloit me rejoindre. Nul obstacle ne peut la retenir. Je la verrai. Sa bouche me répétera les tendres sentimens que sa main a tracés , je pourrai à ses pieds Ciel ! je tremble d'un projet qui cause toute ma joie. Mon bonheur m'aveugle. Zilia viendrait au milieu de ses ennemis ! De nouveaux dangers ! Elle ne partira point. Je vais la prévenir. Qui pourroit m'arrêter ? Alonzo , Zulmire , les Dieux ont dégagé ma foi. Zilia respire. Je la reçois des mains de la vertu. En vain la reconnoissance , l'estime , l'amitié la portoient à répondre aux sentimens de Détérville son libérateur , elle leur opposoit notre amour , & les forçoit à respecter nos feux. Combat glorieux ! Effort que j'admire ! Détérville étouffe son amour , il oublie les droits qu'il a sur elle : apprends sa générosité , il nous réunit.

Zilia ! Zilia ! je vais jouir de mon bonheur. Je vole te prévenir , te voir , & mourir de plaisir à tes pieds.

LETTRE VINGT-NEUVIEME.

Au même.

Aza jaloux de Détéville, & par quel motif.

N'ACCUSE, ami, que Zilia de mon silence. Je l'ai vue, je n'ai vu qu'elle. N'attends pas que je t'exprime les transports, les ravissements où me livra le premier moment qui l'offrit à ma vue ; il faudroit, pour les sentir, aimer Zilia, comme je l'aime. Falloit-il que des tourmens inconnus vinssent troubler une félicité si pure ?

Du sein des plaisirs au comblè des douleurs, il n'y a donc point d'intervalle. Après tant de volupté, mille traits déchirent mon cœur. Ma tendresse m'est odieuse, & quand je veux ne point aimer, je sens toute la fureur de l'amour.

J'ai pu soutenir la douleur de la perte de Zilia ; je n'ai pu supporter celle que j'envisage. Elle ne m'aimeroit plus ! . . .
O pensée accablante ! Lorsque je parus
à

à ses yeux, l'Amour versa dans mon ame, d'une main les plaisirs, de l'autre la douleur.

Dans les premiers transports d'un bonheur si pur, que je ne puis même t'en exprimer la douceur, Zilia s'est échappée de mes bras, pour lire une lettre qu'une jeune personne qui m'avoit conduit, lui avoit donnée. Inquietté, troublée, attendrie, les larmes qu'elle venoit de donner à la joie, ne couloient déjà plus que pour la douleur. Elle en inondoit cette lettre fatale. Ses larmes me faisoient craindre pour elle des malheurs. L'ingrate goûtoit des plaisirs ; la douleur que je partageois étoit le triomphe de mon rival. Dérerville, ce libérateur, dont les lettres de Zilia m'ont répété tant de fois les éloges, avoit écrit celle-ci. La passion la plus vive l'avoit dictée : en s'éloignant d'elle, après lui avoir rendu son rival, il mettoit le comble à sa générosité, & à la douleur de Zilia. Elle scut me l'expliquer avec une vivacité, des expressions au dessus de la reconnoissance. Elle me força d'admirer des vertus qui, dans cet instant cruel, me donnoient la mort. Ma douleur alors

emprunta le secours d'un froid inébranlable. Je me derobai bientôt à Zilia. Rempli de mon désespoir, rien ne peut plus m'en délivrer. Chaque réflexion que je fais est une douleur ; elle m'arrache mon espérance, mon bonheur. Je perdrois le cœur de Zilia ! ce cœur. . . . Idée que je ne puis soutenir ! Mon rival seroit heureux ! Ah ! c'est trop que de sentir qu'il mérite de l'être.

Jalousie affreuse ! tes serpens cruels se sont glissés dans mon cœur. Mille craintes, de noirs soupçons Zilia, ses vertus, sa tendresse, sa beauté, mon injustice peut-être, tout m'agite, me tourmente, me perd. Ma douleur se cache en vain sous une tranquillité apparente. Je veux parler, me plaindre, éclater en reproches, & je me tais. Que dire à Zilia ? Puis-je lui reprocher l'amour qu'elle inspire à Détéville que la vertu conduit. Elle ne partage pas sa tendresse. Mais pourquoi lui prodiguer des louanges, répéter sans cesse son éloge ?
Amour, source de mes plaisirs, devrois-tu l'être de mes maux ?



LETTRE TRENTIEME.

Au même.

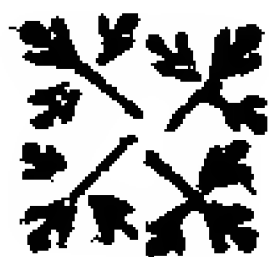
La jalousie d'Aza augmente ; il croit Zilia infidelle.

O U suis-je , Kanhuiscap ? Quels tourmens trainé-je après moi ? mon ame est embrâsée de la plus cruelle fureur. Zilia, pâle, inquiète, soupire l'absence de mon rival. Déterville, en fuyant, remporte la victoire. Ciel ! sur qui tombera ma rage ? Il est aimé , Kanhuiscap ; tout me l'apprend. La barbare ne cherche point à me cacher son infidélité. Restes encore précieux de l'Innocence ; lorsqu'elle connoît le crime , elle déteste l'imposture. Je lis son parjure dans ses yeux. Sa bouche même ose me l'avouer , en répétant sans cesse ce nom que j'abhorre. Où fuir ? Je souffre près de Zilia des tourmens affreux , & loin d'elle je meurs.

Quand, séduit par la douceur de ses regards , elle répand pour un instant

P ij

quelque tranquillité dans mon ame , je crois en être aimé. Ce plaisir me plonge dans un ravissement qui m'interdit. Je reviens , je veux parler. Je commence , m'interromps , me tais. Les sentimens qui se succèdent tour-à-tour dans mon cœur , me troublent , m'égarent. Je ne puis m'exprimer. Un souvenir funeste , Déterville , un soupir de Zilia , raniment des transports que je veux calmer en vain. Les ombres mêmes de la nuit ne peuvent me dérober à leur violence. Si je me livre un moment au sommeil , Zilia infidelle vient m'en arracher. Je vois Déterville à ses pieds ; elle l'écoute avec plaisir. L'affreux sommeil fuit loin de moi. La lumière m'offre des douleurs nouvelles. Toujours livré à la fureur de la jalousie , ses feux ont desséché jusqu'à mes larmes. Zilia , Zilia ! quels maux naissent de tant d'amour ? Je t'adore , je t'offense. Dieux ! je te perds.



LETTRE TRENTE-UNIEME.

Au même.

Aza se reproche les effets de sa jalousie.

ZILIA, Amour, Déterville, funeste jalousie ! Quel égarement ! un nuage me dérobe les noms que je trace. Kanhuiscap, je ne me connois plus ; dans la fureur de la plus noire jalousie, je me suis armé des traits dont j'ai frappé le cœur de Zilia. Elle écrivoit à Déterville, sa lettre étoit encore dans ses mains. Un moment funeste a troublé ma raison. J'ai formé le plus indigne projet. Ma parole, la Religion que j'ai embrassée, tout m'a servi. Les prétextes les plus vains m'ont paru des loix d'équité pour abandonner Zilia. J'en ai prononcé l'arrêt avec barbarie. Des adieux cruels. Quel moment ! . . . Ai-je pu ? . . . Oui, Kanhuiscap, j'ai fui Zilia. Zilia à mes pieds, ses sanglots, les miens prêts à s'y

confondre.... Dêterville , quel souvenir ! Furieux , j'ai fui de ses bras. Mais bientôt , vainement obstiné , je veux la revoir ; tout s'y oppose : je n'ose résister. Dieux ! qu'ai-je fait ? Que la honte est accablante ! Que le repentir est affreux !

LETTRE TRENTE-DEUXIEME.

Au même.

Aza retombe dans ses soupçons contre Zilia. Zulmire projette une vengeance éclatante.

CESSE de t'étonner de la longueur de mon silence. L'état cruel de mon cœur m'a-t-il permis de t'instruire plutôt de mon sort ? Ne crois pas que , déchiré de remords , je me reproche encore de trop justes soupçons. C'est Zilia , c'est son perfide cœur , & non pas le mien qu'ils doivent dévorer. Oui , Kanhuiscap, ses soupirs, ses pleurs & ses cris n'étoient que l'effet de la honte , traces que la vertu qui fuit laisse encore dans les cœurs.

C'est pour les effacer , que la cruelle a refusé de me revoir. Son obstination m'a forcé de m'éloigner. Retiré à l'extrémité de la même ville , ignoré des hommes , tout entier à ma douleur & à mon infortune , je m'efforce d'oublier l'ingrate que j'adore. Soins inutiles ! L'Amour , malgré nous , se glisse dans nos cœurs , & malgré nous le cruel y demeure. En vain je veux le chasser. La jalousie l'y nourrit. Si je veux en bannir la jalousie , l'amour l'y retient. Jouet déplorable de ces deux passions , mon ame est partagée entre la tendresse & la fureur. Tantôt je me reproche mes soupçons , & tantôt mon amour. Puis-je adorer une ingrate ? Puis-je oublier celle que j'adore ? Mais quelque amour que j'aye pour elle , rien ne peut l'excuser. Que ne m'a-t-elle haï ? On pardonne la haine , & non pas la perfidie.

Les soins & l'amitié d'Alonzo ont sçu découvrir la retraite où la douleur & tous les maux destructeurs de notre être me retiennent. Zulmire m'accable de reproches ; elle vient de m'écrire. Je suis à ses yeux un ingrat que ma parole , que ses larmes ne peuvent rappeler. Je ne l'ai enlevée des bras de la mort ,

que pour la livrer à des tourmens plus cruels. Elle veut, dit-elle , venir en France , signaler sa fureur & son parjure , venger son pere & mon amour. Chaque mot de sa lettre est un trait qui me perce le cœur. Je sens trop la force du désespoir , pour n'en pas craindre les effets. Zilia est l'objet infortuné de sa rage. C'est , teinte de son sang , qu'elle veut paroître à mes yeux. Dieux vengeurs des forfaits , est-ce donc au crime que vous laissez le soin de la punir ?

Arrête , Zulmire ; épuise sur moi tous tes coups. Laisse jouir l'ingrate d'une vie dont les remords feront les châtimens. C'est ainsi que tu peux signaler ta vengeance. Mais , ô Dieux ! Zilia dans les bras d'un rival ! je frémis , malheureux que je suis ; & je tremble pour elle , quand l'ingrate me trahit. Retenu par les maux dont je suis accablé , mon corps succombe à sa foiblesse , tandis que la perfide , triomphant même de ses remords , rappelle mon rival. Infortuné ! Je suis. Je vis encore ! Quel malheur d'exister , à qui ne respire que par la douleur !

LETTRE TRENTE-TROISIEME.

Au même.

*Innocence de Zilia. Générosité de Zulmire :
Désespoir d'Aza.*

QU'AI-JE dit ? Quelle horreur m'environne ? Apprends ma honte, Kanhuiscap, & , s'il se peut , mes remords avant mon crime. Odieux à moi-même , je vais le devenir à tes yeux. Cesse de plaindre mes malheurs. Mets-y le comble par ta haine.

Zilia n'est point coupable. Ce souvenir même est pour elle un outrage. Tu connois mes soupçons ; leur injustice t'apprend mes malheurs. Ils ne s'épuisent jamais ; il en est toujours d'imprévus. Après la perfidie de Zilia , aurois-tu pensé que le Ciel eût pu me livrer à de nouveaux tourmens ? Aurois-tu cru que ce qui devoit faire mon bonheur , son innocence , fût la source la plus amère de mes maux ?

A quel égarement m'étois-je donc
P y

livré ? Quels ténébres obscurcissoient ma raison ? Zilia auroit pu me trahir , j'ai pu le penser ! Elle ne veut plus me voir : mon souvenir lui est odieux : elle m'a trop aimée , pour ne me pas hair. Abandonné à mon malheur affreux, l'amitié, la confiance, rien n'adoucit mes tourmens. J'empoisonne ton cœur de leur amertume ; & le mien n'est point soulagé.

En vain Zulmire , revenue de sa fureur , m'apprend qu'elle la sacrifie à mon repos & à ma félicité. Retirée dans une maison de Vierges , elle consacre à son Dieu , à mon bonheur, sa vie & ses plus beaux jours.

Zulmire, généreuse Zulmire, renonce à ta vengeance ? Ah ! si ton cœur étoit barbare , qu'il seroit satisfait de mes cruelles infortunes !

Ce n'est donc qu'à moi , qu'à la bassesse de mes sentimens , que je dois les maux que j'endure. Il ne manquoit à mes malheurs que d'en être moi-même la cause ; je la suis. Zilia m'aimoit , je la voyois ; mon bonheur étoit certain. Sa tendresse , ses sentimens , ma félicité , devoient-ils être sacrifiés à de lâches soup-

cons ? O désespoir affreux ! j'ai fui Zilia. C'est moi. . . . Généreux ami , conçois-tu l'état où je suis ? le conçois-je moi-même ? Les regrets , l'amour , le désespoir , pour le dévorer , le disputent à mon cœur.

LETTRE TRENTE - QUATRIEME.

*Aza fait à Zilia l'aveu de ses injustices ,
& s'efforce de la fléchir.*

LA crainte de te déplaire retient encore sous mes mains tremblantes les nœuds que je forme. Ces nœuds qui firent ta consolation , tes plaisirs , Zilia , ne sont plus tissus que par la douleur & le désespoir.

Ne crois pas qu'à tes yeux je veuille dérober mon crime. Déchiré du repentir de t'avoir cru infidelle , comment oserois-je m'en justifier ? Mais n'en suis-je point assez puni ? Quels remords ! Les remords d'un amant qui t'adore. Ah ! tu veux me haïr ! N'ai-je pas plus mérité tes mépris que ta haine ?

Retrace-toi un moment toutes mes infortunes. De barbares ennemis t'arrachèrent à mon amour , à l'instant qu'il alloit être couronné. Armé pour ta défense , je succombai sous leurs indignes fers. Conduit dans leur patrie , les mers qui m'y portèrent , soutinrent , il est vrai , un tems toutes mes espérances. Je n'ai vécu que par elles. Mon cœur flottoit avec toi. Tes ravisseurs engloutis me plongèrent dans l'erreur la plus cruelle. Le néant où je t'ai cru n'a point détruit ma tendresse. La douleur augmente l'amour. Je mourois pour te suivre. Je n'ai vécu que pour te venger. J'ai tout tenté ; j'allois immoler jusqu'à mes sermens , m'unir enfin , malgré mille remords , à une Espagnole ; acheter à ce prix ma liberté & ma vengeance , quand tout-à-coup , ô bonheur inespéré ! j'appris que tu respiras , que tu m'aimas : ô souvenir trop doux ! je vole à toi , au bonheur le plus pur , le plus vif. Vain espoir , cruel revers ! A peine eus-je senti les premiers transports que m'inspiroit ta vue , qu'un fatal poison , dont ton cœur trop pur ignore les atteintes , la jalousie se glissa dans mon ame. Ses

plus cruels serpens ont dévoré mon cœur, ce cœur qui n'étoit fait que pour t'aimer.

La plus belle des vertus, la reconnaissance, a été l'objet de mes soupçons. Ce que tu devois à Déterville, j'ai cru qu'il l'avoit obtenu, que ta vertu avoit pu se confondre avec ton devoir. J'ai cru. . . . Ce sont ces funestes idées qui troublèrent nos premiers plaisirs. Tu n'as pu dans le sein de l'amour oublier l'amitié. J'y oubliai la vertu. Les éloges de Déterville, sa lettre, les sentimens qu'elle exprimoit, le trouble qu'elle te caufoit, la douleur que tu témoignois de la perte de ton libérateur, j'attribuai tout au sentiment que j'éprouvois, que j'éprouve encore, à l'amour.

Je cachai dans mon sein les feux qui le consumoient. Quels furent leurs progrès ? Des soupçons je passai bientôt à la certitude de la perfidie. Je songai à t'en punir. Je ne voulus point employer les reproches, je ne t'en croyois pas digne. Je ne te dissimule point mes crimes : la vérité m'est aussi chère que mon amour.

J'ai voulu retourner en Espagne, remplir une promesse dont mes premiers

sermens m'avoient dégagé : le repentir suivit bientôt l'emportement qui t'avoit annoncé mon forfait. Je tentois vainement de te désabuser d'une résolution que l'amour avoit détruite aussi-tôt que formée. Ton obstination à ne me point voir ralluma ma fureur. Livré de nouveau à la jalousie , je me suis éloigné de toi ; mais loin d'aller à Madrid consommer un crime que mon cœur détestoit , ainsi qu'on a voulu te le persuader , accablé sous le faix de mes malheurs , j'ai cherché dans la solitude , dans l'éloignement des hommes , une paix que la seule tranquillité du cœur peut donner. Abattu par mes douleurs , mon corps a succombé sous le poids de mes maux. Long-tems éloigné de toi , malgré moi-même , (te l'avouerai - je , Zilia) ? je n'ai conservé de force que pour t'outrager. Je te voyois , satisfaite de ma fuite , rappeler mon rival. Je te voyois Hélas ! tu connois mon offense ; mais tu n'en connois pas le châtiment ; il surpasse mon crime. Ah ! Zilia , si l'excès de l'amour pouvoit l'effacer : non , je ne serois plus coupable. Ne crois pas que je cherche d'émouvoir pour moi ta pitié ; c'est trop peu pour ma

tendresse. Rends-moi ton cœur, Zilia, ou ne m'accorde rien.

Ecoute l'amour qui doit parler encore dans ton cœur ; laisse-moi près de toi rallumer des feux que ta juste colère s'efforce d'étouffer. Des cendres de l'amour que tu sentis pour Aza , je sçaurai recouvrer quelque étincelle.

Zilia ! Zilia ! ordonne de mon sort ; je t'ai fait l'aveu de mon crime. Si ton pardon ne l'efface , il doit être puni. Ma mort en fera le châtiment : trop heureux , cruelle , si je pouvois du moins expirer à tes pieds !



LETTRE TRENTE-CINQUIEME

& derniere.

A K A N H U I S C A P.

Zilia rend son cœur à Aza. Leur prochain retour dans leur Patrie.

EN frappant tes sens de surprise , que ne puis-je faire passer dans ton cœur la joie que je sens éclater dans le mien ! O bonheur ! ô transports ! Kanhuiscap , Zilia me rend son cœur : elle m'aime. Egaré dans les ravissmens de ma tendresse , je répands à ses pieds les plus douces larmes. Ses soupirs , ses regards , ses transports , sont les seuls interprètes de notre amour & de notre félicité.

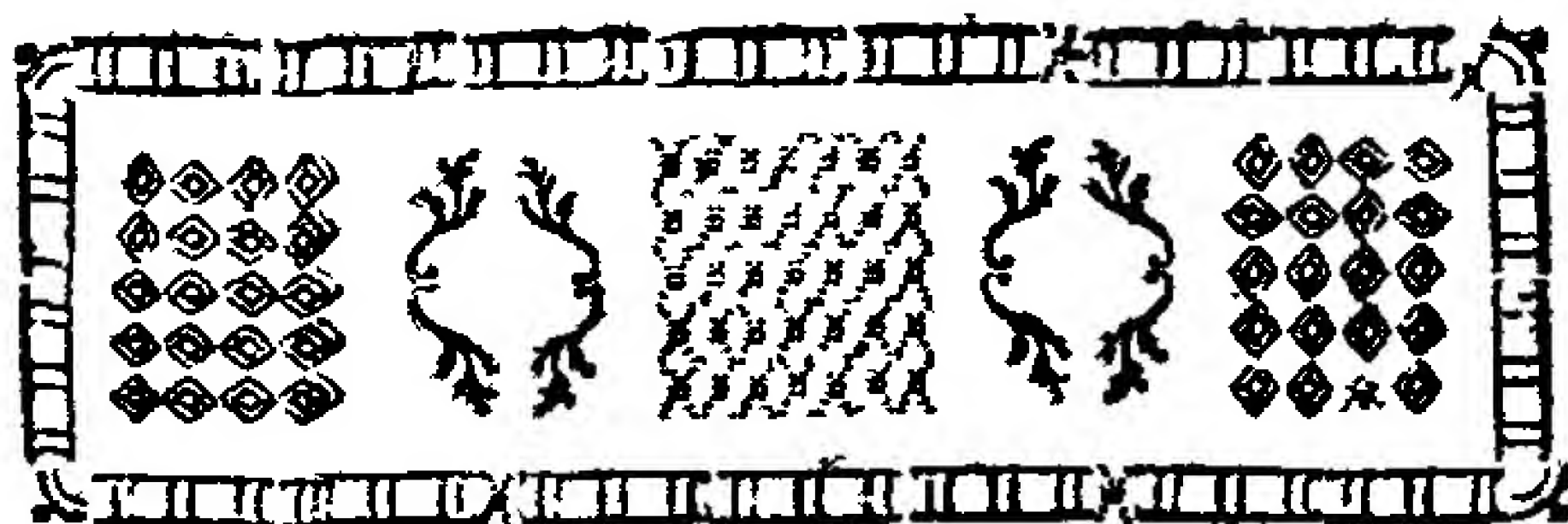
Peins-toi , si tu le peux , nos plaisirs ; cet instant toujours présent à mes yeux , cet instant Non , je ne puis t'exprimer tant d'amour , de trouble & de plaisir.

Ses yeux , son teint animé me peignoient son amour , sa colère , ma honte... elle pâlit. Foible , sans voix , elle tombe

dans mes bras : mais , ainsi que les flâmes excitées par les vents , mon cœur agité par la crainte , brûle avec plus de violence. Ma bouche , appuyée sur son sein , lui rendit , par mes feux , ceux de sa vie , confondue dans la mienne. Elle meurt & renaît à l'instant Zilia ! ma chère Zilia ! dans quelle ivresse de plaisir plonges-tu l'heureux Aza ! Non , Kanhuiscap , tu ne peux concevoir notre bonheur. Viens en être témoin : rien ne doit manquer à ma félicité. Le François , qui te remettra ma lettre , fera secondé pour te conduire ici. Tu verras Zilia. Ma félicité s'accroît à chaque instant. Le récit de nos plaisirs , ainsi que celui de nos infortunes , (qu'elles sont loin de nous !) est parvenu jusqu'au Trône. Le généreux Monarque des François ordonne que les Vaisseaux qui vont combattre les Espagnols dans nos mers , nous conduisent à Quito. Nous allons revoir notre Patrie , ces tristes lieux si chers à nos desirs , ces lieux , ô Zilia ! qui virent naître nos premiers plaisirs , tes soupirs & les miens. Qu'ils soient témoins , qu'ils célèbrent , qu'ils augmentent , s'il se peut , notre félicité Mais je cours à Zilia.

Ami, l'amour ne m'a point fait oublier l'amitié ; mais l'amitié me sépare trop long-tems de l'amour. Transports si doux , qui ravissez mon ame , c'est dans vos égaremens que je retrouve la vie . . . M'enivrer de tant de bonheur, de volupté ! Zilia m'est rendue , elle m'attend , je vole dans ses bras.

F I N.



T A B L E
D E S L E T T R E S
D' U N E
P E R U V I E N N E
E T D' A Z A ,

Contenues dans ce Volume.

*Vie de Madame de Graigny. page 3.
Introduction Historique aux Lettres d'une
Péruvienne. 9.*

L E T T R E P R E M I E R E.

*Les Espagnols entrent avec violence dans
le Temple du Soleil , en arrachent Zi-
lia , qui conserve heureusement ses Qui-
pos , avec lesquels elle exprime ses in-
fortunes & sa tendresse pour Aza. 25.*

L E T T R E II.

Zilia rappelle à Aza le jour où il s'est offert la première fois à sa vue , & où il lui apprit qu'elle deviendrait son épouse.

page 30.

L E T T R E III.

Les Espagnols transportent , pendant la nuit , Zilia dans un vaisseau. Prise du vaisseau Espagnol par les François. Surprise de Zilia à la vue des nouveaux objets qui l'environnent.

42.

L E T T R E IV.

Abattement & maladie de Zilia. Amour & soins de Déterville.

49.

L E T T R E V.

Idées confuses de Zilia sur les secours qu'on lui donne , & sur les marques de tendresse de Déterville.

54.

L E T T R E VI.

Rétablissement de Zilia. Son étonnement & son désespoir , en se voyant sur un vaisseau. Elle veut se précipiter dans la mer.

59.

L E T T R E V I I.

*Zilia , qu'on empêche de se précipiter , se
repent de son projet.* page 62.

L E T T R E V I I I.

*Zilia ranime ses espérances à la vûe de la
terre.* 65.

L E T T R E I X.

*Reconnoissance de Zilia pour les complai-
sances de Détérville.* 67.

L E T T R E X.

*Débarquement de Zilia en France. Son
erreur, en se voyant dans un miroir. Son
admiration à l'occasion de ce Phéno-
mène , dont elle ne peut comprendre la
cause.* 72.

L E T T R E X I.

*Jugement que porte Zilia des François , &
de leurs manières.* 75.

L E T T R E X I I.

*Transports de Détérville , modérés tout-à-
coup par le respect. Réflexions de Zilia
sur l'état de Détérville , dont elle ignore
la cause. Sa nouvelle surprise en se voyant*

*dans un carrosse. Son admiration à la
vue des beautés de la Nature. page 81.*

LETTRE XIII.

*Arrivée de Zilia à Paris. Elle est différem-
ment accueillie de la mere & de la sœur
de Déterville. 89.*

LETTRE XIV.

*Mortification qu'essuie Zilia dans un
cercle de différentes personnes. 97.*

LETTRE XV.

*Admiration de Zilia pour les présens que
Déterville lui fait. 100.*

LETTRE XVI.

*Zilia apprend la Langue françoise. Ses
réflexions sur le caractère de notre Na-
tion. 104.*

LETTRE XVII.

*Parallèle que fait Zilia de nos différens
Spectacles. 109.*

LETTRE XVIII.

*Zilia détrompée, & éclairée sur son mal-
heur par les connoissances qu'elle ac-
quiert. 113.*

L E T T R E X I X.

Zilia dans un Couvent avec Céline , sœur de Déterville. Elle est la Confidente des amours de Céline. page 116.

L E T T R E X X.

Peinture que fait Zilia de nos usages , d'après ses lectures. 122.

L E T T R E X X I.

On envoie un Religieux à Zilia pour lui faire embrasser le Christianisme. Il lui apprend la cause des évènements qu'elle a subis , & s'efforce de la détourner du dessein qu'elle forme de retourner vers Aza. 127.

L E T T R E X X I I.

Inégnation de Zilia occasionnée par tout ce que lui dit le Religieux des Auteurs & de son amour pour Aza. 131.

L E T T R E X X I I I.

Retour de Déterville de l'armée. Son entretien avec Zilia , qui lui témoigne la reconnoissance la plus vive , mais en conservant tout son amour pour Aza. Douleur de Déterville. Généro-

sité de son amour. Reproches de Céline à Zilia. page 135.

LETTRE XXIV.

Maladie de Zilia. Refroidissement de Céline à son égard. Mort de la mère de Déterville. Remords de Zilia, & à quelle occasion. 146.

LETTRE XXV.

Déterville instruit Zilia sur le sort d'Aza, qu'elle veut aller trouver en Espagne. Déterville, au désespoir, consent à ses desirs. 149.

LETTRE XXVI.

Zilia, déterminée par les raisons de Déterville, se résout à attendre Aza. 155.

LETTRE XXVII.

Toute l'amitié de Céline rendue à Zilia, & à quelle occasion. Noble fierté de Zilia, qui refuse les présents que Céline veut lui faire. On apporte à Zilia des coffres pleins des ornemens du Temple du Solcil. Billet de Déterville. Libéralité de Zilia. 159.

LETTRE XXVIII.

Zilia témoigne à Aza l'étonnement où l'a jeté

*jeté le spectacle de nos jardins , jets-
d'eau , &c.*

L E T T R E X X I X .

*Zilia moralise sur la vanité , la frivolité &
la politesse des François.* 173.

L E T T R E X X X .

*Zilia se plaint à Aza de ce que Déterville
évite de se remontrer auprès d'elle. Mo-
tif de sa tristesse à ce sujet.* 182.

L E T T R E X X X I .

*Rencontre imprévue de Zilia & de Déter-
ville. Leur entretien. Allarmes & soup-
çons de Zilia sur la fidélité d'Aza , dont
elle a appris le changement de Religion.* 184.

L E T T R E X X X I I .

*Impatience de Zilia sur l'arrivée d'Aza.
Elle demeure avec Celine & son mari ,
qui la répandent dans le grand monde.
Ses réflexions sur le caractère des Fran-
çois.* 191.

L E T T R E X X X I I I .

*Suite des réflexions de Zilia sur le carac-
tère des François , sur-tout à l'égard
des femmes.* 196.

Q

LETTRE XXXIV.

*Zilia continue ses réflexions sur les mœurs
de la Nation Française.* p. 200.

LETTRE XXXV.

*Déterville, avec une partie des richesses
de Zilia, lui fait l'acquisition d'une
terre, où, sans l'avoir prévenue, il lui
donne une fête agréable.* 212.

LETTRE XXXVI.

*Transport de Zilia à la nouvelle de la
prochaine arrivée d'Aza.* 223.

LETTRE XXXVII.

Au Chevalier Déterville, à Malthe.

*Arrivée d'Aza. Reproches de Zilia à Dé-
terville, qui s'est retiré à Malthe. Ses
soupçons fondés sur le froid de l'abord
de son Amant.* 226.

LETTRE XXXVIII.

Au Chevalier Déterville, à Malthe.

*Aza infidèle. Comment & par quel motif.
Désespoir de Zilia.* 230.

L E T T R E X X X I X.

Au Chevalier Détérville , à Malthe.

Aza quitte Zilia pour retourner en Espagne & s'y marier. p. 233.

L E T T R E X L.

Zilia cherche dans la retraite la consolation à ses douleurs. 236.

L E T T R E X L I.

& dernière.

Au Chevalier Détérville , à Paris.

Zilia témoigne à Détérville la constante résolution où elle est de n'avoir jamais pour lui d'autres sentimens que ceux de l'amitié. 240.

Fin de la Table des Lettres d'une Péru-
vienne.

LETTRES D'AZA.

LETTRE PREMIERE.

A ZILIA.

*Aza informe Zilia de l'espérance où il est
de la revoir bientôt, & des efforts qu'il
a opposés à la violence des Espagnols.*

page 149.

LETTRE II.

A ZILIA.

*Désespoir d'Aza, trompé par les promesses
des Espagnols. Il se flatte de venger
Zilia.*

256.

LETTRE III.

De Madrid.

A KANHUISCAP.

*Aza peint à son ami la cruelle situation
de son cœur.*

259.

LETTRE IV.

Au même.

*Allarmes d'Aza sur le sort de Zilia, dont
il a eu de funestes présages.*

262.

L E T T R E V.

Au même.

*Aza conçoit l'espérance de recevoir de Kan-
huilcap des nouvelles de Zilia. p. 264.*

L E T T R E V I.

Au même.

*Les inquiétudes d'Aza sont calmées par les
nouvelles que son ami lui donne de Zi-
lia. 267.*

L E T T R E V I I.

Au même

*Aza chez Alonzo, qui l'instruit des mœurs
des Espagnols. — 269.*

L E T T R E V I I I.

Au même.

*Aza peint à son ami le caractère d'Alonzo.
273.*

L E T T R E I X.

Au même.

*Mœurs & conduite des Espagnols, tous
autres en Espagne qu'au Mexique. 276.*

L E T T R E X.

Au même.

*Réflexions d'Aza sur la variété du goût
des Espagnols.* p. 279.

L E T T R E X I.

Au même

*Aza continue ses réflexions sur les vices
des Espagnols.* 284.

L E T T R E X I I.

Au même.

Continuation du même sujet. 287.

L E T T R E X I I I.

Au même.

*Embarras & fausses idées d'Aza sur les
principaux dogmes du Christianisme.* 290.

L E T T R E X I V.

Au même.

*Zilia toujours présente au souvenir d'Aza,
au milieu de ses réflexions. Intrigues &
hypocrisie des femmes Espagnoles.* 295.

L E T T R E X V.

Au même.

*Aza , mieux instruit sur la nature des
Astres & du Tonnerre, revient des an-
ciens préjugés de sa Nation.* 299.

L E T T R E X V I

Au même.

Pratiques de Religion hypocrites & superstitieuses chez les Espagnols. Réflexions sensées d'Aza sur les Auto-da-Fè. 301.

L E T T R E X V I I.

Au même.

Aza continue de communiquer à son ami ses idées sur les connoissances Philosophiques qu'il acquiert. 305.

L E T T R E X V I I I.

Au même.

Procédés des Espagnols à l'égard de leurs femmes. Amours de leurs Religieuses. 308.

L E T T R E X I X.

Au même.

Réflexions d'Aza sur le vuide des connoissances Métaphysiques, 309.

L E T T R E X X.

Au même.

Désespoir d'Aza, qui croit Zilia engloutie dans les eaux. 317.

L E T T R E X X I.

Au même.

*Aza rétabli d'une maladie dangereuse par
les soins d'Alonzo & de Zulmire. p. 319.*

L E T T R E X X I I.

Au même.

*Alonzo & Zulmire cherchent à dissiper
la douleur d'Aza. 321.*

L E T T R E X X I I I.

Au même.

*Amour de Zulmire pour Aza , & ses
suites. 323.*

L E T T R E X X I V.

Au même.

Zulmire rendue à la santé. 326.

L E T T R E X X V.

Au même.

*Aza conçoit le dessein d'épouser Zulmire ;
& par quel motif. 328.*

L E T T R E X X V I.

Au même.

*Aza dégagé des préjugés de Religion dans
lesquels il avoit été élevé.* p. 342.

L E T T R E X X V I I.

Au même

Trouble d'Aza , prêt à épouser Zulmire.
332.

L E T T R E X X V I I I.

Au même

*Aza, instruit de l'arrivée de Zilia en France ,
quitte Alonzo & Zulmire , pour se
rendre auprès d'elle.* 334.

L E T T R E X X I X.

Au même.

*Aza jaloux de Deterville , & par quel
motif.* 336.

L E T T R E X X X.

Au même.

*La jalousie d'Aza augmente ; il croit Zilia
infidelle.* 339.

L E T T R E X X X I.

Au même.

Aza se reproche les effets de sa jalousie. 34

LETTRE XXXII.

Au même.

Aza retombe dans ses soupçons contre Zilia. Zulmire projette une vengeance éclatante. p. 326.

LETTRE XXXIII

Au même.

Innocence de Zilia. Générosité de Zulmire. Désespoir d'Aza. 345.

LETTRE XXXIV.

Aza fait à Zilia l'avou de ses injustices, & s'efforce de la fléchir. 347.

LETTRE XXXV.

& dernière.

A K A N H U I S C A P.

Zilia rend son cœur à Aza. Leur prochain retour dans leur Patrie. 352

Fin de la Table des Lettres d'Aza.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier, les *Lettres d'une Péruvienne & Cénie*, Piece en cinq Actes, nouvelle Edition, corrigée & augmentée de plusieurs Lettres, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression. Fait à Paris, ce 8 Mai 1751.

Signé, SAURIN.



PRIVILÈGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ;
SALUT. Notre amée la Dame *DE GRAFIGNY*, Nous a fait exposer qu'elle desireroit faire réimprimer & donner au Public des Livres qui ont pour titre *les Lettres d'une Péruvienne & Cénie*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège sur ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposante, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire réimprimer lesdits Livres en un ou plusieurs volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de les faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de dix années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance, &c. à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur les Registres de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression desdits Livres sera faite dans notre

Royaume , & non ailleurs , en bon papier & beaux caractères ; que l'Impétrante se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie , & notamment à celui du 10 Avril 1725 , à peine de déchéance dudit Privilège ; qu'avant de les exposer en vente , &c. Voulons qu'à la copie des Présentes , qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres , soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis , de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires , sans demander autre permission , & nonobstant Clameur de Haro , Charte Normande & Lettres à ce contraires : **CAR** tel est notre plaisir. **DONNE'** à Versailles , le vingtième jour du mois de Décembre , l'an mil sept cent cinquante - un , & de notre règne le trente-septième. Par le Roi en son Conseil.

Signé , SAINSON.

Registré sur le Registre XII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris , No. 686. fol. 545. conformément au Règlement de 1725 , &c. A Paris ce 24 Décembre 1751.

Signé , COIGNARD , Syndic.

